

OUI,
pour
395^f

ou
même pour rien
elle
est
à vous!

Inutile de dépenser un franc
de trop :
la meilleure guitare électrique
et d'importation
est à vous pour
395 f

Directement importée du Japon,
fabriquée par ARIA Diamond,
spécialiste de l'électronique...

et vendue sans
intermédiaire.

Venez l'essayer :

JAREX

277, rue Saint-Honoré -
Paris 8^e (Métro Concorde)

Une guitare formidable!

■ bois dur de qualité supérieure,
poli et fini main;
contours arrondis et double
découpe pour permettre le
"fretting" - style professionnel.

■ double prise de son à réglage
séparé (ou potentiomètre
séparé).

■ trémolo chromé, réglage
possible de la tonalité,
équilibrage automatique de
tension et du diamètre
des cordes.

■ tableau de commandes de
couleur écaille, commutateurs
distincts pour chaque prise
de son, contrôle du volume
et de la tonalité.

■ hampe en bois de rose,
repères marqueterie, barre
nickelée.

Et un grand choix
d'autres modèles!



Bon à découper

ATTENTION

**Vous pouvez
gagner
cette guitare.**

NOM : _____
ADRESSE COMPLÈTE : _____

Je désire réserver dès aujourd'hui, auprès de
la Société JAREX une guitare ARIA à 395 F,
que je viendrai retirer : 277, rue St-Honoré,
Paris 8^e (Métro Concorde) avant le 30 août

Les 10 premières commandes reçues (le cachet de la poste faisant foi)
seront remboursées et recevront gratuitement la guitare
ARIA Diamond.

(dépouillement effectué le 31 août chez un Huissier de Justice près le Tribunal
de Grande Instance de la Seine).

rock & folk

POP MUSIC 67 NUMERO 9 JUILLET 2,50 F

ELVIS

L'HISTOIRE D'



LES YARDBIRDS + Pop
JOAN BAEZ + Procol Harum
LONG CHRIS + Les Beatles
WALKER BROTHERS
LONDRES PSYCHEDELIC

**SALVADOR DALI
ET LE ROCK!!!**

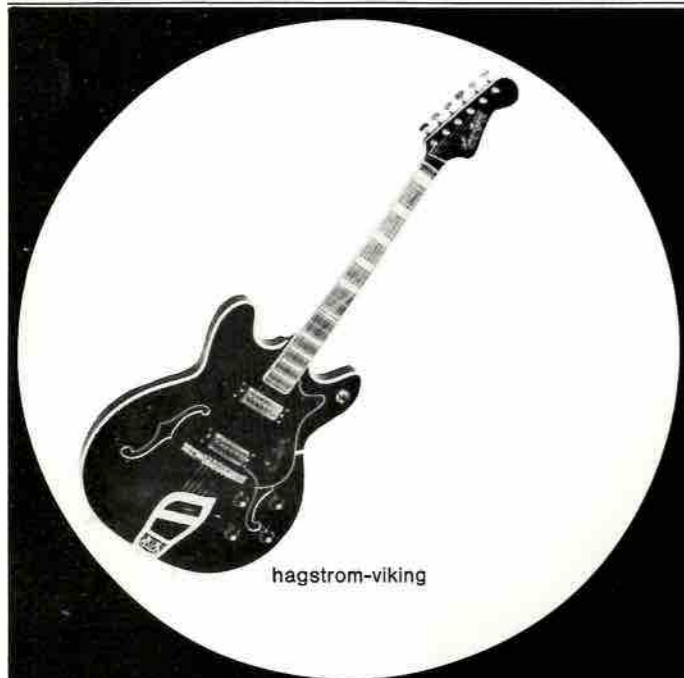
Belgique 30 F. Suisse 3 F.



mini-compact



hagstrom 12 EXP



hagstrom-viking



compact de luxe

terrible!

farfisa

hagstrom

professionnels ou amateurs,
l'orgue électronique portatif farfisa
vous assure la réputation de la
plus importante marque mondiale,
par ses ventes,
sa gamme d'instruments,
ses prix de 3 105 à 5 190 f,
garantie totale
crédit longue durée.

guitare électrique :
la meilleure
expression musicale
de la qualité suédoise,
choix des matières premières,
finition,
présentation,
garantie totale
crédit longue durée.

en vous recommandant de cette revue : documentation complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18

pop music
au
palais des sports

Le 1^{er} Festival International de Pop Music s'est déroulé au Palais des Sports le 1^{er} juin dernier. Organisé par Jean-Pierre Rawson et Jacques Bec avec les disques Philips, patronné par Radio - Télé - Luxembourg, ce premier essai fut un succès... Non fulgurant, certes, mais honnête, très honnête même, comme la totalité du spectacle en général. Beaucoup ont formulé des reproches. Pourquoi en effet, avoir choisi ce « hall de gare » pour présenter un show de pop music ? Le Palais des Sports est certainement un signe de réussite mais la qualité du programme en a souffert. Même en soirée, la grande salle n'était pas pleine. Quoi qu'il en soit, le public fut long à dégeler, et cela se comprend : Loin de la scène, paralysé par l'éclairage de la salle toujours allumé, surveillé par un service d'ordre hargneux, le spectateur moyen ne pouvait que difficilement prendre part à l'action. De plus, les sons qui lui parvenaient étaient difformes, incorrects, inaudibles. Évidemment, la solution aurait été de prendre une vraie salle de spectacle, du type de l'Alhambra. L'acoustique y aurait gagné,

le spectateur et l'artiste aussi. De plus, les deux séances risquaient alors de faire salle comble. A noter également qu'aucun des artistes présents ne fut capable de provoquer « un mouvement » parmi la foule, d'apporter le « boum » qui transforme un succès honnête en triomphe. Domage ! Mais les organisateurs, auxquels on doit déjà pas mal de bonnes choses, pourront eux-mêmes tirer les conclusions de cette expérience. Pour septembre, ils nous ont annoncé un autre grand spectacle pour lequel ils pensent s'assurer la participation de quatre formations américaines, dont Sam and Dave. On chuchote même que ce gala serait parrainé par « Rock & Folk »... Quand nous sommes arrivés au Palais des Sports pour la deuxième séance, Baschung était en scène. Ce sont les V.I.P.s qui lui ont succédé. Le présentateur avait annoncé les créateurs de « I wanna be free », ce qui fit dire aux gens derrière nous : « Tiens voilà les Cream ». Que voulez-vous, « I wanna be free », ou « I fell free », l'erreur est facile. Des V.I.P.s, nous n'en avons compté que quatre. Où donc se cachait le cinquième ? Du bon tra-

vail, un bon soliste, un bon chanteur à la voix prenante, aux accents rauques. Et qui sonne noir. Qui s'en plaindrait ? Dans les coulisses, c'était le train-train habituel. Beaucoup d'Anglais, bien sympathiques d'ailleurs. Tout le monde se connaît. Dans un coin, les road-managers discutent amplis, dans un autre Clapton et autres parlent guitare, plus loin des producteurs papotent finances tandis que, sur scène, les Pretty Things viennent de faire leur entrée. Les V.I.P.s s'engouffrent dans leurs loges. Au milieu de tout ce va-et-vient, un homme en blue-jeans, veste de peau, cheveux longs, lunettes noires, impassible, comme étranger, que certains saluent avec respect, d'autres avec une indifférence feinte : Vince Taylor... Déconcertants, ces Pretty Things. Ils sont parfois délirants, parfois décevants, parfois étonnants. Un show plein de vigueur mais qui, à la longue, finira par lasser. Un titre à signaler, « Children », extrait de leur dernière séance d'enregistrement. Ce morceau bénéficie, en Angleterre, de nombreux passages radios. De nouveau en hausse, les Pretty Things, semble-t-il... Le cirque de Skip Allen est

Rock & Folk
actualités par
Philippe Adler, Jacques
Barsamian, Jean-Noël
Coghe, Alain Dister,
Kurt Mohr, Jean
Tronchot.

V. I. P. s.

Dave Dee et Dozy





Mick.

toujours pareil, et la batterie des Sharks en prendra un rude coup. Après les Things suivait Ronnie Bird, accompagné par les Sharks. Avant son entrée en scène, Ronnie nous avait confié son angoisse. Ce genre de show le rend malade. Au moment de monter sur scène, Coco, le batteur des Sharks, s'aperçut qu'Allen avait « bousillé » sa pédale de grosse caisse. Panique. Écœuré, Coco n'en pouvait plus : « Une batterie que j'ai achetée ce matin et payée deux cent quatre-vingt-dix tickets. Ça me dégoûte ! ». Tout le monde courrait partout et Bird tournait en rond, comme dans une cage. Enfin, tout s'arrangea. Bird et les Sharks, après leur numéro, ont laissé une grosse impression. Le show était de grande classe ; ceci dit sans aucun chauvinisme. La cohésion entre Bird et les Sharks semble totale. Et il n'y eut que quelques heures de répétitions. Voilà qui laisse augurer de bonnes choses pour l'avenir. Ronnie interpréta de nombreux titres « noirs », en anglais, admirablement soutenu par les cuivres. Son jeu de scène, des plus sobres, était remarquable. Un groupe et un chanteur français qui ne détonnent nullement dans un tel programme. Et les spectateurs n'ont pas manqué de s'en apercevoir.

Face à la scène, dans un



Eric Clapton.

« no man's land », opéraient côte à côte les caméramen de la Télé et le Président Rosko qui, en direct, assurait la retransmission complète du show sur l'antenne de Radio-Luxembourg. Heureuse initiative ! Au point de départ, Rosko devait présenter l'intégralité du spectacle sur scène. Mais, pour des impératifs certainement d'ordres commerciaux, la télévision s'y opposa. Ce sont du moins les bruits qui circulaient. Après Ronnie Bird, les Sharks restaient en scène pour accompagner l'élément R'n'B de la soirée, Jimmy Cliff. Là encore, de la qualité. Ne revenons pas sur les Sharks, ils sont « extras ». Pour sa part, Cliff est un petit bonhomme qui chauffe admirablement bien et dont on aimerait que le talent se solde par une solide carrière. Cliff est du type de ceux qui se donnent à fond. Pendant ce temps, en coulisse, Clapton se préparait :

Ginger Baker.



Beaky et Tich.

Hirsute, vêtements bariolés, criant, guitare maculée de taches de peinture... Dans son coin, toujours seul, impénétrable, Vince Taylor. Clapton fit la moue quand on lui demanda ce qu'il pensait de tout cela. Il est vrai que les Cream sont récemment revenus des States. On ne peut donc que très difficilement les étonner. Leur entrée en scène était très attendue. Ils s'y rendaient, balais à la main. Ils étaient d'ailleurs en forme. Il y avait de quoi. Selon certains, Baker aurait, à lui seul, vidé une bouteille de vodka. Le numéro des Cream fut bon, quoiqu'il n'ait rien apporté de nouveau ; il y avait là une sorte de consécration. Le public se déchaîna et un triomphal « Let's go » retentit. Puis ce fut au tour de John Walker, promu chanteur « solo » depuis la récente séparation des Walker Brothers. Malgré son physique agréable, John Walker n'a guère charmé. D'abord, beaucoup ignoraient qui il



John Walker.

était, et les morceaux interprétés, tel « Do you want to dance », laissèrent col. Pour son tour, John a repris la guitare qu'il avait abandonnée avec les Walker Brothers. En définitive John Walker s'adresse aux initiés. Pour le grand public, John Maus, alias Walker, est inconnu. Avec Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, l'ambiance monta. Ils firent un triomphe. Les créateurs de « Hold tight » se montraient enfin à la hauteur de leur réputation. Ce fut presque le délire quand Dave Dee se précipita hors de la scène pour aller atterrir à proximité du public. Pierre Sberro-Terrighi (des disques Philips) sautait de joie : « Enfin, on peut espérer faire quelque chose d'eux », disait-il. Bien sûr, sortez leur dernier titre, « Okay », et vous entendrez parler de Dave Dee Ivanovitch et sa suite. Enfin vinrent les Troggs. Ils devaient clôturer cette soirée. On avait annoncé les Who, mais ils n'appa-

Rosko.



rent point, l'un d'eux étant tombé subitement malade. Les Troggs furent les grands vainqueurs et ils le méritaient bien. C'est avec plaisir que l'on a pu constater que Chris Britton, le soliste, n'avait pas quitté le groupe comme on l'avait raconté. Les Troggs furent extraordinaires, avec un travail clair, net et des titres excellents que tout le monde tenait à reprendre en chœur (« With a girl like you », « Give it to me »). Voilà un groupe qui a réussi à imposer son propre « sound » et ce grâce à sa « troggodynamite ». C'est bien sympathique.

Le Palais des Sports s'était maintenant vidé, coulisses et loges abandonnées. Seul Vince Taylor n'avait pas bougé. Durant les trois heures du spectacle, il resta à la même place, debout, derrière la scène. Il avait refusé photos et autographes, et très peu bavardé avec les gens qui s'étaient approché de lui. Son comportement, par moments, rappelait celui qu'il avait en scène. Il souriait dans le vide. Il se rappelait peut-être ce même Palais des Sports qu'il avait rempli un jour de novembre 1961... Finalement, il vint nous rejoindre, et dit « Yeah, it was a good show ». Puis, seul, il repartit.

J.-N. C.



claude chebel et les 400 coups



Claude Chebel, Eric Charden, Monty.

Brun. Beau garçon. Photogénique. Tout pour faire un de ces animateurs vedettes qui sont le fer de lance de France-Inter. Il faut dire que Claude Chebel a reçu toute la formation nécessaire pour exercer ce métier qu'il aime : cinq ans comme réalisateur de radio, après avoir fait ses classes dans le théâtre d'avant-garde. Il commence par monter des pièces pour Radio Alger, puis passe à Marseille où on lui confie des variétés. Toujours comme réalisateur. C'est alors que vient pour lui le coup de chance extraordinaire qui va décider de l'orientation de sa carrière. Il passe de l'autre côté du micro, devenant animateur, fonction qu'il cumule avec celle de réalisateur. Le voilà ainsi un « homme de radio complet », selon sa propre expression. C'est-à-dire quelqu'un capable de penser, concevoir et interpréter sa propre émission. Un jour, un producteur important le fait venir à Paris, le présente à Jean Chouquet qui lui confie immédiatement l'animation

des 400 coups, l'une des émissions-pilotes de France Inter. Pour Claude Chebel, il s'agit avant tout d'être présent, témoin de l'actualité artistique, théâtrale, cinématographique, bref de tout ce qui apporte des distractions. Heureusement pour vous, amis de Rock & Folk, les 400 coups sont surtout une émission pop. Les chanteurs en renom se suivent à son micro : Eddy Mitchell, Michel Polnareff, Johnny Hallyday. Récemment, aux 24 heures du Mans il eut l'exclusivité du récital de Johnny. On le vit à Cannes lors du festival, aux Saintes-Maries-de-la-Mer pour le pèlerinage des Gitans, bref dans tous les endroits où il se passe quelque chose. Là est sans doute la véritable originalité des 400 coups : sortir du studio, des sillons du disque pour aller voir ce qui se passe à la base. Untel enregistre un disque capital ? Allons jusque dans son studio en traquer les premiers échos. Adamo chante à Tokyo ? On le réveille à 7 heures du matin pour lui demander

ses premières impressions. L'essentiel, pour Claude Chebel, est de pouvoir s'adresser à n'importe qui, du Prince Rainier à Farah Diba en passant par Sheila, Dick Rivers ou Jacques Anquetil. Il doit pouvoir être familier avec tous ces gens, leur ami, leur confident. C'est extrêmement difficile, car il y a parfois des haines tenaces et inexplicables qui empêchent de confronter deux personnalités. Cela peut être amusant, voire piquant. Mais cela peut aussi tourner à la catastrophe. Il faut donc veiller au grain, agir avec beaucoup de délicatesse et de diplomatie. Et Claude Chebel semble se sortir tout à son honneur de cette tâche difficile, mais combien exaltante.

L'avenir ? Il le voit à travers la Télévision. Pour lui, c'est la consécration de l'animateur, car le contact avec le public, présent et éloigné, est encore plus profond. La rencontre se situe sur un plan plus élevé, la communication est plus intense. C'est sans aucun doute pour toutes ces raisons que nous retrouverons bientôt Claude Chebel sur le petit écran. En tout cas, nous le lui souhaitons.

A. D.



simon le philosophe et garfunkel le scientifique

Lorsqu'un docteur en mathématiques rencontre un docteur en philosophie, ils ne se racontent pas nécessairement les derniers potins de Harvard ou de Columbia. Ils peuvent aussi cultiver ensemble leur « hobby » et, si cela marche suffisamment bien, laisser tomber les « campus ». C'est ainsi que Paul Simon — le philosophe — et Art Garfunkel — le scientifique — décidèrent un jour d'unir leurs talents pour former le duo de folk-singers sans doute le plus apprécié dans l'univers de la chanson. Paul Simon, 23 ans, est l'auteur et le compositeur de la quasi-totalité des morceaux du groupe. Il est aussi l'un des musiciens les plus cotés dans le monde. La plupart des grandes vedettes internationales ont interprété ses œuvres, de

Johnny Hallyday à Nana Mouskouri, en passant par force Anglais et Américains. Cela ne l'empêche pas de garder une très grande gentillesse et une modestie que l'on aimerait bien trouver souvent chez nous. Ne l'ait-on pas vu faire plusieurs centaines de kilomètres pour assister, tout seul, dans un coin des coulisses, à un récital de Jacques Brel? Simon et Garfunkel connurent une immense popularité en France avec « The sounds of silence ». New-Yorkais, ils expriment leur désespoir face au bruit qui envahit la vie intime de l'homme, le rendant chaque jour plus abruti et plus agressif. C'est aussi un chant de solitude, d'un homme perdu dans la foule indifférente, à laquelle il voudrait montrer qu'il existe.

Simon et Garfunkel.



l'épopée du rock

La plupart des morceaux de S. and G. sont empreints de cette sorte de tristesse mélancolique, exprimant le romantisme d'une génération qui, se sachant perdue, voudrait encore par quelque moyen désespéré refuser sa condition. Ils racontent des histoires toutes simples décrivant les hommes avec humour, avec beaucoup de tendresse aussi. D'un certain côté, ils sont un peu l'anti-Dylan, qu'ils s'amusent d'ailleurs joyeusement à parodier dans « A simple desultory philippic ». Leur poésie est celle de tous les jours, simple, tragique parfois, un regard complice et amusé en même temps qu'une immense affection compréhensive pour ces pauvres petits bonshommes que nous sommes. A. D.

Aujourd'hui, en plus d'un disque impatientement attendu (et qui est en préparation), Vince Taylor est justement reconnu. Enfin dépouillé de ce mythe commercial dont on l'avait trop intelligemment revêtu, Vince est enfin considéré comme l'un des artistes les plus attachants de notre époque...



Cet été, Vince sera la vedette d'une étonnante tournée justement appelée « L'épopée du rock ». En plus de Vince, on y retrouvera des gens de la « Grande Époque », tels Danny Boy et ses Pénitents, Richard et Samuel, Sophie, etc... Si vous assistez à l'un des galas donnés par « L'épopée du rock », vous remarquerez que Vince a vieilli. Son visage, si rieur avant, s'est fermé. Son aspect pourra vous surprendre. Parfois, sur scène, vous constaterez qu'un étrange sourire illumine sa figure. Alors, il se livrera à l'un de ses déhanchements qui vous furent peut-être familiers. Mais ne vous fiez pas à tout cela. A l'intérieur de lui-même brûle un feu pour lequel il a tout accepté, tout sacrifié, celui de sa musique, de sa carrière, de sa vie, de sa foi dans le rock and roll. C'est ainsi qu'il vous faut voir, comprendre et aimer Vince Taylor. J.-N. C.

mini-fiches rhythm and blues



JOE SIMON

Né le 7 septembre 1943 à Simmesport en Louisiane. Il habite à Oakland en Californie depuis 1959. Il enregistre sur les marques Hush (1960-61), Irral (1963), Vee-Jay (1964-65) avant de signer un contrat avec Sound Stage 7.



BOBBY MARCHAN

Né le 30 avril 1930 à Youngstown dans l'Ohio. Ses premiers enregistrements, faits à La Nouvelle Orléans, datent de 1953 pour le compte de la marque Aladdin. De 1956 à 1958, il enregistre sur Ace et parcourt les États-Unis avec l'orchestre de Huey « Piano » Smith. C'est de cette époque que date son premier EP publié en France (Top Rank). Il passe ensuite chez Fire (1959-60), chez Volt à Memphis (1963) où

paraît le deuxième EP français (Atlantic), chez Dial à Nashville (1964-65) et enfin chez Cameo (depuis 1966), publié en France sur Stateside.

JAMES & BOBBY PURIFY

James Lee Purify et Robert Lee Dickey de leurs vrais noms, tous deux chanteurs, sont originaires de la Floride. Ils se produisent ensemble depuis trois ans et enregistrent depuis l'été 1966 sur la marque Bell, démarrant d'entrée avec un gros tube : « I'm your puppet », bientôt suivi d'un LP (Bell 6003) où James Purify prouve qu'il est un soliste de la classe d'un Otis Redding (sur « I've been loving you too long »). Ils ont la réputation d'être remarquables sur scène.

K. M.

chez nous, gerry beckles

Il y a quatre ans, il fut avec Rocky Roberts l'un des précurseurs du rhythm' n'blues en France; il enregistra avec son groupe, les Toppers, une excellente version de « Stand by me » de Ben E. King. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la Suède, l'Australie et l'Espagne, il est de retour en France depuis le mois de mars. On a pu le voir entre autres au Bus Palladium, à la Locomotive, au Week-End Club et à l'Omni-Bus. Aujourd'hui il prépare un nouveau groupe et va faire une tournée sur la Côte d'Azur avec son nouvel ensemble français.

J. B.

Gerry Beckles.



des rongeurs rageurs

« Georgy girl » les a fait connaître. Leur second 45 t va sans aucun doute les placer définitivement sur orbite : il est remarquable de bout en bout. Ils sont trois et l'idée de s'appeler les Hamsters leur est venue au cours d'une folle soirée londonienne chez une fille « cool », « crazy », « op », « pop » qui collectionnait les hamsters comme d'autres collectionnent les contraventions. Colette a 24 ans, est blonde et jolie. Elle avait déjà fait quelques pas timides dans la chanson sous le nom de Colette Rivat. C'est elle qui écrit la plupart des textes interprétés par le groupe. Christian a 19 ans, bave des ronds de chapeau devant tout ce qui nous vient d'Angleterre et connaît la musique : il joue de la guitare, de la batterie, de l'harmonica et s'est mis depuis peu au sitar, tout comme George Harrison des Beatles l'avait fait après avoir découvert Ravi Shankar. Il tâte d'ailleurs du potiron dans l'une de leurs nouvelles chansons : « Tantôt les rires, tantôt les larmes ». Richard a 22 ans et de la barbe. Il se reconnaît au moins une particularité commune

avec un autre scarabée : Paul McCartney. L'un et l'autre savent jouer de la basse de la main gauche. Michel Larmand, des Éditions Chappell, qui pour eux se démène comme un beau diable nous a fait écouter leur nouveau 45 t (CBS 6380) avant qu'il ne soit mis en vente et avant que nous ne soyons sous presse. Mis à part « Quelque part en Irlande » que les Hamsters ont défendu à la Rose d'Or d'Antibes - Juan-les-Pins il y a quelques jours, « Celui qui joue comme ça » pourrait bien être le titre-locomotive. Les paroles en sont de Colette et c'est Papa diamondis qui en a fait la musique. Papadiamondis n'étant autre que le pianiste d'Eddy Mitchell et l'un des meilleurs compositeurs de la Nouvelle Vague (« Seul », « J'ai oublié de l'oublier », « L'enfant qui m'a vu pleurer », etc.). Ceci étant, les deux autres titres sont également d'une fort bonne veine. Le chemin qui mène aux premières places, les Hamsters devraient se le dévorer à grands coups de dents. Rageurs. Ou rongeurs, si vous préférez.

Ph. A.

Les Hamsters.



Monsieur R & F en Suisse



Jean-Pierre Allenbach, Monsieur Rock & Folk en Suisse. Né en Suisse. Originaire d'Adelboden. Études en France. Baccalauréat avec mention : « Élève plus doué pour le music-hall que pour un travail sérieux » (Livret scolaire). Licencié ès lettres. Prix de conservatoire de piano. Pianiste de jazz. A Radio-Genève depuis 1956, service musical, puis responsable des Variétés et des émissions jeunes de ce Studio. Aime les émissions « choc » en direct. A affolé trente villes suisses en organisant des chasses à l'homme radiophoniques, le soir de 21 h à 22 h 30. Satisfait ses instincts poisons (né un 3 mars) en effectuant de longs voyages deux fois par an. A été reçu par Ravi Shankar à Bombay, a fait une jam avec des musiciens mélanoésiens à Suva (Iles Fiji), a visité deux fois le Japon, traversé le Mexique, passé des nuits fabuleuses à Bangkok, s'est fendu le crâne contre une termitière en Ouganda, revient de Jordanie et prépare un nouveau voyage (Rio-Buenos Aires) pour l'automne. Aime le Président Rosko, Hubert et Monty. Dingue de rhythm and blues. Principales émissions : Jeunesse-Club lundi et mercredi 17 h 30, 18 h. Sottens

(OM 392 m). Dancing non-stop samedi 24 h/1 h-Sottens (100% Rock and folk). Disques sous le bras. Hit parade suisse de la danse et de la chanson. 13 h Sottens. Un dimanche sur deux.



LOUIS ARMSTRONG AU FESTIVAL D'ANTIBES

Sous le patronage de l'O.R.T.F. le 8^e Festival International du Jazz verra se produire dans la pinède d'Antibes-Juan-les-Pins quelques vedettes de grande classe. Qu'on en juge : Claude Luter et Dave Brubeck le 22 juillet, Brubeck et Roger Guerin Sextet le 23, John Handy et les Stars of Faith le 24 et (avec Jean-Claude Naude) le 25, enfin l'inégalable Louis Armstrong les 26 et 27 juillet. Ainsi, quelques semaines après la Rose de France, la chanson laissera-t-elle place au jazz sous les pins.



UN VILLAGE ASTÉRIX A NICE

Pas si fous que ça, ces Romains ! Ils ont construit, avec les Gaulois, la version provençale de Petitbon au bord de la mer, à l'embouchure du Var, précisément. Un terrain de quinze hectares a été nivelé pour recevoir le village (dont l'entretien est assuré par la ville de Nice). Cent maisons gauloises et cent maisons romaines (avec eau, gaz, électricité et téléphone) rassemblent des dizaines d'exposants (grandes marques d'industries diverses) depuis le 30 juin. Sous les deux cents arbres du parc, tout a été prévu : dancing avec trois orchestres, discothèque, restaurant, deux piscines chauffées, garderie pour enfants, arène avec podium pour les chanteurs qui s'y produisent (avec retransmission radio). Rock & Folk y a son pavillon.

J. T.



HERBERT LÉONARD

Ses chanteurs préférés étant James Brown, Stevie Winwood et Otis Redding, il n'est guère surprenant que Herbert Léonard chante du rhythm and blues en français. Amateur de littérature fantastique et passionné d'aviation, ce jeune Alsacien de 21 ans étudia la guitare avec obstination à la faveur d'un repos forcé dû à un grave accident de moto. Herbert est assez proche des Noirs américains par son phrasé, son timbre de voix et son « soul », aussi dit-on qu'il sera très vite un Eric Burdon français ; c'est possible car son talent est fait de sensibilité, rythme et expressivité.

J. T.



LES FACÉTIES DE ZOOT

Ne vous y fiez pas ! Cet ange qui, si gentiment, donne la sérénade à ce charmant perroquet, n'est en fait qu'un gros méchant ! Car tout en chantant « Ce vieil homme, il est dans le ciel », sauvagement et lâchement, ce Zoot va s'attaquer au petit perroquet, tout innocent, et va le déplumer ! Heureusement, l'archange veille. Aussi le vilain Zoot sera-t-il puni. Il sera déchu de ses ailes, de son auréole et autres attributs. Reprends-toi, oh ! Zoot ! Pour se racheter, il a donc accepté de venir sur terre, d'être anglais, de se nommer Zoot Money, d'être organiste-chanteur et de diriger un groupe, le Big Roll Band. Deux producteurs de disques, Tony Coulton et Ray Smith, lui ont écrit un titre extra, « Nick knack ». Et « Le vieil homme qui est dans le ciel », lui, est bien parti pour s'envoler allègrement vers les best-sellers, si l'on compte les nombreux passages radio dont bénéficie « Nick knack ». Mieux même, sur la face B du disque, il a gravé un titre qu'il a signé avec Andy Somers (le guitariste soliste), qui se nomme « I really learnt how to cry » et qui est également de très bonne veine. Quant à ces deux photos, elles proviennent d'un court métrage réalisé en vue d'aider la promotion du dernier disque de Zoot Money, « Nick knack ». Le rôle de l'archange est tenu par Lorelly Harris, membre de la troupe des danseuses des « Pan's people », que les téléspectateurs belges connaissent bien puisque, chaque mois, elles apparaissent dans la fameuse émission télévisée « Vibrato ». Vous avez certainement reconnu, dans le personnage de l'ange, Zoot ! « Nick knack », très certainement un grand succès pour Zoot.

J.-N.C.



TELEGRAMMES

par Jacques Barsamian.

On a proposé à Spencer Davis un contrat de 5.000 livres pour être la vedette d'un opéra de science-fiction basé sur l'histoire de Robinson Crusoe. S'il accepte, il sera au National Arts Centre de Berlin du 20 au 27 juillet ■ Dick Rivers a dédié un disque d'Elvis Presley à Johnny Hallyday pour son anniversaire le 15 juin. Cet enregistrement fut diffusé sur « Mini-Max » ■ Fantastique succès pour Jimi Hendrix au Saville Theatre de Londres le mois dernier ■ Les Move, Billy Fury et les Nashville Teens passeront tous les dimanches de l'été au Royal Aquarium de Great Yarmouth ■ Jack Hammer a écrit plusieurs morceaux pour le groupe anglais, Julian Covey and the Machine ■ Les Nursery Rhymes seront en France du 14 juillet au 15 août ■ Les Sharks ont fait un gros succès au Golf Drouot le 17 juin. Les Sunlights étaient là pour les applaudir ■ Bobby Bare a fait une visite-éclair à la Cavern de Liverpool le mois dernier ■ Johnny B. Great est l'organiste de John Walker ■ Chris Barber va enregistrer deux compositions de Paul McCartney ■ Dave Berry vient de terminer une tournée en Yougoslavie ■ Il paraît que Johnny Hallyday, Dick Rivers et Eddy Mitchell enregistreraient « A whiter shade of pale » de Procol Harum ■ Il est dommage que l'on n'ait jamais sorti un 33 t avec les meilleures chansons de Johnny Kidd ■ On reparle beaucoup aux États-Unis des Seeds ■ Le dernier 45 t de Billy Fury n'est autre que « Loving you », l'un des premiers succès de Presley ■ Les Supremes viennent d'enregistrer un album de compositions de Rodgers et Hart ■ Arthur Conley chante « Shake, rattle and roll » (de Bill Haley) dans son dernier disque ■ Le disc-jockey anglais Tony Hall considère « Respect » par Aretha Franklin comme le meilleur disque « soul » de ces derniers mois ■ Ronnie Bird chantera en Italie du 15 juillet au 15 août ■ Herbert Léonard vient de terminer son premier 33 t ■ Fantastique, la rapidité avec laquelle se vend « A whiter shade of pale » de Procol Harum dans le monde entier ■ Il paraît que Joe Brown boit cinq litres de lait tous les jours ■ Mick Jagger et Marianne Faithfull se sont achetés plusieurs paires de chaussures faites à la main dans une boutique de Chelsea ■ Les Nashville Teens ont attiré plus de cinq mille personnes dans un gala à Budapest ■ Pour la première fois, du rhythm'n'blues à la Rose de France d'Antibes, grâce à Noël Deschamps ■ Lulu et Jeff Beck sont allés voir les Turtles lors de leur venue à Londres ■ Georgie Fame veut enregistrer une composition de Procol Harum ■ Les Who ne sont pas venus à Paris car Keith Moon, leur batteur, était alité depuis plusieurs semaines ■ Keith, Tommy James et Sam the Sham sont actuellement ensemble en tournée aux États-Unis ■ Les Charlots tournent un film sur la Côte d'Azur dans lequel on pourra également voir Johnny Hallyday, Eddy Mitchell, Rosko et Henri Leproux ■ Gene Vincent, s'il vient en France, rendra visite au Golf Drouot le samedi 23 septembre ■ Lulu ira à New York tourner un film policier ■ Selon certaines rumeurs, Bruce Johnston quitterait les Beach Boys ■ Les Young Rascal reviendront en Europe cet automne ■ Contrairement à ce que certains journalistes américains ont dit, les Supremes ne se séparent pas ■ « Apesenteur », titre principal du

premier 45 t du Kingset, est une chanson d'amour extra-terrestre ■ Pierre Sberro-Terrighi, des disques Philips, a décidé de sortir « Sunday will never be the same » par Spanky and our Gang dès qu'il l'a entendu ■ Les Mothers of Invention seront en Angleterre prochainement ■ Decca vient de ressortir « Rock around the clock » par Bill Haley ■ Cliff Richard est de retour dans les « charts » anglais avec « I'll come running » ■ Eric Burdon et les New Animals ont fait plusieurs émissions télévisées en Italie le mois dernier ■ « See Emily play » est le dernier 45 t des Pink Floyd ■ « Mind over matter » pourrait permettre à Del Shannon de revenir au hit-parade ■ Tom Jones, Sammy Davis Jr., Dusty Springfield et Adam Faith vont partir chanter pour les troupes israéliennes ■ Ronnie Bird et Georgie Fame sont de très bons copains ■ John Walker fera peut-être l'Olympia en septembre ■ « Visa pour un disque », qui a débuté à l'Omnibus le 31 mars, se poursuivra dans toute la France à partir de septembre sous le patronage des Éditions Charles Aznavour ■ Vince Taylor, avant son départ en tournée, est passé à « Paris Club » ■ Johnny Hallyday s'est acheté une nouvelle voiture, une Lamborghini Miura ■ Alain Bach, disc-jockey du Club Écossais, va enregistrer son premier disque ■ Eddy, leader des Travel Five, s'est cassé un bras en faisant de l'équitation près du Poisson Club de Cauvigny ■ « Les filles en sucre d'orge » est le titre du nouveau Ronnie Bird. Mickie Jones et Tommy Brown ont participé à la réalisation de ce disque ■ « Back to Memphis » est le dernier Chuck Berry. Nous retrouverons d'ailleurs Chuck en France cet hiver ■ Nino Ferrer s'est acheté une Morris, peinte à la mode anglaise ■ Keith Emerson, l'organiste des V.I.P.'s a quitté ce groupe et ne sera pas remplacé ■ Les Shamrocks viennent de mettre en boîte un disque enregistré à Londres « Day time night time » ■ Jean-Jacques Vuillermin fait venir début octobre en France les Traffic de Stevie Winwood ■ Les Haricots rouges vont faire une tournée des clubs de jazz anglais en compagnie de Chris Barber ■ Les Gypsies ont obtenu beaucoup de succès au Tour Club les 17 et 18 juin ■ En raison de travaux non terminés, le Xénon n'ouvrira ses portes qu'en septembre ■ Le père de Sammy Davis Jr a assisté avec attendrissement aux 24 heures du Mans qu'il avait gagnées sur une Bentley en 1927 ■ Johnny Hallyday a dit : « That's when your heartaches begins » par Elvis Presley, est le seul disque qui me mette véritablement les larmes aux yeux » ■ Extraordinaire, la version de « Harlem Shuffle » par Vigon ■ Les Troggs iront en Australie au mois d'août ■ Il paraît maintenant improbable que le Colonel Parker devienne l'impresario de Tom Jones ■ Les Sunlights enregistrent actuellement plusieurs versions du « Déserteur » en allemand, italien et espagnol ■ Count Basie a proposé à Georgie Fame de faire une tournée européenne avec lui ■ Julie Felix va avoir son propre show télévisé en Grande-Bretagne ■ Ray Davies continue avec les Kinks, mais devient également producteur d'une nouvelle émission de télévision ■ « Le mariage avant 20 ans devrait être interdit » a dit P. P. Arnold, qui s'est mariée alors qu'elle n'en avait que seize ■ Ravi Shankar a ouvert son école de musique le mois dernier à Hollywood ■

Beaucoup de projets cinématographiques pour **Marianne Faithfull** ■ **P. J. Proby** a enregistré sa version de « Reach out I'll be there » des Four Tops ■ **Jean Mareska** et son orchestre « the Good People » animeront du 1^{er} juillet au 30 août le Club du Village Astérix à Saint-Laurent-du-Var ■ **Donovan** ne semble plus beaucoup apprécier **Bob Dylan** ■ Un disque d'or pour **Sandie Shaw** avec « Puppet on a string » ■ **Paul Jones** était à Paris pour la première de « Privilège » ■ **Jimi Hendrix** a mis six minutes pour enregistrer « The wind cries Mary » ■ **Johnny Hallyday** a participé au spectacle de variétés organisé par l'ORTF aux 24 heures du Mans, devant 25.000 personnes. Il y eut tellement de bousculade qu'on a évacué quinze blessés ■ La tournée européenne de **Bill Haley** est reportée à cet automne ■ **Stevie Winwood** a décidé de ne faire cette année que trois mois de galas. Le reste du temps, il le passera à composer, enregistrer et faire du cinéma ■ **Les Easybeats** seront à « Dim dam dom » le 9 juillet ■ « Annabella » est le premier titre de **John Walker** seul ■ **Antoine** a rapporté un anneau porte-bonheur de son voyage en Afrique ■ **Les Smoke** seront en France du 13 au 16 juillet ■ En juillet, on pourra également voir **Jimmy Cliff** au Club de Valbonne et au Voom Voom de Saint-Tropez ■ Un 33 t de **Jerry Lee Lewis** est prévu en France pour septembre ■ Le Golf Drouot sera fermé du 10 juillet au 8 septembre. Les Jets animeront la réouverture le samedi 9 septembre ■ **Manfred Mann** se rendra en Suède en juillet ■ Le 45 t de **Screamin' Jay Hawkins**, « I put a spell on you » (version 1967), vient de sortir en France ■ **Tom Jones** est l'artiste qui vend le plus de disques « country and western » en Angleterre en ce moment ■ Un nouveau tube pour **Michel Polnareff** avec « Anne câline » ■ **Chris Farlowe** a refusé plusieurs offres pour se produire en Allemagne car il doit partir aux États-Unis ■ **Noël Deschamps** et **Dennis Wilson** (des Beach Boys) se ressemblent beaucoup ■ **Garnet Mimms** a fait une dizaine de groupes avant de devenir chanteur solo ■ Très bonne version de « Kansas City » par **James Brown** ■ « Story of Them » est le dernier disque des **Them** ■ Nombreuses sorties de disques de pionniers en Angleterre ces dernières semaines avec **Buddy Holly**, **Jerry Lee Lewis**, les **Coasters**, **Gary U.S. Bonds**, **Eddie Cochran**, etc... ■ **Eric Burdon** a dessiné la maquette de la pochette de son prochain album 30 cm ■ « Nineteen fifty six » par les **Young Rascals** fait « très Little Richard » ■ Des centaines d'admiratrices ont envoyé des rasoirs aux **Monkees** pour qu'ils ne se laissent pas pousser la moustache ou la barbe ■ **Johnny Hallyday** a couru, le 18 juin à Monthléry, sur Ford Mustang en « tourisme de plus de 1300 cc » ■ « Sweet soul music » d'**Arthur Conley** est le disque de rhythm'n'blues le plus acheté en Grande-Bretagne ■ **Jacques Dutronc** dit que les filles l'empêchent de dormir ■ Les **Beatles** ne sont-ils pas allés un peu trop loin avec leur dernier 33 t ? ■ **Johnny Rivers** chante « Tracks of my tears » des **Miracles** ■ « A Paris » est le titre du premier album des **Shamrocks** ■ Les V.I.P.'s seront de retour chez nous du 12 au 22 juillet et du 9 au 15 août ■ Réouverture du **Trident**, transformé, en septembre ■ Le **Bus Palladium**, le **Tour Club**, l'**Omnibus** et le **Centaure** resteront ouverts tout l'été ■ **Olivier Despax** est parti tourner un nouveau film à Madrid ■ **Les Hollies** sortent un 33 t en France ces jours-ci ■ **Ringo** est, paraît-il, le Beatle qui a le moins changé en cinq ans ■ **Otis Redding**, les **Beach Boys**, **Simon & Garfunkel**, **Jimi Hendrix** et les **Who** ont participé au Festival de pop-music de Monterey les 16, 17 et 18 juin derniers ■ **John Lee Hooker** était en Angleterre ces jours-ci ■ Le succès de « Walking in the rain » risque de faire regretter aux **Walker Brothers** leur séparation ■ Les **Who** sont pour la première fois dans les « Top 30 » américains avec « My friend Jack » ■ Excellentes critiques britan-

niques pour « J'aime les filles » par **Jacques Dutronc** ■ **Jerry Lee Lewis** reviendra en France cet hiver ■ « Contrairement au bruit qui court, **Johnny Hallyday** n'enregistre pas « A whiter shade of pale », dit-on chez Philips. Qui a raison ? Peut-être le saurons-nous déjà lorsque paraîtront ces lignes ■ Les **Masters** nous promettent des surprises pour leur second disque ■ **Jésus** est le nom d'un nouveau chanteur dont on risque de beaucoup parler ■ Les **Bunch** sont devenus les chouchous du Tour Club ■ **Gerry Beckles** a fait une rentrée fracassante au Week-End Club le 10 juin dernier ■ **Judith Durham**, chanteuse des **Seckers**, vient de sortir son premier disque seule. Titre : « The olive tree » ■ Les **Kinks** seront, sans doute, les vedettes du Festival de Jazz et de Blues qui aura lieu à Windsor les 11, 12 et 13 août prochain ■ Grande publicité en Amérique pour « Fligh me h'gh », le dernier **Moody Blues** ■ Quatre firmes de disques se disputent les **Loot** en Angleterre ■ « You keep me hangin' on » par les **Vanilla Fudge** est le disque pop du mois au Pop Club ■ Le disque de **Procol Harum** est l'indicatif de « 17-19 sur 1829 » depuis six semaines ■ **Del Shannon** va faire un nouveau séjour en Angleterre pour enregistrer un 30 cm ■ **Chris Barber** s'est acheté une voiture de course, Lotus Europa Racing. Il l'a faite courir à Monza, conduite par **John Hine** ■ **Michel Fugain** est numéro 1 au Canada (hit-parade de langue française). **Michel Polnareff** et **George Brummel** y sont également bien placés ■ **Dave Clark** va faire sa sixième tournée américaine ■ « Privilège » de **Paul Jones** est premier au classement des E.P. britanniques ■ **Cher** avait refusé d'être la partenaire d'**Elvis Presley** au cinéma ■ **Cléo** a enregistré une chanson sur une musique de **Fats Waller** ■ Les **Travel Five** ont animé le Bus Palladium le mois dernier ■ **Brian Auger**, **Julie Driscoll** and the **Trinity** seront en France du 5 au 16 juillet ■ **Henri Leproux** a reçu des dizaines de télégrammes des quatre coins de la France, de Suisse et de Belgique souhaitant un heureux anniversaire à **Johnny Hallyday** ■ **Steve Marriot** s'est fait expulser de son appartement londonien ■ « Qui était P. J. Proby, au fait ? », a dit **Tom Jones** lors d'un récent gala ■ **Cat Stevens** vient de fonder sa propre maison de production de disques ■ La femme de **Ray Davies** chante dans « Waterloo sunset », le dernier tube des **Kinks** ■ Les **Bunch** et **Vigon** sont passés à l'Omni-Bus avant leur départ sur la Côte d'Azur ■ Les **Charlots** vont faire plusieurs galas en co-vedette de **Michel Polnareff** ■ **Nicholas Nils**, **Céline** et les **Murators** feront une tournée des plages de la Côte Atlantique cet été ■ Les **Ventures** ont enregistré « Strawberry fields for ever » des **Beatles** ■ Saviez-vous que le premier show psychédélic donné en France eut lieu lors du passage des **Zippys** à Paris ? ■ Les **Mama's & Papa's** viendront en Europe cet hiver ■ Les contrats de **Sylvie Vartan** dans les pays arabes ont dû être annulés en raison des événements politiques ■ **Bruno des Sunlights** a acheté une vieille M.G. qui tombe en panne, dit-on, tous les dix kilomètres ■ Les **Beatles** viennent d'enregistrer deux nouveaux morceaux pour leur prochain simple anglais ■ **Mitch Ryder** dit que **Little Richard** est le chanteur qui l'a le plus influencé ■ Les **Jets** accompagnent **Monty** dans la tournée d'Europe 1 ■ **Vince Taylor** a fait un triomphe à Colombey-les-deux-Églises ■ **Jacques Morali**, frère de **Serge** (de la Lutherie Moderne), a sorti un disque chez **Vogue** (avec « Le silence et le bruit ») ■ Enfin, si vous partez en Angleterre, voici quelques adresses de clubs londoniens : Le **Marquee**, 90 Wardour Street. London W.1 - Le **Ram Jam Club**, 390 Brixton Road. London S.W.9 - Le **Tiles**, 79-89 Oxford Street. London W.1 - Le **Flamingo**, 33-37 Wardour Street. London W.1 - **The Upper Cut**, Forrest Gate. London East 1 - Le **Speakeasy**, 48 Margaret Street. London W.1.

J. B.

**MOST TOP ROCK N' ROLL GROUPS
PLAY** *Slingerland* **THE FOREMOST IN DRUMS**

Paul Revere and the Raiders

YARD BIRDS

HERMANS

The Guillotines

The Mamas & Papas

The Association

The Standells

TURTLES

JOHN'S CHILDREN

SHADOWS OF KNIGHT

THE LEFT BANK

THE BUCKINGHAMS

THE THORNELLS
&
GARY

DISTRIBUTEUR POUR LA FRANCE : Établissements **S.M.L.** 144, Boulevard de la Villette
PARIS-19^e - Tél. : 208-40-79

En vente dans toutes les maisons spécialisées

**9 disques
"EXTRA"
pour les
vacances!**



RHYTHM & BLUES FORMIDABLE VOL.2 30 CM ATLANTIC 820.041
JIMI HENDRIX EXPERIENCE ARE YOU EXPERIENCED? 30 CM BARCLAY 0820.143

THE HAPPENINGS / I GOT RHYTHM
 BY PUPPY 701
**JON & ROBIN / DO IT AGAIN
 A LITTLE BEAT SLOWER**
 BARCLAY 071.178
THE MAC COYS / BEAT THE CLOCK
 BANG 770.005
**WILSON PICKETT
 YOU CAN'T STAND ALONE**
 ATLANTIC 750.029
VIGON / HARLEM SHUFFLE
 BARCLAY 71.161
THE YOUNG RASCALS / GROOVIN'
 ATLANTIC 750.027
ARETHA FRANKLIN / RESPECT
 ATLANTIC 750.028



SUMMERTIME DÉTRUIT

Tout d'abord merci pour l'article sur Jay Hawkins, voilà un chanteur qui ne méritait pas l'oubli! Par contre les lecteurs de R. & F. devraient oublier vite cet imposteur nommé Billy Stewart. Non content d'avoir détruit « Summertime », le voici qui s'attaque à « Everyday I have the blues ». Si on le laisse faire, il va foutre tous les classiques en l'air. Ça suffit! Décidément, les frères Chess vieillissent, ils n'auraient jamais publié pareille horreur il y a dix ans. A la même époque, on n'aurait pas appelé « ça » du jazz, Monsieur K. Mohr, on n'aurait même pas appelé « ça » de la variété... A publier s.v.p., pour la défense du vrai blues! Merci et amicalement tout de même.
 Louis Barbier,
 142, rue Saint-Gilles,
 80 - Roye.

NICOLETTA UN ÉVÉNEMENT

Vous saluez, Pierre Chatenier, cette « voix énorme » : 100% d'acc. Dans le rock et le R. & B. français, l'arrivée de

Nicoletta est un événement, j'attends impatientement son second disque, pour voir si elle nous régale avec d'autres « Encore un jour » ou cette formidable version de « I put a spell on you » qui balance malgré le « cool » qu'elle y introduit. Et espérons qu'il n'y aura plus d' « Homme à la moto », ça fait détester le dit engin... Cette Colette-lamaudite, je la connais peu mais l'article de Ph. Constantin donne envie d'approfondir le problème. N'est-ce pas le but de tout article du genre? Alors, c'est gagné. En effet, je crois que le rock a été mutilé et trahi, et non seulement en France. Car si ça fait sourire les braves gens, tant pis : le rock avait un message, moins évident que le folk-song d'un Bob Dylan ou d'un W. Guthrie, (que j'aime beaucoup) mais du même cru anti-conformiste! Alors, rien d'étonnant à ce que Colette Magny ait subi le même sort que Moustique, Noël Deschamps et autres Ronnie Bird. Ce qui est plus étonnant, c'est que, dans cette vague de « Guimauve bébête bien de chez nous », le grand Schmoll n'ait pas été emporté, ou que les Rolling

Stones marchent si bien. Exceptions ou sursaut? L'avenir nous le dira. Enfin, merci d'être à la fois les loyaux défenseurs du Rock et l'avant-garde du Rock — made in England et autres pop music...
 Juan Matas,
 à Bourril,
 81 - Montants (près Gaillac).

INOUBLIABLE BORIS VIAN

Votre revue est l'une des plus correctes actuellement; mais je m'explique mal les partis pris envers certains artistes. N'en parlez pas, d'accord, mais ne les critiquez pas. A mon avis, il est stérile de mêler Alain Barrière, Sheila ou Sylvie Vartan à l'article consacré à Colette. Qu'ont en commun ces gens? Rien! Donc, aucune comparaison ne peut être établie!
 Ceci dit, je vous félicite du reportage sur Mick Jagger et, dans les numéros précédents, je vous remercie sincèrement pour l'article de J. Vassal, celui sur Woodie Guthrie et de celui sur les Beatniks dont parle très bien Alain Dister. Pop'ésie, bonne idée! Pourquoi

Encore du nouveau chez **Dynacord**



**le
GIGANT
200 Watts
modulés**

6 canaux pour micros ou guitares haute et basse impédance.
 2 canaux pour instruments électroniques (orgues etc.)
 Réglage volume, basses, aigues et echoreverb sur chaque canal.
 Réglage général de volume, basses, aigues.
 Contrôle visuel de volume. Sortie avec volume pour tension. - Prise pour magnétophone. Prise pour utilisation de plusieurs GIGANT en cascade.

IMPORTE ET GARANTI :
 FRANCE : S.A.R.L. A.P. FRANCE
 28 30 avenue des Fleurs LA MADELEINE / LILLE
 BELGIQUE : Ets. A. PREVOST & FILS S.P.R.L.
 107 avenue Huart Hamoir, BRUXELLES 3
 Distributeurs pour le sud de la France :
 TECMA 161, avenue des Chartreux MARSEILLE
 TECMA 10, rue d'Armagnac TOULOUSE
 RADIOVISION 7, Cours de la Liberté LYON



**les
plus vendues
aux
U.S.A.**

batteries PEARL
importation directe du japon
maintenant disponibles en france
rapport prix/qualité inégalé.

batterie complète **1392F** (cymbales en sus)
peau plastique
garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18
a. le meur 94, rue bernardin de st pierre, 76-le havre - tél. : 42.50.54

TOUS
les meilleurs
disques
français et
d'IMPORTATION
les instruments,
les accessoires,
les partitions
que vous
cherchez



au discobole

GALERIE DES MARCHANDS - COUR DU HAVRE
GARE S^t-LAZARE PARIS 8^e - TEL. 387 41-43

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à Rock & Folk à compter du n°
..... pour :

- six mois soit six numéros (1)
- un an soit douze numéros (1)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Veuillez m'envoyer le n° spécial ÉTÉ 1966 - le n° 1 - le n° 2 - le n° 3 - le n° 4 - le n° 5 - le n° 6 - le n° 7 - le n° 8 (1).
Je joins 2 F. 50 par exemplaire (3 F. pour l'Étranger).

Je verse la somme de :

aux éditions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9^e par
chèque bancaire (1)

par virement ou versement au compte chèque postal
Paris 1964-22 (1)

Je désire - ne désire pas (1) recevoir un spécimen gratuit
de la revue JAZZ-HOT.

(1) Rayez les mentions inutiles

FRANCE : 6 mois : 13 F. F. — 1 an : 25 F. F.
BELGIQUE : 6 mois : 160 F. B. — 1 an : 300 F. B.
SUISSE : 6 mois : 16 F. S. — 1 an : 30 F. S.
AUTRES PAYS : 6 mois : 18 F. F. — 1 an : 35 F. F.

ne consacriez-vous pas quelques pages à Boris Vian ? Précurseur du folk-song en France, si l'on veut bien ! A vrai dire, Vian est un vrai poète, un grand poète germanopratin. Poète mais aussi ingénieur, trompettiste de jazz, romancier, dramaturge, chansonnier, directeur artistique, traducteur de romans, et je pourrais allonger de beaucoup cette liste. En fait, dans ses romans, ses pièces de théâtres, ses nouvelles, ses chansons, c'est toujours le grand poète que l'on retrouve. « Le déserteur », interprété par les Sunlights, n'est qu'un pâle reflet du déserteur violent, agressif de Vian. Une preuve. Les Sunlights : « Messieurs qu'on nomme grands... » Vian : « Monsieur le Président... » et toute la chanson de Vian continue sur ce ton de sincérité.

Je souhaite que vous preniez ma lettre en considération. Si vous la publiez et si des lecteurs sont intéressés par l'inoubliable Boris Vian, je suis à leur disposition pour leur fournir des renseignements complémentaires. Salutations amicales.

Marie-Paule Guérin,
71, avenue Aristide-Briand,
93 - Gagny.

ALLONS, LES GARS

Tu es un journal bien déroutant. Depuis le numéro zéro, j'hésite à t'écrire, et puis aujourd'hui, je me décide. Tu arrives à écrire des choses formidables ou tout au moins bonnes, comme cet article sur Jimi Hendrix Expérience, cette traduction du Melody Maker d'une interview de Mick Jagger, cette interview des Troggs, ou encore la présentation du grand Screamin' Jay Hawkins. Mais, à côté, que de choses inintéressantes : pourquoi, dans la critique de disques, avoir mis tant de productions inconnues, invendables et superflues ? Pourquoi laisser Monsieur Joe Dassin déblatérer pendant quatre pages (je les ai comptées !), lui qui fait avant tout du commercial ? Pourquoi nous casser les pieds avec Cogoni, qui avoue que son meilleur ami, c'est « Cloclo » ? Quant aux goûts de Stella, mieux vaut ne pas en parler ! Allons, les gars un peu de sérieux. Reprenez-vous ! Vous pouvez faire les meilleures choses (vous l'avez prouvé) et malheureusement, aussi les pires.

Michel Lescoffy,
31, rue d'Helsinki,
93 - Bobigny.

NOTRE SYLVIE

Comme je m'amuse en lisant les articles dans lesquels, sous prétexte de lancer une jeune chanteuse, on « enfonce » sournoisement certaines de ses aînées qui, elles, ont fait leurs preuves ! Je pense en particulier à Pierre Chatenier

qui a écrit un papier sur Nicoletta dans le dernier « Rock & Folk » : je veux bien croire que cette fille ait de l'avenir car elle a une voix formidable mais on aurait pu nous épargner ces allusions à Françoise et Sylvie que l'on nous « servait » régulièrement dans les magazines d'il y a trois ou quatre ans. Il me semble que depuis bientôt sept ans qu'elle chante (et elle a commencé par la scène, elle), Sylvie a fait la preuve de son talent, et de ses grandes possibilités de chanteuse ; est-il en France une personnalité plus forte qu'elle ? Y a-t-il une seule fille capable de chanter dans son style aussi bien qu'elle ? Si elle existait, il me semble qu'on en aurait entendu parler, non ? Même Nicoletta n'a pas ce style de chansons. Non vraiment, notre Sylvie est unique et bien solide dans le style qu'elle s'est choisi et ce n'est pas un journaliste qui lui portera tort ! Je dois vous remercier pour l'article que vous avez consacré à Sylvie dans Rock & Folk du mois de mai, les photos étaient déliantes et Sylvie a su se « tirer » avec intelligence et finesse des questions parfois, disons... plutôt « vaches » que vous lui avez posées.
Jean-Claude Barry,
Louradour (Tulle).

FOI APOCALYPTIQUE

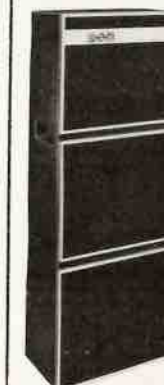
Notre regard émerveillé sur ce qui est avant tout désespoir, dérégulation, et ultime négation « dans une sublimation des valeurs », est insoutenable. Le beat n'est pas le chant d'optimisme que vous sous-entendez, mais le plus déchirant, le plus inquiétant des chants du cygne. Quand comprendrez-vous que le beat s'achemine vers son propre cimetière (ex. l'excellente métaphore de J.J. Lebel), que vos balbutiements sur ce mort... sont d'une flagrante incongruité. Qu'est « psychédélique », maintenant, sinon un mot percé, vidé, un mot entre les mains de la « gent diabolique ». « La confusion risque alors d'être de plus en plus grande entre le « n'importe quoi » et l'authentique « psychédélique ». Quelle véracité, Monsieur Dister, mais aussi quelle arme pour décimer votre concept rock ! Votre musique populaire est moins que « n'importe quoi », car le fruit non pas d'une génération libérée, éclairée mais d'une engeance, celle de nos civilisations à bout de souffle, d'une engeance.... Sachez qu'aucun grief ne subsiste sur ma pensée. Je tiens vos « articles » pour irresponsables, comme l'humanité d'ailleurs. En toute foi apocalyptique, Saint Izara. P.S. Une pensée violente pour les fanatiques bâtards de Descartes.



wem

Deux nouveautés WATKINS :

- Guitare 5^e homme
- Un orgue ! Des effets de distorsion !
- Suraigu inégalé ! Une vraie guitare !



- Sonorisations vocales
- Amplis de 60 watts (ou 120 watts ou 200 watts)
- Reverb. incorporée
- Huit entrées réglables séparément
- Choix de colonnes avec HP Goodmans



Demandez détail et liste des distributeurs à :



Ets ALAIN LE MEUR
importations musicales
94, rue Bernardin-de-Saint-Pierre
LE HAVRE (S.-M.) — Tél. 42-60-54



TOUS
MODÈLES

REPRISES

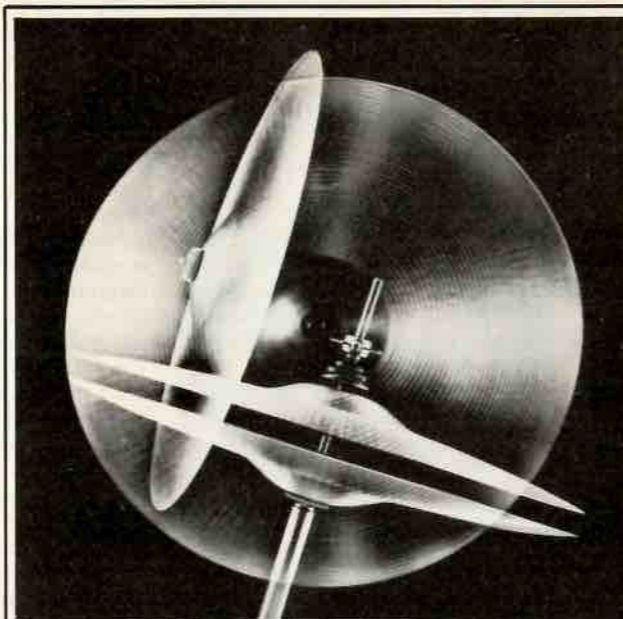
CRÉDITS

VICTOR FLORE

15, rue de la Tour-des-Dames, Paris - 9^e

TÉL. : 874-55-85

MÉTRO : TRINITÉ



**GIANT
BEAT**
PAISTE SPECIAL CYMBAL FOR

Solvignon

cymbales PAISTE
GIANT BEAT

importées de suisse.

les premières
conçues spécialement
pour le son "rock"
percutantes
couleur irisée
"special sunlight"

garantie totale • crédit longue durée

en vous recommandant de la revue, documentation
complète et gratuite sur simple demande.

g. becker 54, rue des petites écuries, paris 10^e - tél. : 770.17.18

rock & folk

SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Elvis Presley	1		Decca
R & F Actualités	3 à 10		
Festival pop	3, 4, 5	J.N. Coghe	J. P. Leloir
Claude Chebel	5	A. Dister	A. Dister
	5		Claire
Simon et Garfunkel	6	A. Dister	C.B.S.
Vince Taylor	6	J.N. Coghe	J. L. Rancurel
Rhythm and blues	7	K. Mohr	X
Hamsters	8	Ph. Adler	C.B.S.
Mr R & F	9		E. Baumgartner
Courrier	13, 15		
Hit Parade anglais	18		
Procol Harum	19	A. Dister	Deram
Yardbirds	20 à 23	J. Barsamian	J. P. Leloir
Londres psychedelic	24 à 27	Ph. Rault	Anne Nordmann
Salvador Dali	28, 29	A. Dister	J. P. Leloir
Long Chris	30 à 33	P. Chatenier	G. Chatelain
Elvis Presley	34 à 41	J. Barsamian	
	34, 35		Gir
	36, 45		Collection Barsamian
Joan Baez	42 à 47	J. Vassal	J. P. Leloir
Walker Brothers	48 à 50	J. N. Coghe	Philips
Beatles	51, 53	A. Dister	Leslie Bryce
Clubs R & F	57	R. Ismir	
Disques	59		
	67		Cabu
Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9 ^e . Tél.: 874-44-82 et 71-37.			
Revue mensuelle. Numéro 9, juillet 1967.			
Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en Chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire Général: Jean Tronchet.			
Comité de Direction: Philippe Adler, Philippe Kœchlin et Jean Tronchet.			
Abonnements: France et zone franc, 1 an (12 numéros): 25 F; 6 mois (6 numéros): 13 F.			
Étranger, 1 an: 35 F français; 6 mois: 18 F français. Voir bulletin d'abonnement page 14.			
Éditions du Kiosque: C.C.P. Paris 1964-22.			
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.			



MADE IN ENGLAND AND IN U.S.A. (n° 3)

- TRAFFIC
Paper sun
- SPANKY AND OUR GANG
Sunday will never be the same
- BOBBY JOHNSON AND THE ATOMS
A whiter shade of pale
- THE WALKER BROTHERS
Walking in the rain
- CHUCK BERRY
Back to Memphis
- THE PRETTY THINGS
Children
- THE TROGGS
Night to the long grass
- THE V.I.P.'s
Rose Marie
- THE NEW VAUDEVILLE BAND
Finchley Central
- MANFRED MANN
Sweet pea
- THE SPENCER DAVIS GROUP
Every little bit hurts
- DAVE DEE DOZY BEAKY MICK & TICH
Okay

FONTANA 681.568

MADE IN ENGLAND N° 2

THE TROGGS: Give it to me - THE BLUES MAGGOS: (We ain't got) nothin' yet - KEITH: 98.6 - MANFRED MANN: Ho I ha I said the clown - THE SPENCER DAVIS GROUP: I'm a man - THE V.I.P.'s: Straight down to the bottom - THE NEW VAUDEVILLE BAND: Peek-a-boo - etc...

FONTANA 681.607

MADE IN ENGLAND N° 1

SPENCER DAVIS GROUP: When I come home - When a man loves a woman - THE TROGGS: With a girl like you - Wild thing - MANFRED MANN: Just like a woman - KAREN YOUNG et les Knee Caps: Me and my mini skirt - etc...

FONTANA 687.818

DANCE WITH...

DAVE DEE, DOZY, BEAKY, MICK & TICH: Save me - THE NEW VAUDEVILLE BAND: Winchester Cathedral - THE TROGGS: Any way that you want me - MANFRED MANN: Semi-detached, Suburban Mr James - THE V.I.P.'s: I wanna be free - etc...

FONTANA 681.564

LET'S GO A GOGO

LE SPENCER DAVIS GROUP: Somebody help me - LES RATTLES: Sha-la-la-la-lee - LES PRETTY THINGS: Midnight to six man - etc...

FONTANA 681.562

19^F
95
30 cm



PRODUCTION SOCIÉTÉ PHONOGRAPHIQUE

PHILIPS

HIT-PARADE ANGLAIS

L'Angleterre jouant actuellement un rôle primordial dans l'évolution de la « pop music », nous avons cru intéressant de publier le hit-parade de notre confrère britannique « Melody Maker ». Sa provenance explique que la quasi-totalité des chansons et artistes cités soient anglais (ou américains). Le premier chiffre indique le classement actuel, le second (entre parenthèses) celui de la semaine précédente. Les marques mentionnées sont également celles de la distribution en Angleterre. Nos lecteurs trouveront dans nos chroniques de disques les références discographiques valables sur le marché français. Listes reproduites avec l'aimable autorisation de

Melody
Maker

MELODY MAKER, May 20, 1967

1	(3)	SILENCE IS GOLDEN	Tremeloes, CBS
2	(4)	DEDICATED TO THE ONE I LOVE	Mama's and Papa's, RCA
3	(1)	PUPPET ON A STRING	Sandie Shaw, Pye
4	(5)	THE BOAT THAT I ROW	Lulu, Columbia
5	(6)	PICTURES OF LILY	The Who, Track
6	(2)	SOMETHING STUPID	Frank and Nancy Sinatra, Reprise
7	(19)	WATERLOO SUNSET	Kinks, Pye
8	(8)	SEVEN DRUNKEN NIGHTS	Dubliners, Major Minor
9	(7)	FUNNY FAMILIAR FORGOTTEN FEELINGS	Tom Jones, Decca
10	(10)	A LITTLE BIT ME, A LITTLE BIT YOU	Monkees, RCA
11	(18)	THEN I KISSED HER	Beach Boys, Capitol
12	(13)	HI-HO SILVER LINING	Jeff Beck, Columbia
13	(11)	I CAN HEAR THE GRASS GROW	The Move, Deram
14	(9)	PURPLE HAZE	Jimi Hendrix, Track
15	(25)	THE WIND CRIES MARY	Jimi Hendrix, Track
16	(14)	RELEASE ME	Engelbert Humperdinck, Decca
17	(21)	NEW YORK MINING DISASTER 1941	Bee Gees, Polydor
18	(30)	THE HAPPENING	Supremes, Tamla Motown
19	(15)	HAPPY TOGETHER	Turtles, London
20	(16)	I'M GONNA GET ME A GUN	Cat Stevens, Deram
21	(12)	HA! HA! SAID THE CLOWN	Manfred Mann, Fontana
22	(26)	SWEET SOUL MUSIC	Arthur Conley, Atlantic
23	(23)	CASINO ROYALE	Herb Alpert, A & M
24	(24)	IF I WERE A RICH MAN	Topol, CBS
25	(17)	BERNADETTE	Four Tops, Tamla Motown
26	(20)	BOMBAY DUCK/MAROC 7	Shadows, Columbia
27	(22)	THIS IS MY SONG	Harry Secombe, Philips
28	(—)	ROSES OF PICARDY	Vince Hill, Columbia
29	(—)	FINCHLEY CENTRAL	New Vaudeville Band, Fontana
30	(—)	WALKING IN THE RAIN	Walker Brothers, Philips

MELODY MAKER, May 27, 1967

1	(1)	SILENCE IS GOLDEN	Tremeloes, CBS
2	(7)	WATERLOO SUNSET	Kinks, Pye
3	(2)	DEDICATED TO THE ONE I LOVE	Mama's and Papa's, RCA
4	(11)	THEN I KISSED HER	Beach Boys, Capitol
5	(3)	PUPPET ON A STRING	Sandie Shaw, Pye
6	(5)	PICTURES OF LILY	The Who, Track
7	(4)	THE BOAT THAT I ROW	Lulu, Columbia
8	(6)	SOMETHING STUPID	Frank and Nancy Sinatra, Reprise
9	(8)	SEVEN DRUNKEN NIGHTS	Dubliners, Major Minor
10	(15)	THE WIND CRIES MARY	Jimi Hendrix, Track
11	(9)	FUNNY FAMILIAR FORGOTTEN FEELINGS	Tom Jones, Decca
12	(18)	THE HAPPENING	Supremes, Tamla, Motown
13	(12)	HI-HO SILVER LINING	Jeff Beck, Columbia
14	(—)	A WHITER SHADE OF PALE	Procol Harum, Deram
15	(22)	SWEET SOUL MUSIC	Arthur Conley, Atlantic
16	(17)	NEW YORK MINING DISASTER 1941	Bee Gees, Polydor
17	(10)	A LITTLE BIT ME, A LITTLE BIT YOU	Monkees, RCA
18	(29)	FINCHLEY CENTRAL	New Vaudeville Band, Fontana
19	(28)	ROSES OF PICARDY	Vince Hill, Columbia
20	(14)	PURPLE HAZE	Jimi Hendrix, Track
21	(24)	IF I WERE A RICH MAN	Topol, CBS
22	(—)	THERE GOES MY EVERYTHING	Engelbert Humperdinck, Decca
23	(23)	CASINO ROYALE	Herb Alpert, A&M
24	(—)	FIRST CUT IS THE DEEPEST	P. P. Arnold, Immediate
25	(30)	WALKING IN THE RAIN	Walker Brothers, Philips
26	(16)	RELEASE ME	Engelbert Humperdinck, Decca
27	(21)	HA! HA! SAID THE CLOWN	Manfred Mann, Fontana
28	(13)	I CAN HEAR THE GRASS GROW	The Move, Deram
29	(19)	HAPPY TOGETHER	Turtles, London
30	(—)	BIRDS AND BEES	Warm Sounds, Deram

MELODY MAKER, June 3, 1967

1	(1)	SILENCE IS GOLDEN	Tremeloes, CBS
2	(2)	WATERLOO SUNSET	Kinks, Pye
3	(14)	A WHITER SHADE OF PALE	Procol Harum, Deram
4	(3)	DEDICATED TO THE ONE I LOVE	Mamas and Papas, RCA
5	(4)	THEN I KISSED HER	Beach Boys, Capitol
6	(10)	THE WIND CRIES MARY	Jimi Hendrix, Track
7	(22)	THERE GOES MY EVERYTHING	Engelbert Humperdinck, Decca
8	(6)	PICTURES OF LILY	The Who, Track
9	(12)	THE HAPPENING	The Supremes, Tamla Motown
10	(5)	PUPPET ON A STRING	Sandie Shaw, Pye
11	(7)	THE BOAT THAT I ROW	Lulu, Columbia
12	(8)	SOMETHING STUPID	Frank and Nancy Sinatra, Reprise
13	(15)	SWEET SOUL MUSIC	Arthur Conley, Atlantic
14	(18)	FINCHLEY CENTRAL	New Vaudeville Band, Fontana
15	(9)	SEVEN DRUNKEN NIGHTS	Dubliners, Major Minor
16	(11)	FUNNY FAMILIAR FORGOTTEN FEELINGS	Tom Jones, Decca
17	(13)	HI-HO SILVER LINING	Jeff Beck, Columbia
18	(19)	ROSES OF PICARDY	Vince Hill, Columbia
19	(16)	NEW YORK MINING DISASTER 1941	Bee Gees, Polydor
20	(21)	IF I WERE A RICH MAN	Topol, CBS
21	(24)	FIRST CUT IS THE DEEPEST	P. P. Arnold, Immediate
22	(17)	A LITTLE BIT ME, A LITTLE BIT YOU	Monkees, RCA
23	(20)	PURPLE HAZE	Jimi Hendrix, Track
24	(23)	CASINO ROYALE	Herb Alpert, A&M
25	(25)	WALKING IN THE RAIN	Walker Brothers, Philips
26	(—)	GIVE ME TIME	Dusty Springfield, Philips
27	(26)	RELEASE ME	Engelbert Humperdinck, Decca
28	(30)	BIRDS AND BEES	Warm Sounds, Deram
29	(—)	DON'T SLEEP IN THE SUBWAY	Petula Clark, Pye
30	(—)	OKAY	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick & Tich, Fontana

MELODY MAKER, June 10, 1967

1	(3)	A WHITER SHADE OF PALE	Procol Harum, Deram
2	(2)	WATERLOO SUNSET	Kinks, Pye
3	(1)	SILENCE IS GOLDEN	Tremeloes, CBS
4	(7)	THERE GOES MY EVERYTHING	Engelbert Humperdinck, Decca
5	(4)	DEDICATED TO THE ONE I LOVE	Mama's and Papa's, RCA
6	(9)	THE HAPPENING	Supremes, Tamla Motown
7	(5)	THEN I KISSED HER	Beach Boys, Capitol
8	(6)	THE WIND CRIES MARY	Jimi Hendrix, Track
9	(14)	FINCHLEY CENTRAL	New Vaudeville Band, Fontana
10	(13)	SWEET SOUL MUSIC	Arthur Conley, Atlantic
11	(8)	PICTURES OF LILY	The Who, Track
12	(10)	PUPPET ON A STRING	Sandie Shaw, Pye
13	(11)	THE BOAT THAT I ROW	Lulu, Columbia
14	(12)	SOMETHING STUPID	Frank and Nancy Sinatra, Reprise
15	(18)	ROSES OF PICARDY	Vince Hill, Columbia
16	(21)	FIRST CUT IS THE DEEPEST	P. P. Arnold, Immediate
17	(—)	CARRIE-ANNE	Hollies, Parlophone
18	(16)	FUNNY FAMILIAR FORGOTTEN FEELINGS	Tom Jones, Decca
19	(15)	SEVEN DRUNKEN NIGHTS	Dubliners, Major Minor
20	(30)	OKAY!	Dave Dee, Dozy, Beaky, Mick and Tich, Fontana
21	(24)	IF I WERE A RICH MAN	Topol, CBS
22	(19)	NEW YORK MINING DISASTER 1941	Bee Gees, Polydor
23	(—)	PAPER SUN	Traffic, Island
24	(29)	DON'T SLEEP IN THE SUBWAY	Petula Clark, Pye
25	(24)	CASINO ROYALE	Herb Alpert, A&M
26	(26)	GIVE ME TIME	Dusty Springfield, Philips
27	(—)	GROOVIN'	Young Rascals, Atlantic
28	(17)	HI-HO SILVER LINING	Jeff Beck, Columbia
29	(25)	WALKING IN THE RAIN	Walker Brothers, Philips
30	(—)	NIGHT OF THE LONG GRASS	Troggs, Page One

LE BOUM PROCOL HARUM

On l'a d'abord cru noir, puis seul. Le chanteur bien sûr. Eh bien non ! Vous qui, depuis un mois, vous pâmez à l'écoute de « Whiter shade of pale », sachez que Procol Harum est un chat. Un mignon minet qui a prêté son nom à un groupe. Ou plutôt cinq individus qui se sont rencontrés pour expérimenter ensemble leurs idées musicales particulières.

Matthew Fisher, 21 ans, organiste - Gary Brooker, 22 ans, pianiste et chanteur - Ray Royer, 21 ans, guitariste - Dave Knights, 22 ans, bassiste - Bobby Harrison, 24 ans, batteur. Cinq garçons à l'humour corrosif et à la culture musicale très très solide. Le personnage central, l'instigateur de toute l'affaire, est une vieille connaissance : Denny Cordell, producteur de Georgie Fame et des Move. Il a tenté et, semble-t-il, réussi la gageure de réunir cinq individualités très marquées et, tout en conservant à chacun sa personnalité, de laisser parler leurs talents respectifs. Le résultat : « A whiter shade of pale », arrivant directement à la 14^e place au « Pop 30 » du Melody Maker, puis bondissant à la 3^e la semaine suivante. 150.000 disques vendus en 8 jours en Angleterre, presque aussi bien que le « Penny lane » des Beatles (200.000). En France il passe 10 fois par nuit dans tous les clubs et les présentateurs de radio se l'arrachent. Rock & Folk a suivi Gary Brooker lors de son séjour promotionnel à Paris.

Rosko, Hubert et Gérard Klein lui ont chacun consacré leur émission, la journée se terminant en apothéose avec le Pop Club de José Artur.

Gary est un drôle de type, un peu timide, toujours souriant, à l'esprit extrêmement vif. Il joue de toutes sortes d'instruments : piano

(il a accompagné Sandie Shaw lors de son passage à Paris), orgue, trombone, accordéon, flûte du Bengale. Il rêve de conduire un grand orchestre et de passer le plus de temps possible en France, pays qu'il adore. C'est lui qui écrit et compose la plupart des morceaux du groupe, en parti-

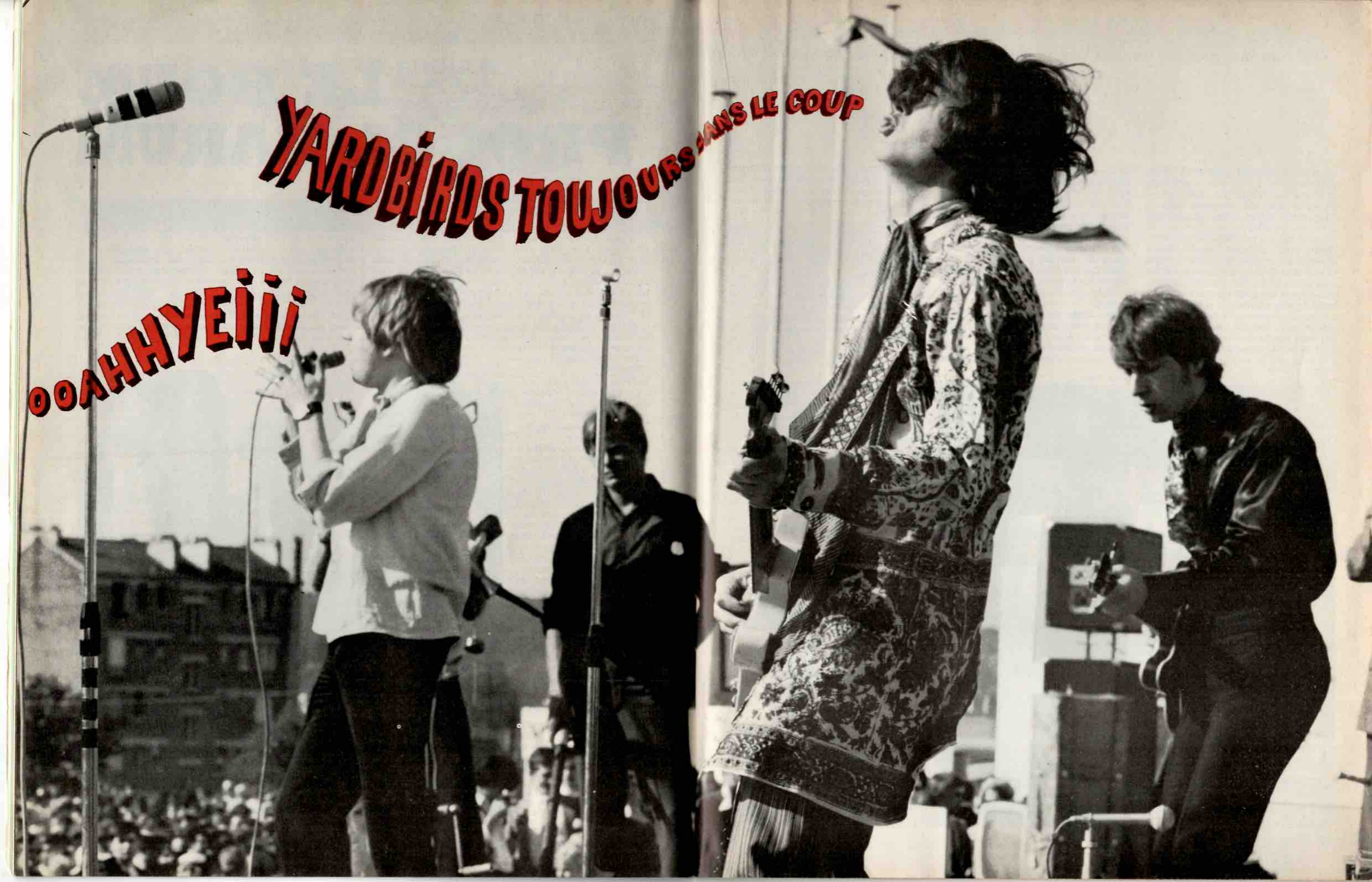
culier le titre vedette, « A whiter etc... », en collaboration avec Keith Reid leur directeur artistique. Johnny Hallyday, Eddie Mitchell, Dick Rivers et bien d'autres s'arrachent les droits de ce super-tube qui, soyons-en sûrs, va faire des ravages dans tous les cœurs cet été. ALAIN DISTER

Harrison, Fisher, Brooker, Knights, Royer.



YARDBIRDS TOUJOURS SANS LE COUP

OOAHHEEIIII



C'est l'un des groupes anglais que préfèrent les rockers ; ils auraient « travaillé de l'ampli » avant les Who !

C'est à l'occasion du Boom HEC, organisé le 20 mai dernier, que je suis allé voir les Yardbirds, qui figurent toujours parmi les meilleurs dans le domaine de la pop music, que ce soit sur scène ou sur disque.

Aujourd'hui les Yardbirds sont quatre : **Keith Relf** (chanteur, harmoniciste), né le 22 mars 1943 à Richmond. Il aime la paix et déteste l'angoisse et la prétention. Ancien étudiant des Beaux-Arts, ses violons d'Ingres sont la chasse, le camping et la pêche ; ses ambitions sont de devenir un bon père de famille et de réussir dans tout ce qu'il entreprend. Il admet que la carrière d'un chanteur est très limitée, aussi il va se concentrer à l'avenir sur la composition musicale

et aimerait faire du cinéma.

Jimmy Page (soliste), né le 9 janvier 1945 à Histon. Considéré comme l'un des plus grands guitaristes Outre-Manche, il occupe le poste de guitariste soliste à la place de Jeff Beck (qui lui-même avait remplacé Eric Clapton). Quand il en a le temps, Jimmy sort dans des clubs toujours en agréable compagnie. Comme c'est un ancien musicien de studio, le projet qui le tient le plus à cœur est d'écrire une méthode de guitare.

Chris Dreja (bassiste), né le 11 novembre 1945 à Liverpool. Est avec Keith, l'un des deux éléments mariés du groupe. Adore les bons jours, déteste les mauvais. La lecture est sa distraction

Chris Dreja, Jimmy Page.



favorite. Plus tard, il aimerait devenir reporter-photographe. Chris, ancien guitariste rythmique, a remplacé Paul Samwell-Smith à la basse il y a quelques mois.

Jim McCarty (batteur), né le 25 juillet 1943 à Liverpool. Travaillait pour le service des statistiques du « Stock Exchange » (la bourse, en Angleterre) avant de devenir un Yardbird. Est dingue de théâtre, livres, équitation, filles aux cheveux longs. Hait le froid et les esprits bornés. Actuellement, il écrit sa première pièce dans laquelle il jouera un rôle. Il y a environ trois ans, les Yardbirds avaient décidé qu'ils ne toucheraient plus à leurs instruments de musique : « Un médecin avait ordonné à Keith de ne plus continuer à chanter car sa santé était trop fragile. Pourtant, chaque soir, nous passions au Crawdaddy Club de Londres, nous venions d'enregistrer une face de 45 t chez Columbia. Mais le disque semblait ne devoir jamais sortir », m'explique Jim. Heureusement, la santé du chanteur s'améliora et « I wish you would », le disque prévu, sortit en mai 1964 sous l'impulsion de Giorgio Gomelsky, alors leur imprésario. Depuis, ils sont devenus des vedettes internationales grâce à « For your love », « Heartfull of soul », « Still I'm sad », « Evil hearted you », « Over under sideways down », « Shapes of things », etc... Cela, non seulement en Grande-Bretagne, mais aussi aux États-Unis, en Australie et dans une bonne partie de l'Europe.

R & F : Parlez-moi de « Little game », votre dernier succès.

L. Y. : Ce titre fut enregistré en avril dernier, aux « Kingsways studios » de Londres, pour la première fois sous la direction du fameux Mickie Most. Le morceau a été écrit par deux nouveaux compositeurs pratiquement inconnus, ce qui l'étonnera peut-être puisque habituellement, nous enregistrons nos propres compositions. Sans être un succès fracassant, « Little game » se vend très bien en Amérique et en Angleterre. A propos de Mickie Most, il convient d'ajouter, pour ceux qui ne le sauraient pas, qu'il enregistre également Lulu, Donovan, Jeff Beck et Herman's Hermits.

R & F : Cela fait déjà deux fois que vous changez de soliste, pourquoi ?

L. Y. : Eric Clapton était, à l'époque

où il jouait avec nous, avant tout un musicien de jazz et de blues. C'est lui qui tenait la guitare solo dans notre premier 33 t anglais, « Five live Yardbirds », qui comprenait des trucs comme « Too much monkey business » et pour lequel Keith jouait beaucoup plus d'harmonica que maintenant. Lorsque « For your love » fut classé numéro 1, il nous quitta, jugeant que notre style devenait trop commercial et se joignit aux Blues-breakers de John Mayall. Maintenant, avec les Cream, il fait de nouveau de la pop music, c'est à n'y rien comprendre. Le cas de Jeff Beck est différent : Cet hiver, nous étions sous contrat pour jouer douze semaines en Amérique. Au bout de deux, Jeff nous

quitta pour rejoindre sa petite amie. Finalement lassés de nous excuser de son absence en prétextant qu'il était malade, d'un commun accord, nous avons décidé de l'expulser du groupe. **R & F :** Maintenant, vous demeurez donc quatre, quatre bons copains ? **L. Y. :** Oui, et nous espérons rester encore bien longtemps tous les quatre ensemble. Tu vois, Eric est un grand guitariste mais, avec nous, pour un oui, pour un non, il sortait un solo et Keith n'arrivait plus à chanter. Jeff, quant à lui, a toujours joué trop fort... et il continue avec son nouveau groupe. Oh, nous n'aimons pas trop dire de telles choses car il demeure un bon copain, mais quel caractère...

Keith Relf.



R & F : Et après l'Amérique, qu'avez-vous fait ?

L. Y. : Nous sommes allés en février en Australie, en Scandinavie et en Norvège ; en mars, au Danemark et en Suède. Puis nous avons mis en boîte notre prochain 33 t « Glimpses of the Yardbirds », qui va sortir dans quelques jours et qui comprend du psychedelic, du blues, du rock et de la pop music, en général. Comme tu le sais sans doute, nous avons également participé au film d'Antonioni, « Blow up », dans lequel nous chantons « Stroll on ».

R & F : Au mois de mars, vous deviez venir en France pour une série de galas. Au dernier moment, vous les avez tous annulés, pourquoi ?

L. Y. : A chaque fois qu'un groupe anglais vient en France, on lui paye ses voyages avant le départ. Cette fois-là, on a refusé de le faire, aussi nous ne sommes pas venus...

R & F : Dans quel genre de salle préférez-vous vous produire ?

L. Y. : Devant un public d'étudiants, comme c'était le cas ce soir, car ceux-ci sont plus enthousiastes que les jeunes qui vont dans les clubs ou dans les music-halls.

R & F : Dans l'ensemble, quel genre de musique aimez-vous le plus ?

L. Y. : La bonne musique en général. Le blues (Bo Diddley, T-Bone Walker, Howlin' Wolf, Jimmy Reed), le Tamla-Motown, Bob Dylan, les Beatles pour lesquels nous avons beaucoup d'estime, les Who qui furent avec nous les premiers adeptes du rock'n'roll actuel. Enfin, Jimi Hendrix, la révélation de l'année. A propos, cela fait des années que nous jouons du « psychedelic sound ». Il faut absolument que les gens sortent de leur réserve, deviennent véritablement eux-mêmes, indépendamment du lieu où ils sont, du temps, de ce qui les entoure.

R & F : Enfin, pensez-vous que les groupes anglais soient en perte de vitesse ?

L. Y. : C'est possible en ce qui concerne le marché anglais et cela à cause d'une certaine saturation, mais c'est un autre problème... Par contre, aux États-Unis, les groupes anglais n'ont jamais été aussi bien classés au Billboard qu'en ce moment. D'ailleurs, cet été nous retournons là-bas avant d'aller jouer au Japon.

JACQUES BARSAMIAN

Cela se passait en janvier dernier. Qu'est-ce qui m'avait poussé à l'UFO ce vendredi-là, je ne m'en souviens plus très bien. Peut-être une des magnifiques affiches phosphorescentes qui, placardées à la sauvette sur les murs du West End, attirait mon attention.

« UFO.
« Ammusic. Pink Floyd.
« Five Acre Light.
« Plight of the Aerogenus.
« Under Berkeley. Tot.Ct.Rd. 10.30 p.m. - 4 a.m.

Pink Floyd? voyons, mais oui, c'était le fameux groupe psychédélic dont une photo saisissante venait de paraître dans le Melody Maker. Cela valait la peine d'être vu...

Le soir à 10 h 30, une foule bigarrée attendait sur les marches du cinéma Berkeley à deux pas de Oxford Street. Comme on me l'a expliqué par la suite, ce temple de l'« avant-garde music » accueille six jours sur sept (tous les jours sauf le vendredi) de joyeux buveurs de bière mandais dont les affinités artistiques doivent être plus proches des Clancy Brothers et des Dubliners que de la West Coast californienne. Mais il faut de tout pour faire un monde...

À l'entrée, j'apprends avec surprise que l'organisateur des sessions psychédéliques de l'UFO n'est autre que Joe Boyd, ami de notre vénéré rédacteur en chef Philippe Kiechlin, par ailleurs producteur des enregistrements du Pink Floyd. Lorsque je pénètre dans la place, le spectacle n'est pas encore commencé. Je me retrouve dans une vaste salle toute en longueur; le sol est en bois, le plafond assez bas; aucun siège. Dans un renfoncement à gauche, le bar, seule partie éclairée de la pièce, le reste étant baigné dans le halo coloré des projecteurs de « slides ». Ceux-ci, montés sur un échafaudage en tubes métalliques, sont en fait identiques aux projecteurs de diapositives, à la différence près qu'au lieu de pellicule, on introduit des matières gélatineuses de toutes les couleurs entre les deux plaquettes de verre, sous l'effet de la chaleur dégagée par l'appareil, ces gélatines s'agglutinent, se déforment, s'interpénètrent et engendrent sur l'écran les figures les plus extraordinaires.

Plusieurs haut-parleurs diffusent de la musique indienne; la salle est d'ailleurs envahie par la fumée blanche et la senteur prenante de l'encens, distribué gracieusement à l'entrée. Garçons et filles vont et viennent, leur bâtonnet à la main; ils semblent sacrifier à un rituel bouddhiste, avec tout le sérieux que cela comporte. Je remarque surtout les vêtements chatoyants, bizarres, souvent très beaux; une prêtresse à la chevelure blonde passe devant moi, créature de rêve drapée dans une robe longue de velours bleu nuit. Il faut dire qu'avec les lumières, tous ces êtres fantasmagoriques prennent une allure vaguement irréelle.

Dans un coin, plusieurs « hippies » dansent devant un autre projecteur de « slides ». Leurs mouvements sont lents, très décomposés, les bras se tendent à intervalles réguliers vers le ciel; et cela dure des dizaines de minutes, des heures peut-être, du moins jusqu'à l'épuisement. Oui, plus j'observe et plus j'ai l'impression d'assister à une cérémonie religieuse. Les quelques deux cents personnes dans la salle semblent connaître les gestes et les attitudes clés qui doivent les mener lentement mais sûrement vers l'extase psychédélique. Le spectacle est d'une beauté incontestable: il y a des moments chocs, lorsque la musique, les projections et l'attitude du danseur coïncident parfaitement. Les visages, sous la lumière diffuse, prennent des teintes cauchemardesques; on les dirait marquetés de globules multicolores; un immense caméléon paraît collé contre leur peau.

Un peu plus loin, une dizaine de types sont allongés sur le sol. Dorment-ils? Sont-ils sous l'effet d'une drogue quelconque? En tout cas, au passage de certains lueurs, on remarque allègrement « l'herbe » de chanvre, et cela en dépit de la grande parcaïta qui à l'entrée précise: « Vous êtes priés de laisser votre drogue au vestiaire ».

L'expérience psychédélique étant très liée au LSD, je me suis un temps demandé si certaines des personnes m'entourant n'étaient pas « parties en voyage », en fait aucune ne présentait les symptômes d'un « acid trip », ou alors, j'avais affaire à des habitués qui



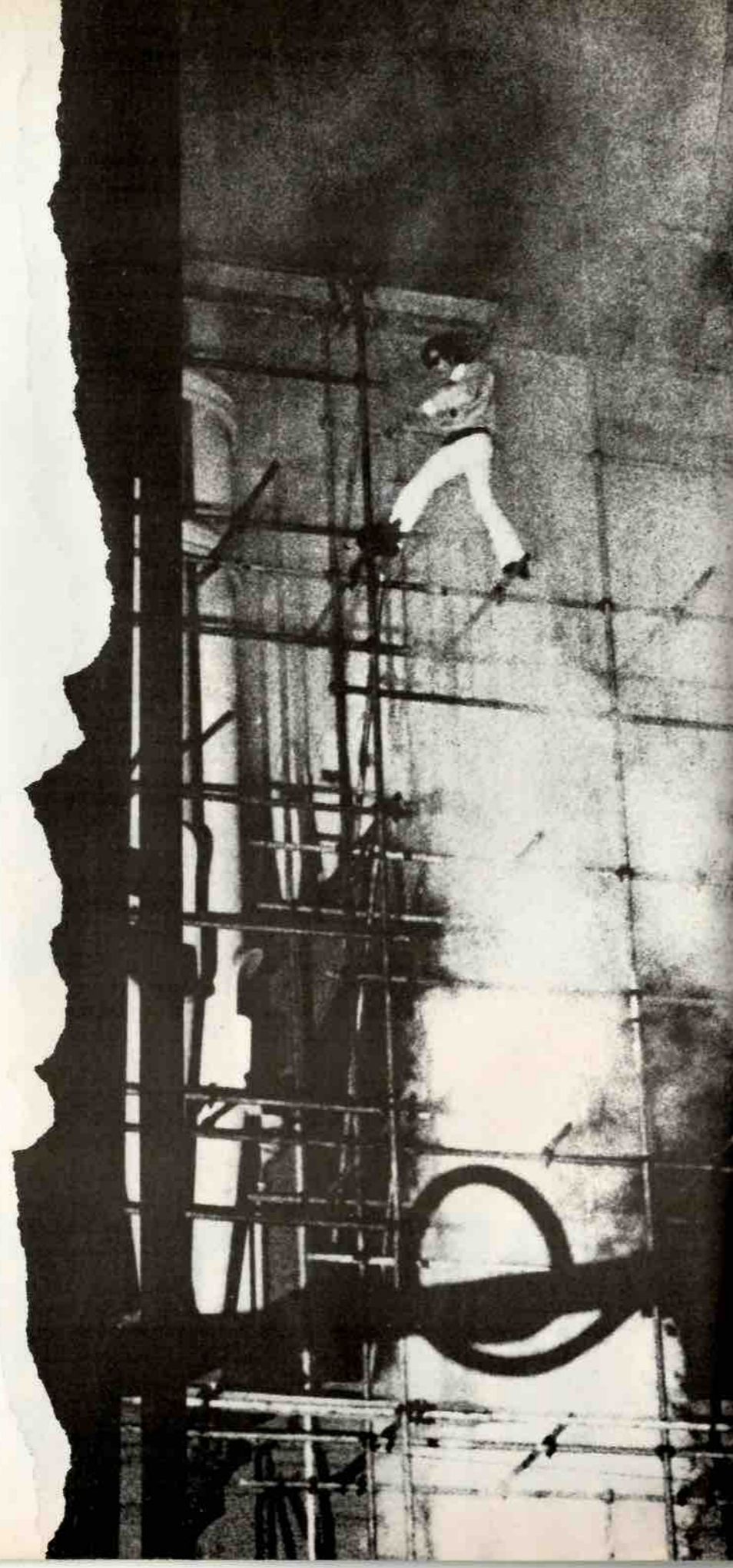
PSYCHEDELIC

LONDRES

se contrôlaient totalement. Mais là encore, ça se serait repéré....

STUPEFIANT PINK FLOYD

Vers minuit, le groupe tant attendu, le Pink Floyd, s'est installé sur une petite scène d'environ 3 m x 5 m. Le groupe se compose de Syd Barrett (lead guitar), Roger Waters (basse), Rick Wright (orgue) et Nick Mason (batterie). Il faut ajouter le projectionniste, Jo Gannon, que le Floyd considère comme le cinquième membre du groupe, un élément indispensable comme n'importe lequel d'entre eux. Les instruments, guitares-orgue-batterie, sont très classiques et on pouvait à l'avance se demander si « après tout, ça n'est pas un orchestre semblable aux milliers d'autres que compte aujourd'hui la swinging England ». Eh ! bien non, le Pink Floyd n'est pas un groupe comme les autres ! Je sais que Kurt Mohr est sceptique, et je le comprends dans la mesure où il n'a écouté qu'un disque, pâle reflet des prestations habituelles du Floyd ; mais vraiment quand ces quatre gaillards s'emparent de leurs instruments, il se passe quelque chose ! Je dois le reconnaître, dès les premières minutes j'ai bondi et je me suis dit : « Bon sang ! voilà un des trucs les plus originaux que j'ai entendus depuis les Beatles ! » En fait de Beatles, il y en avait un dans l'assistance, assis par terre devant la scène, très attentif, incognito sous sa moustache fraîchement poussée : Paul. Comment décrire la musique du Floyd : rauque, affolante (au sens propre du mot), profonde, poignante, onirique, interstellaire, science-fictionnesque, envoûtante, voilà quelques-uns des adjectifs qui lui conviennent le mieux. Mais ce que je tiens à souligner, c'est que cette musique fait peur et qu'elle vous remue les tripes. Émotionnellement, c'est une tragédie permanente, entrecoupée de délires oniriques qui finissent toujours mal. C'est une musique torturée mais profonde et en définitive belle. Rien à voir avec les gimmicks plus ou moins réussis des groupes freak-out de la West Coast. Ceux qui comme moi possèdent l'album des Mothers of Invention auront sans doute été déçus par une face nulle et une



seconde intéressante — pas vraiment ce qu'on peut appeler le pied. Quant au reste des « psychedelic groups » américains, je n'ai encore rien entendu qui aille aussi loin que le Floyd. Bien au contraire ! C'est souvent du sous-rock de troisième zone. Mais enfin, je ne porte pas de jugement définitif, je vous dirai ce que j'ai vu à San Francisco à la rentrée en septembre : wait and see.... Techniquement parlant, le Pink Floyd base ses morceaux sur un rythme solide imprimé par la batterie. C'est une musique sur laquelle on peut taper du pied. En dehors des thèmes, assez brefs d'ailleurs, les trois autres instruments sont libres de toute contrainte ; cela veut-il dire que Syd Rodger et Rick font n'importe quoi, chacun de leur côté ? Non, car le groupe est tellement soudé que chaque phrase musicale jouée par l'un d'entre eux trouve son écho dans le contre-chant de son voisin. En fin de compte, c'est une musique très concertée qui se présente au public. D'ailleurs avant chaque passage en scène, les quatre membres du groupe s'isolent une bonne dizaine de minutes pour discuter efficacement de ce qu'ils vont expérimenter. Et les lumières me demanderez-vous ? Elles concourent à créer une atmosphère pour la pleine réceptivité de l'auditoire. En dehors des « slides » habituelles, le Pink Floyd possède tout un système de projections tournantes qui procurent au spectateur une réelle sensation d'ivresse et d'envol. N'oubliez pas que le but essentiel du psychedelic est de fournir par des effets visuels et sonores des perceptivités identiques à celles procurées par l'absorption du LSD.

En général, les morceaux du Floyd durent au moins une trentaine de minutes chacun ; trente minutes pendant lesquelles un esprit ouvert découvrira d'excellentes idées ; trente minutes de véritable happening instrumental. La majorité des morceaux débutent par un thème chanté et croyez-moi, les paroles sont toujours « out of this world » ! Sous ce rapport, « Arnold Layne » demeure excellent :

« Arnold Layne had a strange hobby
« Collecting clothes
« Moonshine
« Washing line
« Suit him fine.

« On the wall, hung a tall mirror
« Distorted view
« See through baby blue
« He dug it.... »

Le morceau qui m'a impressionné le plus s'intitule « Pow R. Toc H. ». L'action se déroule dans la jungle et Roger improvise des cris d'oiseaux extraordinaires qui, dans leur fureur, rappellent frénétiquement le célèbre film d'Alfred Hitchcock. Le suspense et la frayeur sont présents à tout moment. Autres titres remarquables : « Stoolfix », « Flaming », « Butterfly », « Chapter 24 » et « Take up thy stethoscope and walk ». Le Pink Floyd décrit sa musique comme « une mise en condition émotionnelle totale de la personnalité ». L'influence de la musique concrète est incontestable ; John Cage, Luciano Berio, Richter, peut-être aussi certaines œuvres de Xenakis et du groupe de recherches de l'ORTF ont fortement inspiré le groupe, mais la musique concrète reste froide ; elle est le fruit d'opérations mathématiques très compliquées, ou bien du hasard qui peut toujours être mis en équation (Cf. « Études aux accidents » de Luc Ferrari, BAM LD 070). Le Floyd s'est très bien dégagé de cette forme artistique pour créer à partir d'elle un style accessible à tous, capable d'intégrer les non-initiés, et de les intégrer complètement.

L'UNDERGROUND

Après le passage du groupe, je discute avec Paul McCartney qui me présente à l'un de ses amis, Miles. Celui-ci est rédacteur à l'International Times, le journal d'avant-garde londonien. Mieux connu sous l'appellation IT, ce bimensuel est l'officiel du mouvement Underground britannique. Je prends rendez-vous avec Miles pour le lendemain, au siège du Journal, à l'Indica Bookshop, 102 Southampton Row, London WCI. Les bureaux de IT sont situés dans le sous-sol de la librairie Indica. Miles m'explique les débuts du journal :

— Nous avons sorti notre premier numéro en octobre 1966. A la base il y a Jack Henry Moore, un homme de théâtre américain, Jim Haynes, John Hopkins, — Hoppo — qui organise toutes

les sessions de l'UFO, moi-même et Tom Mac Grath. Tous ensemble nous formons le conseil de direction du journal. Pourquoi IT ? Surtout afin d'organiser les diverses activités que menaient d'une manière sporadique des petits groupes d'artistes à travers Londres et sa banlieue. Mais le caractère essentiel du journal, c'est l'individualité que gardent ces artistes. Il n'y a pas de leader dans l'Underground anglais. Alors qu'au contraire, aux États-Unis, des gens comme Tim Leary, Richard Alpert, Allen Ginsberg représentent officiellement le mouvement. Chez nous, chacun peut prendre la parole, écrire dans le journal s'il a quelque chose à dire d'intéressant.

— Il doit quand même se dégager un certain nombre de personnalités ? Vous même, vous êtes une figure déjà célèbre de l'Underground...

— Pas vraiment ; en tout cas je ne voudrais pas représenter des personnes que je ne connais pas toutes personnellement ; je peux parler au nom du conseil d'administration du journal parce que je sais à quoi m'en tenir en ce qui concerne l'opinion des autres membres. Le seul élément représentatif du mouvement, c'est encore le journal lui-même ! — Quelles sont les tendances politiques de IT ?

— Diverses, comme ceux qui y collaborent.

— Et les vôtres, personnellement ?

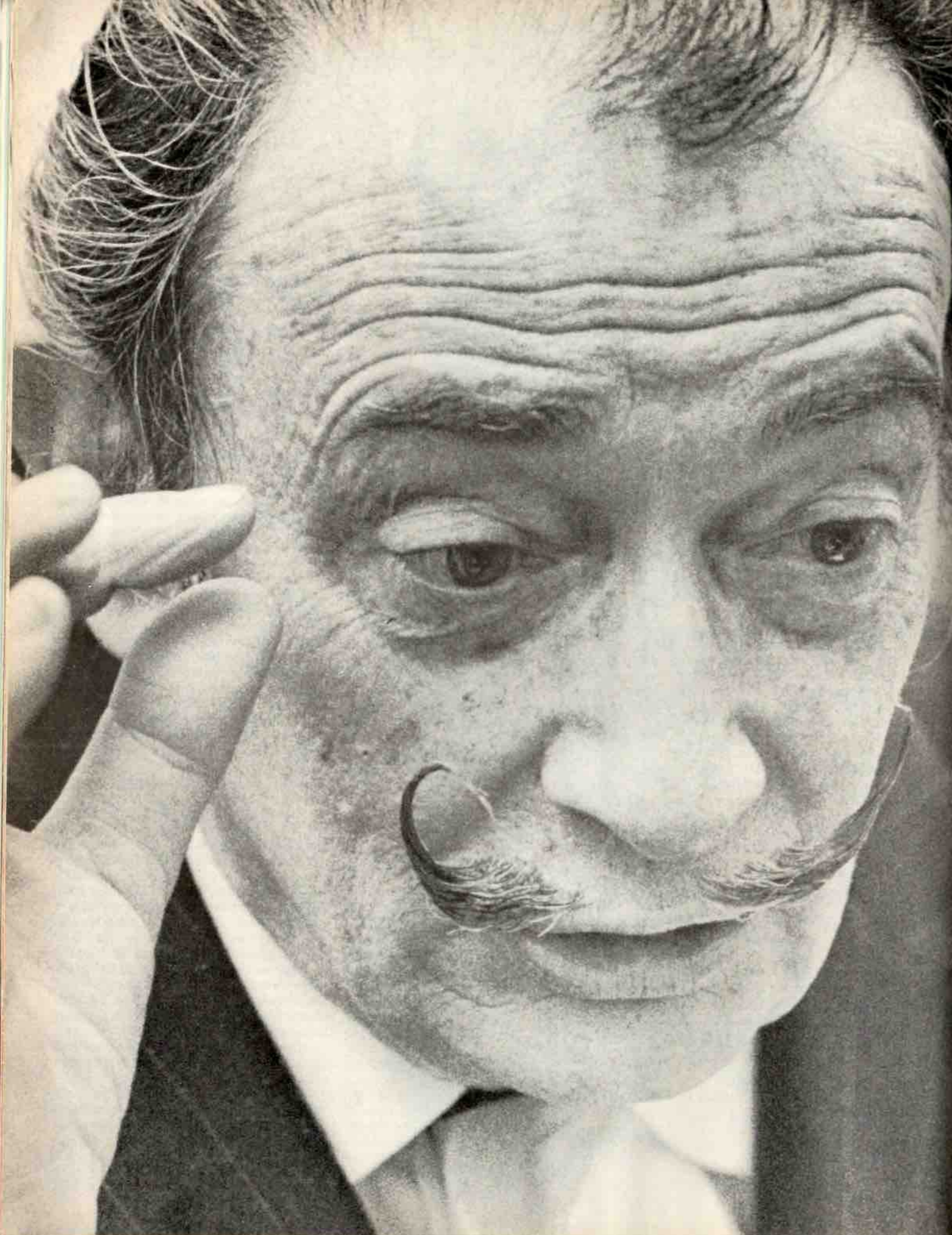
— Je pense que je suis assez à gauche ; mais je crois avant tout en l'individualité de chaque être. La bureaucratie doit disparaître.

— Est-ce que l'Underground Movement repose essentiellement sur la jeunesse ?

— Non, car les grands inspirateurs, en fait, sont des écrivains d'un âge certain ; en Angleterre il y a Sir Bertrand Russell pour qui j'ai beaucoup d'admiration ; aux États-Unis, il s'agit surtout de William Burroughs ; Bill a 65 ans ; Allen Ginsberg qui a maintenant dépassé la quarantaine.

— Dans le journal, cherchez-vous à dégager une certaine philosophie comme l'East Village Other à New York ?

— Il semble que, dans le cas de l'East Village Other, il existe déjà une certaine philosophie et qu'ils essaient d'endoctriner leurs lecteurs. Ici, nous essayons (suite page 55)



R & F : Que représente pour vous la musique de rock and roll?

DALI : Le rock and roll commence dans le temple-musée qui se trouve derrière le musée Carnavalet et qui s'appelle temple-musée Auguste Comte (né en 1798 et mort en 1855). C'est à ce moment-ci que commence le rock and roll. Vous voyez, vous avez toutes les précisions parce que justement c'est dans le temple-musée d'Auguste Comte que commencent les premières idées rythmiques de l'histoire, et dont le rythme s'établit dans ce temple, en l'honneur justement de SAINNTE CLOOTILDE, patronne de l'humanité dont d'ailleurs l'emblème existe encore au Brésil et en Suède. Et les premiers rocks and rolls, c'est en l'honneur de Sainte Clotilde, patronne de l'humanité. Il faut recommander à tous les jeunes gens qui ont des longs cheveux et qui sont très yéyés de visiter cet endroit. Et je désire que tous ces êtres aillent voir deux choses pour qu'ils commencent à comprendre d'où ce qu'ils viennent et ce qu'ils sont. Il faut qu'ils aillent voir le musée de Gustave Moreau, que c'est tout le côté androgyne, c'est tous les êtres qu'on ne sait pas s'ils sont des femmes, des hommes, et que directement de là ils aillent visiter la chambre de Sainte Clotilde, qui est à l'origine de toute la jeunesse d'aujourd'hui : d'un côté les gardes rouges qui se promènent avec le livre de Mao Tse Toung (qui est sorti du catéchisme d'Auguste Comte) et de l'autre côté, le matriarcat en l'honneur de Sainte Clotilde morte, qui était le pire crime positif de l'histoire contemporaine. Et c'est pourquoi nous ne savons pas maintenant où c'est que nous en sommes au point de vue date parce que faudrait savoir vraiment quelle intervention avait eu Auguste Comte plus ou moins au moment où, à Perpignan, on était en train de chercher, de calculer

de se mettre à l'unisson du système métrrrrrrique décimal.

R & F : Il y a deux ans environ, vous avez fait une apparition au Bus Palladium, le temple du rock and roll justement....

DALI : D'ailleurs, j'y ai fait une fête pour mes amis, environ 300 personnes, et cela a eu tellement de succès qu'à partir de ce moment il y a eu trop de monde, et que cela a collapsé et qu'on a fermé même à cause des attroupelements. D'ailleurs aussitôt que je touche quelqu'un... (**entrée d'une jeune femme**)...

Attendez, prenez un siège, comme cela vous allez profiter de quelques paroles du Divin qui vont être dites à propos de Bouce Palladium. Maintenant la nouveauté, c'est qu'il y a un ingénieur délirant qui fait des machines très perfectionnées mais qui ne servent à rien et alors il a fait des soucoupes volantes de la grandeur de cette pièce qui permettent à trois personnes ou presque, peut-être quatre couples de danser sur les soucoupes volantes et, en dansant, ils peuvent plus ou moins conduire les soucoupes, les faire se déplacer. Alors nous voulons, avec Monsieur Coquelin de New York, lancer une nouvelle danse dans laquelle tout va être élevé. Il y a un coussin d'air qui fait que les soucoupes vont être élevées à un mètre. On verra les danseurs danser à un mètre du sol, ce qui conditionnera la continuation de la pensée positiviste d'Auguste Comte.

R & F : Parlons des Beatles. Avez-vous une opinion sur ces gens, vraiment représentatifs de la musique moderne actuelle?

DALI : J'avais des nouvelles que c'était déjà complètement passé, les Beatles.

R & F : On avait effectivement parlé de séparation, mais ils ont signé un nouveau contrat pour dix ans.

DALI : Alors s'ils ont signé un nouveau

DALI : Les cheveux longs doivent être pas aussi longs. Mais l'important pour la jeunesse masculine, c'est de se maquiller. Il y a un ami à moi qui s'appelle Daniel et est le premier à se maquiller. Il n'est pas du tout pédéraste, il est absolument normal. Mais il considère qu'à toutes les grandes époques, surtout aux époques de la monarchie (que c'est ce qui va venir maintenant), tous les garçons avec des longs cheveux, ceux qui sont un peu dingues, il y en a des beatniks qui sont sales, mais il y en a qui sont très raffinés à Londres et qui ont des grandes familles ; alors ceux-là préparent une époque qui est annoncée par la réactualisation de Aubrey Beardsley, le dessinateur de l'époque anglaise la plus raffinée, alors ceux-là sont les avant-coureurs de la monarchie. C'est-à-dire à toutes les époques de monarchie, comme sous Louis XIV, tous les hommes étaient maquillés, portaient des mouches partout, per-ruques évidemment. Et maintenant le jour qu'on va rétablir très prochainement la monarchie en Espagne, ça va être dans toute l'Europe et pas uniquement les jeunes gens mais même les gens d'un certain âge seront poudrés, maquillés. Et alors ce garçon veut mettre, et il a raison, tout l'accent sur les yeux comme à l'époque du film muet surtout comique comme Charlie Chaplin, Harry Langdon et Buster Keaton, qui avaient des visages pâles et assez uniformes, sans ombre — d'ailleurs la pellicule était très sur-exposée à l'époque — et les yeux étaient traités avec un maquillage qui donnait un maximum d'intensité au regard.

R & F : D'après vous, quel est l'apport de l'électricité, de l'électronique dans la musique moderne ?

DALI : Le rapport le plus viscéral qu'il y a eu, il y a encore trois jours, c'est un garçon qui s'est électrocuté avec une guitare électrique. Alors je crois qu'il

LE RRRRRRRRRR RRRRROCK

une invraisemblable interview de Salvador Dalí ET MOI

la géodésiaque terrestre qui servirait comme mesure métrique ; de façon qu'aujourd'hui il se trouve que tous les yéyés anglais et anglo-saxons sont absolument cocus parce qu'il se trouve qu'ils ont un système métrique qui n'est pas le légitime et l'universel et que cela leur coûtera beaucoup d'argent

contrat pour dix ans, cela veut dire qu'ils sont vraiment passés. De nouveau, on va en arrière, on va vers Auguste Comte. Tout ce qui est en avant va en arrière. Ce qui est en arrière va en avant. Donc, rétrogradation.

R & F : Que pensez-vous des cheveux longs ?

faut beaucoup de gens électrocutés, beaucoup de victimes. Il faudrait un holocauste dans la gare de Perpignan, on organiserait une dizaine de guitaristes électriques qui sont victimes et qui meurent comme les bouddhistes, c'est-à-dire le tout-à-l'égoût.

(Propos recueillis par ALAIN DISTER)



LA NAISSANCE DE LONG CHRIS

On l'appelait « le cow-boy de la chanson ». C'est à peu près tout ce qu'on disait de lui il y a encore un an. Il faut reconnaître que Long Chris y mettait du sien. Vêtu d'élégants costumes dans le plus pur style western, il passait le plus clair de son temps à enrichir sa collection de colts et de ceinturons ; on le voyait également à cheval. Côté chanson, il était surtout connu pour être l'ami de Johnny Hallyday. Il chantait de vieilles ballades américaines plus proches du country and western que du folk-song.

Mais le cow-boy n'est plus. A la fin de l'an dernier sortit un 30 cm au titre inquiétant : « Chansons étranges pour gens bizarres ». On découvrit alors un nouveau Long Chris que, pendant un moment et pour bien montrer

le changement qui s'était produit, on appela tout simplement Chris. Avec des chansons comme « Le soldat de plomb », ou « Hachich », Long Chris venait de tourner le dos à l'Ouest : « Je ne veux plus copier les Américains, dit-il. Je veux retrouver la vraie poésie du folklore. Le disque de chansons anciennes de Guy Béart est formidable. Les gens n'écoutent plus. Il faut leur faire dresser l'oreille en utilisant des mots « fantastiques », en écrivant de vrais textes poétiques. Le yéyé a fait reculer la chanson. Tous les textes étaient minables : « Je t'aime, tu vas me quitter..., etc ». La chanson française était réduite à quatre mots. Les gens tapaient dans leurs mains, faisaient du bruit. C'était tout. » Long Chris s'est alors tourné vers la chanson poétique. Pour cela, il s'est rendu compte qu'il lui fallait changer de public. Il a abandonné le public hurlant et délirant des récitals de Johnny avec qui il a décidé de ne plus faire de tournée. Quand Johnny est passé à l'Olympia, il n'a pas voulu faire partie du spectacle : pour cette raison et pour une autre, plus intime, dont l'explication se trouve dans « A la cour du roi Johnny ». Et il s'en est allé découvrir la Rive Gauche. Chaque semaine, le jeudi, il se produit maintenant, en compagnie de Georges Chatelain et de Martine, « une fille terrible qui chante comme Joan Baez mais qui ne veut pas enregistrer » dans une petite boîte de la rue Mouffetard, à quelques pas de la Place de la Contrescarpe où a débuté Anne Sylvestre — qu'il s'est mis à apprécier, « parce que, dit-il, ses chansons ont quelque chose de méchant et d'inquiétant. » Là, il a trouvé une clientèle formidable qui écoute presque religieusement. Il s'est mis à adorer Félix Leclerc, le troubadour canadien. Il s'est aussi plongé dans la lecture de poètes comme Rimbaud, Baudelaire ou Boris Vian. Il veut désormais que ses disques dégagent une atmosphère, comme ceux de Bob Dylan « qui a tout piqué à un poète anglais, Dylan Thomas, même son nom. » Pour cela, il va essayer de ne plus enregistrer de 45 t : « Le 45 t, dit-il, c'est bon pour celui qui veut faire un tube. Moi, je veux créer une atmosphère. Je veux qu'on écoute mon disque en entier et pas seulement un titre qui marche et qu'on entend toute la journée à la radio. » Il sait que ses disques ne se vendent pas très bien en France. Mais en Hollande, en Suisse, en Suède, on l'ap-

précie. Et puis, si ça ne marche pas, ce n'est pas grave. Il a conscience d'être en avance. Les gens ne le comprendront peut-être pas tout de suite. Qu'importe ! Boris Vian, que tout le monde célèbre maintenant, n'a été compris qu'après sa mort. Il ne souhaite pas avoir le même sort. Mais il peut attendre. Il n'est pas pressé. Pour vivre, il écrit des chansons pour les autres. Deux des meilleures chansons de Johnny Hallyday sont de lui. « Génération perdue » et « La petite fille de l'hiver ». « Mais Johnny est perdu, dit-il. Longtemps, Johnny a été en avance sur moi. C'est lui qui m'a fait entrer dans ce métier, qui m'a poussé, qui m'a aidé. Mais Johnny n'est pas un créateur. Maintenant, je suis en avance sur lui. »

Il est vrai que Long Chris a changé. Même physiquement. La courte barbe qu'il s'est laissé pousser lui donne un air d'apôtre, une tête de poète inspiré. Il s'est surtout mis au travail avec acharnement. Finies les longues promenades à cheval. Toute la journée, il écrit. Toute la journée, il joue de la guitare. Il est curieux de tout. A Londres, il a découvert des « dés » de métal qu'on se met aux doigts pour jouer du banjo. Il a travaillé tout un mois sans arrêt pour jouer de la guitare avec et obtenir une sonorité étrange qui rappelle le style folk-song. Parce qu'il ne renie pas du tout l'influence du blues et de la ballade « made in USA » sur la musique pop.

Mais c'est aux textes qu'il prête le plus d'attention. « Je veux retrouver la langue française. La vraie poésie. J'ai écrit une chanson, « L'Orphelin » ; c'est presque un plagiat de « La nuit de décembre », le poème d'Alfred de Musset ». Long Chris m'avait donné rendez-vous au studio. En compagnie de Jean Tossan, le saxophoniste de Johnny, et de deux autres musiciens qui improvisaient librement une musique abstraite, à la limite du « psychédélic », Long Chris enregistrerait en direct de nouvelles chansons. Les textes en étaient fortement influencés par le surréalisme et par Lautréamont. Des œuvres étranges d'un romantisme exaspéré et parfois déclamatoire, avec par endroits les élans d'une imagination débordante. L'un des textes qu'il récitait, plus qu'il ne le chantait, ce jour-là dans cette ambiance éternelle d'improvisation, avait pour titre « La naissance de Long Chris ».

PIERRE CHATENIER



KING STORY

URNS OPEN



GIR.

Voilà déjà douze ans que cela dure. Combien de fois n'a-t-on pas clamé que dans quelques mois, ça serait fini ? Lors de ses débuts, certains journaux extrémistes virent même en lui une arme psychologique au service des États-Unis. Aujourd'hui, on a tendance à trouver ses films mauvais. Pourtant, il représente des milliards, chacun de ses disques est un succès, les maisons de production cinématographique se l'arrachent. Car Elvis Presley est bien le roi... THE KING. Son histoire, vous la connaissez peut-être déjà. Alors, la voici à nouveau, décrite avec une objectivité que nous espérons nouvelle. Et si vous ignorez l'histoire du King, s'il ne vous intéresse pas, jetez tout de même un coup d'œil sur ces pages car il s'agit d'un très grand phénomène de l'histoire du disque et du spectacle.

1933. Une grande année. A l'époque du charleston, une jeune fille de dix-sept ans, Gladys Smith, épouse en Amérique un fermier de dix-huit ans, Vernon Presley. Quelques mois plus tard, un cyclone ravage la ville de Tupelo où vivent ces derniers, détruisant plusieurs propriétés, dont la leur, tuant des milliers de personnes. Le médecin annonce alors à Vernon et Gladys qu'ils attendent un heureux événement, des jumeaux plus précisément. Pour eux, c'est la catastrophe. Gladys cesse de travailler et Vernon trouve un emploi dans une usine.

Le 8 janvier 1935, l'un des jumeaux meurt à la naissance, Jesse Garon. L'autre survit, on l'appelle Elvis Aaron. Il va être choyé, dorloté : « Je reportai toute mon affection sur ce petit Elvis », dira plus tard maman Presley. Les Presley sont très croyants. Chaque dimanche, ils se rendent au temple et, dès l'âge de deux ans, bébé Elvis se joint à ses parents pour entonner des cantiques à « The First Assembly Church of God » de Tupelo. Sa voix, très aiguë, domine celle des autres fidèles. Il chante parfaitement juste. Dans la famille, on a toujours été doué pour la musique ; le grand-père, Luther Presley, chanteur-compositeur, allait faire plus tard l'arrangement de « In my father's house » qu'Elvis chante dans l'album « His hand in mine ».

1944. A l'école, on a l'habitude de réciter une prière avant chaque cours.

Un jour, Elvis étonne sa maîtresse, Mme J.C. Grimmes : il se met à chanter cette prière quotidienne. Subjuguée par sa voix, la digne femme (et sa première « fan ») le fait engager dans un crochet à l'occasion de la foire annuelle d'Alabama (Mississippi). Devant cinq mille personnes, Elvis obtient le premier prix en chantant « Old shep ». Un témoin dira : « Elvis avait déjà une voix très douce ; il l'utilisait avec tant de conviction que tous les enfants présents eurent les larmes aux yeux » — il faut noter qu'« Old shep » est l'histoire d'un vieux chien perdu. Papa Elvis fut si fier qu'il acheta avec ses pauvres économies une guitare de treize dollars dont il fit cadeau à son fils prodige. Tous les soirs, Elvis prit l'habitude d'accompagner des airs entendus à la radio ; chaque nuit il s'endormait avec sa guitare. Aujourd'hui, il regrette encore de l'avoir troquée contre un instrument de deux cents dollars, d'autant plus qu'il s'aperçut plus tard que le vendeur-acheteur avait jeté la vieille guitare à la poubelle.

A CE STADE DE L'HISTOIRE, DEUX CONCLUSIONS S'IMPOSENT : ELVIS PRESLEY A EU SON PREMIER CONTACT AVEC LA MUSIQUE A L'ÉGLISE COMME BEAUCOUP DE MUSICIENS NOIRS ; D'AUTRE PART, IL MANIFESTA TRÈS JEUNE DES DONNS ÉTONNANTS.

Elvis adorait sa mère, elle seule avait droit à ses confidences. Son cousin Bob Presley raconte l'histoire suivante : « Je lui dis un jour que le Père Noël n'existait pas, que s'il continuait à y croire, tous ses camarades se moqueraient de lui. Furieux, il alla poser la question à Gladys, elle seule pouvait le renseigner. Il croyait tout ce qu'elle disait ». On ne sait pas quelle fut la réponse de Gladys à propos du Père Noël (on suppose qu'Elvis n'y croit plus maintenant), on sait en tout cas qu'Elvis disait souvent à sa mère : « Un jour, maman, j'aurai beaucoup d'argent et je t'achèterai tout ce dont tu as besoin. » Elvis a treize ans lorsque toute la famille va habiter dans un minuscule studio de Memphis. Il devient élève à la L.C. Humes High School. Un de ses camarades de classe, George Klein, est en rapport avec une station de radio locale. Après les cours, ils jouent souvent

au football américain. Au cours d'une partie, Elvis avoue à son ami qu'il aimerait bien devenir chanteur : « Il n'y a à peu près que là où je sois capable de me défendre ». Pourtant, aux dires de ceux qui l'ont connu à ce moment-là, le jeune Presley était un assez bon élève, surtout en physique. Malgré sa timidité, il avait beaucoup de copains, il était très gentil. A l'occasion de Noël, George Klein fait passer Elvis dans une émission : « Je n'oublierai jamais la manière dont il interpréta « Cold, cold, icy fingers ». C'était fabuleux ! » Vernon Presley, après maintes recherches, avait enfin trouvé du travail, Gladys effectuait divers petits travaux. Le soir, tous trois se réunissaient pour chanter, leur unique distraction. Ces soirées inoubliables devaient s'interrompre : pour équilibrer

1. Elvis à trois ans. Certains prétendent que l'on pouvait déjà deviner son visage futur.

2. Elvis à neuf ans (1944). Il pose ici avec ses parents, son père a vingt-sept ans, sa mère vingt-cinq ans.

3. Sam Phillips, le directeur de la firme Sun qui enregistra les premiers disques d'Elvis.

4. Elvis et son premier manager Bob Neale ; ils voient les premiers disques d'Elvis monter au Cashbox.

5. Le Colonel Parker (Thomas Andrew), ancien vendeur de hot-dogs, prit en main les intérêts de l'ancien camionneur.

6. Elvis à dix-huit ans. C'est l'époque où il enregistre son premier disque (à ses frais) pour en faire cadeau à sa mère.

7. Elvis vient de s'acheter sa première Cadillac, devant laquelle il pose fièrement. Il possède maintenant, entre autres, une DS 19.

8. En studio d'enregistrement avec les fidèles accompagnateurs de ses premières années : Bill Black (basse), D.J. Fontana (drums), Scotty Moore (guitare).



Voici l'histoire de la plus extraordinaire réussite du disque et du spectacle avant les Beatles. Il y a douze ans, Elvis Presley lançait le rock'n'roll.

le budget familial, Elvis est obligé de se mettre à travailler et devient projectionniste dans un cinéma local ; il gagne quatorze dollars par semaine et raconte : « Je joignais l'utile à l'agréable puisque je suis un dingue de cinéma ».

En 1953, il réussit ses examens de fin d'étude et devient conducteur de camion pour la « Crown Electric Company » — voilà une compagnie qui a dû, par la suite, bénéficier d'une solide publicité gratuite. Ce travail lui rapporte trente-cinq dollars par semaine. Il se retrouve avec un camarade de classe, Johnny Burnette. A la même époque, Vernon Presley a un accident qui l'oblige à rester totalement inactif et Gladys devient infirmière.

Un jour, il est midi, Elvis conduit son camion. Il pense : « Que vais-je donc offrir à m'man pour son anniversaire ? » Il voit soudain une pancarte : « Faites un disque pour quatre dollars. » Intimidé, il entre, enregistre un 45 t (« That's where your heartaches begin » et « My happiness ») qu'il possède encore aujourd'hui, et l'offre à sa mère. Ce premier disque a été fait dans les studios de Sun Records. Cette compagnie avait obtenu cinq ans plus tôt un gros tube avec « Mystery train » de Little Junior Parker ; plus tard, elle devait enregistrer Johnny Cash, Carl Perkins, Roy Orbison et Jerry Lee Lewis. Sam Phillips, directeur de la marque, a entendu le 45 t qui restera dans la légende, il note le nom d'Elvis sur ses fiches. On ne sait jamais ? « Plus tard, lui dit-il gentiment, nous ferons peut-être ensemble un disque qui se vendra... »

Elvis n'y croit pas trop. Et, effectivement, Monsieur Phillips ne le rappelle pas. L'année suivante, Elvis revient enregistrer à ses frais deux chansons : « Casual love affair » et « I'll never stand in your way ». Sam Phillips pense qu'avec un peu de travail, ça pourrait donner quelque chose de bien. Il téléphone quelques jours plus tard au jeune Presley et lui propose d'enregistrer « Without you » : le résultat est désastreux. Le directeur-découvreur de talents a confiance. Il présente à Elvis un guitariste, Scotty Moore, et un bassiste, Bill Black, leur conseille de travailler ensemble.

A CE STADE DE L'HISTOIRE, UNE TROISIÈME CONCLUSION S'IMPOSE :

ELVIS N'A PAS RÉUSSI DU PREMIER COUP, MALGRÉ SES DONS ÉVIDENTS. IL LUI A FALLU TRAVAILLER CAR, COMME LE DIT BRASSENS, UN DON SANS TRAVAIL N'EST QU'UNE SALE MANIE.

Été 1954, un 45 t simple est mis en boîte. Il est composé de « That's all right mama » (une composition d'Arthur « Big Boy » Crudup, chanteur noir) et de « Blue moon of Kentucky » (un hill-billy song). Le premier soir où son disque est diffusé lors d'une émission sur la WHBQ de Memphis, Presley, pris de panique, va se cacher dans un cinéma pour se protéger des moqueries de ses camarades. Pendant ce temps-là, le disc-jockey Dervey Philips reçoit quatorze télégrammes et quarante-sept coups de téléphone, il doit diffuser le disque sept fois dans la soirée. Au cours de la semaine suivante, il s'en vendit sept mille exemplaires (tout ça se déroulait sur un plan local et ces chiffres sont éloquentes). En juillet 1954, Elvis anime son premier gala à Memphis devant deux mille personnes. Il attire l'attention de deux individus qui joueront un grand rôle dans sa carrière : Steve Sholes, l'un des directeurs de R.C.A. Victor, qui se rendra à Memphis le 22 novembre 1955 pour racheter à Sam Phillips le contrat d'Elvis 35 000 dollars, une somme énorme à l'époque (et encore rondelette maintenant ; pour votre gouverne, un million ancien = 2 000 dollars, parce qu'on aura à partir de maintenant l'occasion de parler dollars et il faut tout de même que vous ayez un ordre de grandeur). Le deuxième individu, c'est le légendaire Colonel Parker, sorte de Mazarin dans l'histoire du King qui aura droit de regard sur la moindre affaire se rapportant à lui. Le Colonel Parker (mais quel est son véritable grade dans l'armée américaine ?) fut vendeur de hot-dogs (Y a pas de mal à ça) avant de prendre la place de Bob Neale comme imprésario d'Elvis. Donc, le Colonel Parker engage Elvis, Scotty et Bill pour une tournée en automne 1954. Écoutons Bill Black nous raconter tout cela : « Le batteur D. J. Fontana se joignit à nous très rapidement car c'était gênant de changer de musicien chaque soir. En ces temps-là, Elvis s'accompagnait très bien à la guitare, parfois même au piano pour certains slows. Nous avions de

très grosses distances à parcourir et nous dépensions souvent plus d'argent en essence qu'en repas. Elvis, bien que le plus jeune, était le patron et gagnait le double de nous. Dans chaque ville, nous apportions notre disque au disc-jockey local qui le programmait. Le soir, nous n'entendions rien de ce que nous jouions sur scène tant la salle criait. Du coup, les fausses notes passaient inaperçues. Elvis adorait cette ambiance ! »

En mars 1955, ils font tous les quatre leur première émission télévisée, « The Louisiana Hayside » ; grâce à elle, Elvis devient l'idole du Sud des États-Unis. L'Église est contre lui. On lui reproche son jeu de scène trop sensuel. Compliments et injures se mélangent : « Fantastique, dégoûtant, sexy, horrible, merveilleux ». « ELVIS ! » crient les jeunes, « MON DIEU ! » répondent les parents. Il est grand, beau (ça, c'est très discuté ; à Rock & Folk, on le trouve mieux au naturel qu'apprêté comme une nana ; aux lectrices de nous écrire ce qu'elles en pensent, sincèrement ; on pourrait ouvrir une rubrique : « Elvis est-il beau, et pourquoi ? »), brun, jeune et dynamique. Il possède une extraordinaire présence scénique, sa voix est prenante, son sens du rythme fantastique. Il se contorsionne, roule par terre, claque des doigts. Ses apparitions déchainent les foules, provoquent l'hystérie. On se rue sur lui, il est en danger : « Oui, je sais, dira-t-il, j'ai eu quelques cicatrices, quelques mèches de cheveux en moins, mais je ne regrette rien. » Un soir, même, à Kansas-City, une horde de policiers dut le transporter jusqu'à la sortie de secours pour qu'il ne périsse pas étouffé. Chaque jour, la foule de ses fans grossit par milliers. C'est celui que toute la jeunesse attendait. On parle beaucoup de ses favoris (qui n'étonneraient plus personne maintenant) : « J'étais chauffeur de poids lourds et tous, nous portions des favoris, pourquoi les couperais-je maintenant ? ». Le rock est sa vie : « Lorsque je chante, je ne peux m'empêcher de remuer. Si j'avais l'impression de faire du mal, j'arrêteraient tout de suite. » Il est influencé par son idole, Hank Williams, le créateur de « Jambalaya », « Hey good lookin' », « You win again » et « Your cheating heart ». Il adore les chanteurs noirs : « Je vais



Contrairement à ce que bien des gens pensent, Elvis Presley n'était pas un voyou ; il avait beaucoup de camarades et faisait preuve de beaucoup d'affection à l'égard de ses parents.

souvent à l'Apollo de Harlem écouter des gens comme T. Bone Walker et Bo Diddley. J'admets d'ailleurs que ce dernier m'a beaucoup influencé sur le plan de la tenue en scène. »

ARRIVÉ A CE STADE DE L'HISTOIRE, UNE QUATRIÈME CONCLUSION S'IMPOSE : ELVIS CONNAIT LES SOURCES DE SA MUSIQUE, IL ADMIRE LES GRANDS CHANTEURS NOIRS ; DE PLUS, IL CHANTE INSTINCTIVEMENT COMME EUX. SERAIT-IL TOUT A FAIT BLANC ?

28 janvier 1955. Broadway. Il pleut, il fait froid. Elvis n'est pas encore une vedette dans cette partie des États-Unis. Il va faire sa première télévision nationale. Peu de gens se sont risqués à sortir en raison du temps et celui qui se produit en direct dans le « Stage Show » de Jackie Gleason leur est inconnu. Le lendemain, toute l'Amérique chante « Heartbreak hotel ». « Heartbreak hotel », le premier disque d'or d'Elvis, qui le fera connaître dans tous les États-Unis mais également en Europe. A partir de ce moment-là, il va beaucoup enregistrer.

Profitions-en pour parler de ses séances. Elvis Presley est l'un de ces artistes entièrement responsables de ce qu'ils enregistrent, ses séances sont privées. D'abord parce qu'il viendrait trop d'admirateurs, ensuite parce que l'on craint les magnétophones portatifs cachés. En principe, il enregistre à Nashville, accompagné de Floyd Cramer au piano, de ses trois compères et parfois du saxophoniste Boots Randolph (à partir de « King creole ») ainsi que du groupe vocal « Les Jordanaïres ». Ses musiciens n'ont pas de partitions, il les dirige mais tient compte de leurs idées, discute avec eux. Chaque chanson est mise en boîte en moins d'une heure. Elvis boit beaucoup pendant les séances, mais uniquement de l'eau glacée. Il claqué des doigts, se tape sur les genoux ou sur la caisse de sa guitare sèche. Pour obtenir le « feeling » maximum, il tient à ce que ses musiciens soient dans l'ambiance, « in the mood » (il les obligea par exemple à jouer dans le noir « Are you lonesome tonight », Etes-vous seul(e) cette nuit ?). « Don't be cruel »

et « Hound dog » sortent en juillet 1956 (à cette époque, il enregistre à New York dans les studios R.C.A. Victor). Pour « Don't be cruel », il composa le morceau avec Otis Blackwell. « Hound dog » est une création de Jerry Lieber et Mike Stroller — ceux-ci figurent encore parmi ses compositeurs favoris avec Doc Pomus et Mort Stroller. Ce 45 t va se vendre à plus de sept millions d'exemplaires, ce qui est proprement phénoménal.

D'autres tournées, d'autres télévisions suivent : « The Steve Allen Show » et l'« Ed Sullivan Show », pour lequel il touche 50 000 dollars à condition de s'y produire trois fois. Il court à ce propos une anecdote : il neige, Elvis est en retard. Devant l'entrée des artistes, plusieurs fans se bousculent. Dès son arrivée, une vieille dame se précipite pour lui donner à signer son premier 33 t, « Rock'n'roll number one ». Le directeur du studio intervient : « Dépêche-toi, cinquante millions de téléspectateurs t'attendent ! » ; Elvis répond : « Écoutez, Monsieur, si cette vieille dame prend le temps d'acheter mes disques, je peux bien prendre le temps de lui donner un autographe. » Il n'oublie pas ses parents non plus, ni les sacrifices qu'ils ont subis pour l'aider. Il leur achète une magnifique propriété, « Graceland », où sa mère reçoit tous ses vieux amis qu'il aime souvent revoir malgré sa célébrité. Ses parents, très fiers, vont assister à ses galas dès qu'il est programmé dans une ville voisine. Laissons la parole au King : « Une fois, Maman était là lorsque plusieurs filles se précipitèrent sur moi. Elle prit peur et je dus lui expliquer que c'était pour elles une manière de me prouver qu'elles m'aimaient bien. » Elvis est le roi. Pourquoi ? Parce qu'il fait ce qui doit être fait, dans son métier comme dans la vie. Il sait fabriquer un succès, sa voix vibrante a été maintes fois copiée, il apporte à la jeunesse un message, comme Frank Sinatra quelques années plus tôt et les Beatles quelques années plus tard. Il suit son instinct, chante du rock quand il en a envie, des slows quand il les « sent ». Il tient en haute estime ses fans, il les défend avec acharnement. On parle de lui partout ;

quand on l'attaque, il répond : « Frank Sinatra, Frankie Laine et Johnny Ray ont eu le même genre de problèmes au début de leur carrière. Je suis pour la liberté d'expression des journalistes mais quand on dit que ma musique provoque la délinquance juvénile, c'est un peu fort. Ma musique n'a rien à voir avec les meurtres et les vols. J'essaye au contraire d'être un bon exemple pour mes fans. Quant à mon jeu de scène, il est spontané, naturel, c'est tout. Tout vient automatiquement. Rien n'est étudié, c'est sincère. »

Le 15 novembre 1956, « Love me tender », son premier film pour la 20th Century Fox, est projeté en exclusivité au Paramount de New York. Les fans se battent pour le voir mais Elvis n'est qu'un acteur débutant. Le 17 janvier 1957, il passe le conseil de révision. Le 12 juillet 1957, « All shook up » devient son premier numéro 1 dans les best-sellers en Angleterre, un succès que « Jailhouse rock » confirme, au cinéma comme dans la chanson. « J'ai cru que je perdrais ma voix en enregistrant ce titre ». Elvis est une grande vedette, la plus grande, il va en apporter la confirmation.

(à suivre)

JACQUES BARSAMIAN

9. Dans « Love me tender », son premier film, Elvis meurt à la fin, ce qui restera une exception.

10. « Loving you » : Dolores Hart a le privilège d'y embrasser le King.

11. « Jailhouse rock » : troisième film d'Elvis. Celui-ci va en prison, injustement accusé d'un meurtre qu'il n'avait pas commis.

12. « Loving you » raconte l'histoire d'un jeune chanteur, Deke Rivers. C'est ce qui incita Hervé Farnieri, en France, à prendre le pseudonyme de Dick Rivers.

13. Avec ses parents. Il tient la gloire et ne la lâchera plus.



13



9



12



11



10

Il n'a jamais pensé mal faire en se donnant totalement au rock ; il a toujours bien précisé que son évolution musicale et sa tenue sur scène étaient naturelles chez lui.

indomptable
joan,
farouche
baez





voici
joan baez,
la bob dylan féminine,
telle qu'elle est apparue récemment
aux journalistes et
aux auditeurs
français.

Après Pete Seeger, Joan Baez est venue chez nous pour un Musicorama d'Europe n° 1 le 21 mai. Les grands du folk-song nous gâtent ces derniers temps. Avant de remporter un nouveau triomphe devant une salle bondée et enthousiaste, la grande chanteuse a bien voulu répondre aux questions des journalistes. Elle l'a fait avec gentillesse et simplicité. La conférence de presse devait être annulée puis, finalement, elle eut lieu quand même mais fut écourtée, Joan se trouvant, paraît-il, souffrante. Elle était accompagnée du directeur de son école de non-violence, robuste et sympathique barbu qui donna d'intéressantes précisions. On peut quand même déplorer que certains journalistes aient trop fait durer l'entretien sur des questions de politique pure qui, certes, ont leur importance mais, que diable, Joan Baez est une chanteuse ! Il y a des gens qui semblent l'oublier et je ne suis pas sûr du tout qu'elle-même l'ait cherché. Elle est « chanteuse engagée », oui, soit, mais surtout femme engagée : c'est-à-dire que son engagement dépasse de loin ses chansons elles-mêmes. Comme elle l'a dit très justement : « Il est très facile de chanter des paroles contre la violence, mais c'est autre chose que de les ressentir vraiment. Pour moi, le seul moyen d'être heureuse, c'est de vivre ce que je chante. »

— Pensez-vous que la non-violence soit, avec ses diverses manifestations, d'une quelconque influence sur l'opinion publique ?

— Notre monde a toujours connu la violence depuis des siècles, alors que la non-violence en tant que mouvement et position philosophique est une chose très récente, vieille seulement de quelques années. La non-violence a sa place dans l'art, mais je crois qu'il reste encore beaucoup à faire et qu'il n'y a pas assez de gens, de chanteurs en particulier, qui s'y intéressent. De toutes façons, il est trop tôt pour en juger maintenant : si cela doit avoir une influence, ce sera dans quelques années.

— Avez-vous l'intention d'aller rendre visite aux soldats de votre pays qui combattent actuellement au Vietnam ? Nancy Sinatra y est bien allée ! (A cette question, un peu malicieuse, je l'avoue, elle répond d'un air à la fois amusé et un peu indigné.)

— Que voulez-vous que j'aille faire là-bas ? Ces soldats, je veux les voir de retour chez eux : si leurs parents, le président des États-Unis, le peuple américain tout entier, avaient envie qu'ils rentrent, eh bien ils rentreraient ! Pourtant, un peu plus tard, quand un confrère lui demande : « Iriez-vous chanter à Hanoï si on vous le demandait ? », c'est presque sans hésitation qu'elle répond : « Oui probablement, je crois que j'irais. »

En attendant, après Londres et Paris, sa tournée européenne se poursuivait par Genève, Vienne, Leningrad, Moscou et Kiev. « C'est la première fois, nous dit-elle, que je dois me rendre en U.R.S.S. et je me réjouis à l'avance de cette expérience nouvelle. » (Signalons pour la petite histoire que les Soviétiques n'en seront pas à leurs premiers concerts de folksong, puisque, dès 1963, les Brothers Four avaient donné chez eux des représentations qui furent très appréciées. D'autre part, il semble que l'on soit « outre-rideau de fer », en train de se laisser débaucher par la musique et la chanson « capitalistes ». Mais ceci est une autre histoire dont nous reparlerons peut-être un de ces jours.)

— Joan Baez, à quand votre prochain disque ?

— Il doit sortir dans le courant du mois de juillet. J'ai travaillé à l'enregistrer peu avant mon départ des États-Unis.

— Quelles chansons avez-vous choisies pour ce disque ?

— Des chansons de Simon & Garfunkel, de Donovan, « Yesterday » et « Eleanor Rigby » des Beatles, « La colombe » de Jacques Brel. (Merci pour Brel et bravo, Joan, pour ce choix : « La colombe », en effet, est une très belle chanson de Brel, mais méconnue car elle date de ses débuts).

— Pas de folk-songs ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par-là !

— Oui, très juste... Bon, eh bien par exemple, avez-vous enregistré quelque chose de Tom Paxton ou de Phil Ochs ? — Oh, no ! (petite moue). These are « terrible guys ! »

Elle n'a pas expliqué la raison de cette opinion, mais Graeme Allwright qui était présent m'a dit qu'à son avis, elle doit trouver que leurs thèmes ne sont pas assez jolis pour elle. Quoi qu'il en soit, il y a de fort bonnes choses dans ce prochain disque et je m'en réjouis car



J'avoue avoir été un peu déçu par celui de Noël. Une dernière question, car elle allait partir :

— Que pensez-vous de Dylan depuis qu'il a changé de style?

— Bob Dylan, je ne connais personne qui évolue aussi vite que lui ; mais je pense qu'il sait, et fait ce qu'il a à faire ! Sans doute, mais on aurait aimé un peu plus de précisions : c'est ce qui s'appelle « ne pas trop se mouiller » et chacun pourra comprendre cela comme il voudra. Joan demande alors à se retirer, et c'est le barbu (dont j'ai oublié le nom), directeur de son école de non-violence, qui poursuit l'entretien avec nous, entre un bon verre et quelques gros rires, dans une atmosphère détendue. Nous ne sommes pas venus pour rien.

Et quelques heures plus tard, à 21 h 10 précisément, voici notre sympathique héroïne qui pénètre sur scène, comme une petite fille toute timide et menue, en robe verte et bas blancs. Le T.N.P. est pour l'occasion transformé en music-hall, c'est-à-dire qu'il faut donner un pourboire (!) mais que ne ferait-on pas pour Joan Baez? D'ailleurs la salle est bondée et il y a même quelques dizaines de « mordus », assis sur les planches des côtés de la scène ! (renseignement pris, c'est elle qui l'a exigé).

Joan commence son programme par « Don't think twice, it's all right », dont elle chante le refrain en français. Tout est tellement bien, en effet, que l'on ne pense plus à rien d'autre dès que s'élève cette voix extraordinaire. Deuxième morceau, et surprise, « Yesterday » des Beatles. Je m'attendais au pire mais il n'en fut rien : son talent est tel, en effet, qu'elle ferait aimer les Beatles à ceux qui les détestent habituellement. Sa technique parfaite (guitare et voix) n'exclut pas la sensibilité et, dès « Oh, freedom ! », la partie est gagnée. Pour cette première partie, elle alterne des succès confirmés (« There but for fortune », « Maria Dolorès », « Satisfied mind », « Pauvre Rutebeuf », « Wild mountain thyme », « The coming of the roads », « Blowin' in the wind » qu'elle commence... en japonais) avec des nouveautés (« The North », « Danglin' conversation », « If you were a carpenter »), dont certaines mises en musique par elle-même. Quand elle veut faire un commentaire entre deux chansons, elle fait appel à l'un de ses jeunes amis qui lui sert d'interprète (à propos, ce garçon ignore-t-il qu'on ne parle pas la bouche pleine... de chewing-gum, en public? La décontraction, c'est bien, mais point trop n'en faut).

Fin de la première partie, « hénaurme » ovation du public dont une fraction s'échappe dans les couloirs et escaliers d'arrière-scène, espérant un petit autographe ou une conversation avec Joan ; mais c'est peine perdue, la porte de la loge est fermée et bien gardée : Made-

moiselle ne reçoit pas et, après le concert, elle s'échappera subrepticement sans que personne ne puisse retrouver sa trace.

La deuxième partie, tout aussi merveilleuse que la première, passe pourtant trop vite. Un très beau « 1000 miles behind » d'un style très « guthriesque » rétablit le contact un instant rompu par l'entracte. Et elle enchaîne sur « Te ador », immédiatement suivi d'« Ate Amanha » et de « O Cangaceiro », trois de ses grands succès en langue portugaise. L'inévitable « Farewell, Angelina » est accueilli, bien sûr, avec tout le succès qu'il mérite et après lui vient LE grand moment de cette soirée : une chanson très belle et très pure qui parle de la lutte pour les droits civiques et que Joan interprète d'un bout à l'autre sans accompagnement, dans un silence de cathédrale ; Joan joue certes de la guitare d'une façon suprême, mais c'est au moment où, pour une fois, elle quitte cet instrument que l'on mesure pleinement la valeur d'une artiste qui ne doit principalement son succès qu'à une voix exceptionnelle. (Je n'ai d'ailleurs pu savoir ni le titre ni le nom de l'auteur de cette chanson. Si quelqu'un, présent à ce récital, le connaît, qu'il soit assez gentil pour me le faire savoir. Merci d'avance. Il n'y a pas de porte-clés à gagner.)

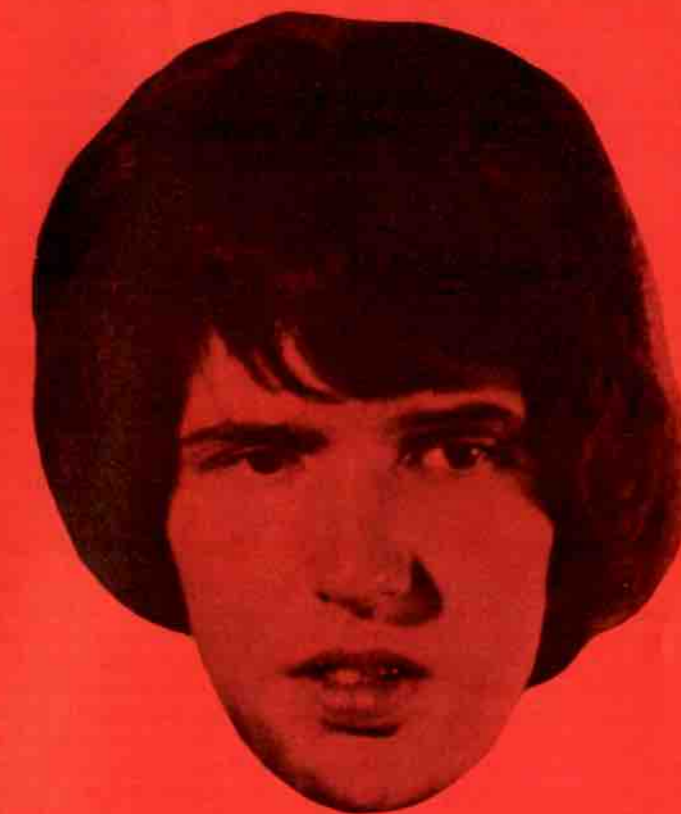
Reprenant sa guitare, Joan, avec une autorité souriante, fait maintenant chanter le public dans « Kumbaya ». « La colombe » de Jacques Brel est un autre grand moment : attendons avec impatience le prochain LP où doit se trouver ce petit chef-d'œuvre. Joan fait encore chanter le public dans « Donna, Donna, Donna » et « We shall overcome », réclamé à cor et à cri par la salle, et termine cette soirée bien remplie sur « Plaisir d'amour ».

Que conclure de cet unique récital à Paris? D'abord que le succès de Joan Baez, sans cesse confirmé et accru, n'est pas près de s'éteindre : elle est unique et d'ores et déjà immortelle. Ensuite, sans aucun jeu de scène, elle peut tenir son public en haleine pendant des heures, et elle est capable de réussir avec un égal bonheur du Dylan comme du Brel, avec ou sans guitare, en scène ou sur disque, en anglais comme en japonais (entre autres) : le monde entier peut lui être reconnaissant de ce qu'elle a fait car c'est par des gens comme elle que la chanson devient (ou redevient?) art ; les folklores nationaux, universels ; l'espoir, possible. Naïveté? Oui, peut-être, mais si c'est le prix de l'amour et de la paix, « we don't mind ! ».

JACQUES VASSAL

P.S. : Un peu prématurément, peut-on demander en cadeau de Noël aux autorités compétentes un concert Judy Collins à Paris ?





LES FRÈRES ENNEMIS

Scott Engel, John Maus, Gary Leeds, ces dernières années, ont constitué l'un des groupes les plus étonnants, celui des Walker Brothers. Si les garçons n'éprouvent pour les Walker qu'une certaine indifférence, voire même de l'aversion, il n'en est pas de même pour les filles, celles-ci ayant fait de ce groupe leurs enfants chéris. Quoi qu'il en soit, les Walker Brothers constituent un cas. Après avoir été régulièrement classés dans les divers hit-parades, après de nombreux et tumultueux galas pendant lesquels des milliers de filles ont frêmi, les voilà dissous. Le charme est rompu. Les trois dieux ne font plus un... A vrai dire, ce n'était pas la première fois que l'on annonçait leur séparation. Cette

rupture est arrivée alors que rien ne la laissait supposer. Leur dernier disque, « Walkin' in the rain », allait être mis sur le marché anglais, un projet de film pour l'hiver prochain était en route, et on les attendait au festival de pop music à Paris, John y vint seul. Américains d'origine, devenus célèbres grâce à leur carrière en Angleterre, les Walker Brothers ne sont cependant pas frères et aucun d'eux ne se nomme Walker ! A vrai dire, John Maus qui, à l'époque, chantait dans un groupe en compagnie de sa sœur, trouvait que Maus sonnait mal. Il choisit alors le nom de Walker. Plus tard, quand Scott Engel rejoignit John, on leur trouva une telle ressemblance physique qu'on les

prit pour des frères. C'est là l'origine des Walker Brothers qui, pourtant, ne s'aimaient guère. Ils s'étaient rencontrés à l'occasion d'une émission de télévision; John trouvait Scott pédant, et Scott traita John de petit snob. Leur seconde rencontre est à mettre au compte du hasard. Scott, qui était bassiste, cherchait du travail dans les environs d'Hollywood. Consultant les annonces d'une revue musicale professionnelle, il en découvrit une l'intéressant. Il s'y présenta et se retrouva bassiste dans le groupe de John qui, avec sa sœur Judy, se produisait dans un club d'Hollywood nommé Gazzari's. Actuellement considéré comme l'une des plus jolies voix de Grande-Bretagne,

Scott n'avait guère l'occasion de chanter en ce temps-là. Un soir, pourtant, atteint d'un horrible mal de gorge, John lui demanda s'il lui serait possible d'interpréter quelques morceaux; Scott le fit si bien, qu'il devint rapidement l'un des rares bassistes-chanteurs de la région... Cependant Scott ne misait guère sur les chances de réussite d'un groupe dans lequel on trouvait une fille! Pensant pouvoir gagner plus d'argent dans d'autres formations, il quitta John et Judy. Plus tard, Donnie Brook, chanteur qui avait eu un gros succès avec « Mission bell », demanda à Scott de rejoindre son groupe. Scott accepta et c'est ainsi qu'en la personne du soliste il retrouva John...

Cette fois-ci, John et Scott s'entendirent très bien et mirent ensemble sur pied un tour d'une vingtaine de minutes qu'ils présentaient en lever de rideau du show de Donnie Brook. Leur truc était si bien que, très vite, ils grillèrent Brook de réputation et devinrent les vedettes du programme. Ils décidèrent alors de reprendre leur numéro au Gazzari's qui était alors, à Hollywood (avec le « Whisky-à-gogo », où débutait Johnny Rivers), le club le plus à la mode... C'est d'ailleurs là que John et Scott devaient découvrir celui qui ferait bientôt figure de troisième larron, en la personne de Gary Leeds. Gary vint un soir au club. Séduit par la prestation de Scott et John, il leur déclara que ce show

ferait fureur dans un pays comme l'Angleterre. Gary savait de quoi il parlait; il revenait d'Angleterre où il avait accompagné P. J. Proby en tant que batteur. Il avait assisté aux nombreuses scènes d'hystérie que provoquait l'effervescent Proby. Du reste, Gary avait regagné la Californie pour décider un groupe à le suivre là-bas. Il le trouva avec Scott et John qui constatèrent bientôt que Gary avait raison; les ballades devaient très bien se vendre en Grande-Bretagne. Ils acceptèrent de se rendre à Londres en emmenant, bien sûr, Gary Leeds avec eux. C'est alors qu'un affreux dilemme se posa. On leur offrait, aux États-Unis, d'intéressants contrats pour la célèbre émission de

télévision « Shindig ». En fin de compte, malgré un certain succès aux USA, ils optèrent pour l'Angleterre. Là c'était l'inconnu, l'aventure. Mais peut-être aussi un succès plus important ! Ils visèrent juste. C'est le 17 février 1965 qu'ils arrivèrent à Londres. Les numéros 1 d'alors étaient les « Righteous Brothers », Américains eux aussi, avec le titre « You've lost that lovin' feelin' », qui allait, d'une certaine manière, sensiblement marquer le style des Walker. Durant les trois premiers mois, ils ne travaillèrent pas. L'époque des vaches maigres... Ils vivaient dans la même chambre, se nourrissaient de fromage et de biscuits. Plus tard, Scott expliqua : « Nous avons la grosse tête. Nous refusons les petits contrats minables à nos yeux, et ne voulions prendre que les affaires importantes. C'était cela ou rien, donc c'était rien ! Les gens pensaient en effet que nous étions des imposteurs et que nous n'étions pas capables de chanter une note juste. Brian Epstein et Andrew Oldham refusaient de nous voir... Un disque des Walker sortit en Angleterre. Il s'intitulait « Pretty girls everywhere ». Il n'avait remporté aucun succès et ne correspondait nullement à leur talent. Ce titre était interprété en tempo rapide alors que seules les ballades pouvaient mettre leurs voix en valeur. Mais les Walker croyaient que les Anglais attendaient ça. En fait, ils avaient ce qu'il fallait avec « Love her », morceau enregistré en Californie ; « Love her » devait leur donner une chance de sortir de l'anonymat...

Pour le moment, ils déchantaient. Leur venue à Londres leur semblait maintenant une grave erreur. Désespérés, ils ne pensaient plus qu'à replier bagages et à retourner aux States, la tête basse. C'est alors que la chance se présenta avec Maurice King et Barry Clayman qui devenaient leurs managers. C'est à la mi-mai 1965 que « Love her » fut mis sur le marché. Sans être un grand succès, le titre entra dans les hit-parades. Immédiatement, les jeunes furent attirés par le physique et les voix des Walker. Ils se laissaient pousser les cheveux, ils étaient Américains, beaux... Avec un tout petit « hit », partout à travers l'Angleterre, c'était l'émeute quand ils se produisaient. Les filles, surtout, se montraient dangereuses, tant elles étaient subjuguées, envoûtées... Suite à ce foudroyant succès, dès août 1965, ils s'attachaient les services d'un excellent groupe de sept musiciens (dirigés par l'organiste Johnny B. Great) nommé « les Quotations ». Gary continuait de jouer de la batterie sauf durant son numéro avec John et Scott (qui avaient définitivement délaissé la guitare pour ne se consacrer qu'au chant exclusivement...)

C'est à ce moment-là que les Walker Brothers enregistrèrent leur premier disque anglais. Bacharach et David leur écrivirent une chanson sur mesure, « Make it easy on yourself », un titre qui s'harmonisait très bien avec les voix romantiques de John et de Scott. Le 20 septembre, ils étaient numéros 1 en Grande-Bretagne. Ils avaient gagné. Dès lors, les Walker Brothers allèrent

de succès en succès. Leur renommée s'étendit, leur popularité s'affermir. Partout et toujours les mêmes scènes d'hystérie collective — menées par des filles — se renouvelaient. Un jour Scott fut même happé hors de la scène. Les filles, sans cesser de hurler, se mirent à le déshabiller ! Scott fut assez sérieusement blessé et manqua d'être piétiné. Plusieurs filles durent être hospitalisées... Leur imprésario dut même, paraît-il, les assurer pour la somme de 1 500 000 francs.

Pourtant, si leurs succès en disques consistaient en des ballades, ils n'hésitaient pas à interpréter sur scène de nombreux titres rapides comme « Land of a thousand dances » ou des titres de James Brown, Ray Charles, Jackie Wilson et autres. Les bruits les plus divers couraient à leur sujet, de la rupture à une retraite de quelques mois dans un couvent. La liste de leurs succès ne cessa de s'allonger : « My ship is coming in », « The sun ain't gonna shine anymore » (de nouveau n° 1 en mai 1966), puis « You don't have to tell me », « Another tear falls »... auxquels s'ajoutaient plusieurs E.P et L.P, qui se classaient dans les meilleures ventes.

En 1966, Gary enregistra seul deux disques sous le nom de Gary Walker, dont « You don't love me », et « Twinkle Lee ». On parlait encore d'une prochaine séparation. Il n'en fut rien. Ils entreprirent ensemble toute une série de tournées, de shows télévisés, etc... En janvier 1966, ils se produisaient en France, à la Locomotive. En septembre, ils étaient à l'Alhambra dans le programme de Bill Haley, du Spencer Davis Group, des Pretty Things. Toutefois le public français resta assez réservé à leur égard, sans doute parce que le groupe lui était en grande partie inconnu. En mars et en avril, ils furent les vedettes avec Roy Orbison d'une grande tournée à travers la Grande-Bretagne et ce, après que la T. V. leur ait consacré une émission complète. Puis ce fut avec les Troggs, Dave Dee et la suite. Ils se rendirent dans tous les pays d'Europe, ainsi qu'en Nouvelle-Zélande et en Australie.

En mai de cette année, après leur passage au Palladium, mécontents de leur travail, ils décidèrent de se séparer, chacun se destinant à faire cavalier seul. John et Scott laissèrent entendre — mais le feront-ils ? — qu'ils garderaient le nom de Walker. Ils se sont séparés brutalement, certes, mais chacun semble avoir eu le temps de tirer des plans pour l'avenir. Quelques jours plus tard, le dernier disque des Walker Brothers était mis sur le marché. Il s'intitule « Walkin in the rain ». Telle est l'histoire des Walker Brothers. Celle de John Maus, Scott Engel et Gary Leeds reste encore à écrire.

JEAN-NOEL COGHE

Gary Lees, Scott Engel, John Maus.



LES BEATLES DE 70

SERGEANT PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND. Sgt Pepper's lonely hearts club band. With a little help from my friends. Lucy in the sky with diamonds. Getting better. Fixing a hole. She's leaving home. Being for the benefit of Mr Kite. Within you — without you. When I'm 64. Lovely Rita. Good morning. Sgt Pepper's lonely hearts club band. A day in the life. ODEON PMC 7027 (30 cm - 26,90 F)

« Nous trouvons nos adolescents dansant le yoruba du Niger, entrant en état de transe aux vibrations électriques des Beatles, qui ont emprunté le Shamanisme à des sources africaines. Nous retrouvons l'usage communautaire rituel du ganja, le chanvre sacré du Mahadev (grand seigneur Shiva). Ce chant des Mantras en privé peut être entendu car il se répand comme les manifestations publiques et les marches pour la Paix et, bientôt, nous entendrons du Mantra-Rock sur les ondes. » (Allen Ginsberg - Public Solitude - in Mandala-Éditions le Soleil Noir.)

Les quelques mots du grand poète « beat » pourraient à eux seuls résumer toute l'histoire du « Sergeant Pepper » et de ses inventeurs géniaux. Chacun sait que George Harrison séjourna en Inde afin de se perfectionner dans la technique du sitar. A cette occasion, il découvrit la civilisation indienne, ses charmes, ses mystères, sa profondeur. Il semble qu'il ait fait partager à ses amis une grande partie de cet engouement puisque les deux écrivains du groupe, John Lennon et Paul McCartney, laissent partout dans leurs œuvres percer une origine orientale. Les Beatles sont maintenant au carrefour de quatre civilisations : l'Afrique, apport du rythme à la chanson populaire, l'Amérique, l'Europe et l'Asie. Arriveront-ils un jour à réaliser la synthèse parfaite de toutes les musiques ? On peut le penser lorsqu'on mesure l'étendue qui sépare « Sergeant Pepper » de « Revolver », pourtant déjà génial lui-même. Ils ont marqué ici le plus grand tournant de leur carrière, renonçant aux tournées, spectacles et autres, définitivement,

pour ne plus se consacrer qu'à l'évolution de leur musique. Espérons simplement que les « fans » arriveront à suivre. « Sgt Pepper's lonely hearts club band » se présente comme un prolongement de « Revolver ». On retrouve effectivement certaines tendances littéraires et musicales déjà exprimées l'an dernier mais considérablement améliorés ici, ce qui n'est vraiment pas peu dire. Examinons chaque morceau rapidement — il faudrait consacrer un article complet à chacun d'eux, tant ils sont denses. Un an de « Rock & Folk » n'y suffirait pas. Le thème de l'œuvre, « Sgt Pepper's lonely hearts club band », est une présentation du spectacle qui va suivre, un peu comme des crieurs invitent la foule à entrer sous la tente d'un cirque, leur garantissant du rire, de l'émotion, du suspense. Enregistré le 1^{er} février. Paul chante, les autres faisant chorus. Des bruits de foule sont ajoutés à différents passages. « With a little help of my friends ». Enregistré le 30 mars, chanté par Ringo. C'est un peu le credo de tous les « hippies »

comme le « Somebody to love » de Jefferson Airplane auquel il se réfère : « Avec l'aide de mes amis, j'arrive à tout faire, à chanter juste, à m'élever. Est-ce que cela ne vous ennuie pas d'être seul ? Avez-vous besoin de quelqu'un ? J'ai besoin d'aimer quelqu'un, je veux aimer quelqu'un. » Le titre original du morceau était « Bad finger boogie ».

« Lucy in the sky with diamonds ». Enregistré le 2 mars, chanté par John. Ce titre énigmatique peut prêter à bien des interprétations. En fait, il s'agirait tout simplement d'une histoire enfantine, car seuls les enfants sont capables de rêver de façon poétique. Un jour,

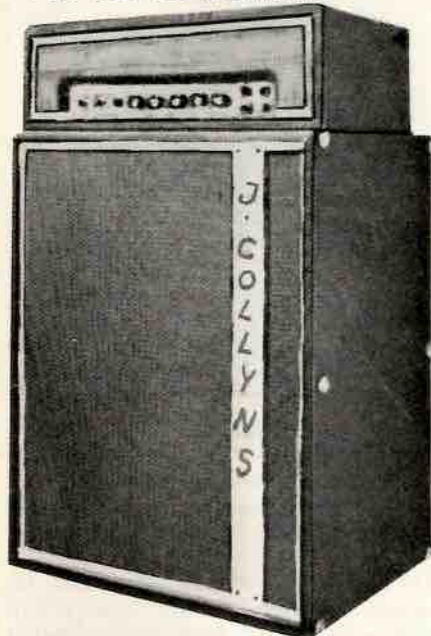
Paul.



LA LUTHERIE MODERNE

J. COLLYNS

« B 100 et B 102 » à partir 3.260 F + TL
Pour tous les instruments.



MATÉRIEL SAISON 67

INFORMATIONS

VOX

AC 30 TOP BOOST
AC 50 BASS.

Nombreuses occasions dans cette marque.

DYNACORD

Le nouveau BASS-KING 80 w pour Basse et Orgue.

STEVENS

Puissant, Fidèle, Robuste.

GEM

Pour les débutants
AMPLI pour Basse à partir de 880 F + TL.

BIG M

(J. MARSHALL)
occasions et neufs
de 18 w à 200 w.



ORGUE ÉLECTRONIQUE : CAPRI avec percussion, le meilleur des portatifs. 3.900 F + TL
G.E.M. portatif à partir de 2.230 F + TL

SONORISATION : J. COLLYNS (100 et 200 w) à partir de . . . 5.150 F (PA. 100).
DYNACORD. Toute la gamme disponible.
Nouveauté chez Dynacord le « GIGANT » 200 w 6 canaux.

MICROPHONES : AKG (le D. 202 CS. 396 F) - M.B. - DYNACORD - SHURE.

GUITARES : HOYER avec micro U.S. - FENDER - GIBSON - GRETSCH - VOX.

MATÉRIEL DE BATTERIE : M. J. - DRUMKIT - GRETSCH - LUDWIG et toutes les grandes marques.

Peaux plastiques : **MORIS PLASTIC «MULTICOLOR»** sonorité plus mate
existe en ROUGE et en BLEU.

NOUVEAUTÉ J. COLLYNS LE « COLOR LIGHT »

DISPOSITIF PERMETTANT LA COMMANDE ÉLECTRONIQUE DE PLUSIEURS
PROJECTEURS (jusqu'à 9 kw) A PARTIR D'UNE INFORMATION SONORE

VENTE A CRÉDIT avec 25 % au comptant, le solde en 4, 6, 12 ou 18 mois.

LA LUTHERIE MODERNE

14, rue de Douai - PARIS (9^e) Tél. : 744-73-21

Métro : Pigalle

Pour toutes demandes de documentations joindre 5 timbres S. V. P.



le petit garçon de John, Julian, apporta à son papa un beau dessin. Mr Lennon demanda à son fils ce que c'était. C'est « Lucy in the sky with diamonds », expliqua le bambin. Tel père, tel fils. Peut-être avons-nous là un futur grand écrivain de pop music.

« Getting better ». Enregistré le 9 mars, chanté par Paul. Apparition des instruments indiens de George (ici, le tamboura). L'histoire est très ironique : cela va de mieux en mieux pour le héros, d'abord écrasé par des maîtres d'école stupides puis par une femme encombrante, enfin par une petite amie envahissante. Il a beau essayer d'en sortir, cela ne s'arrange pas.

« Fixing a hole ». Enregistré le 21 février, chanté par Paul, qui joue également du clavecin — juste un morceau pour rassurer un peu les fans qui, partout ailleurs doivent se sentir un peu dépassés.

« She's leaving home », enregistré le 17 mars et chanté par John et Paul. C'est sans contestation possible le plus joli morceau du disque. L'histoire d'une jeune fille qui s'en va de chez elle, parce qu'elle ne peut plus rien y trouver. Et soudain, ses parents se rendent compte que malgré leurs sacrifices pour elle, ils n'ont pas su voir qu'elle était seule, sans doute privée de joie et d'affection, qu'un autre allait lui donner maintenant.

« Being for the benefit of Mr Kite. » Enregistré le 17 février, chanté par John. Quatre harmonicas jouent ici : Ringo, George, Neil Aspinall et Mal Evans, leurs « road-managers ». John eut l'idée de cette chanson en tombant un jour en arrêt devant une vieille affiche annonçant un concert donné au bénéfice d'un acteur malade.

« Within you, without you. » Enregistré le

15 mars, écrit et chanté par George. C'est le plus indien de tous les morceaux jamais joués par des Occidentaux. L'instrument à sonorité de violon est un dilruba, joué par un ami indien de George. De plus, on compte ici trois tambouras (dont l'un joué par George et un autre par Neil Aspinall), un tabla, un « swordhandel » (?), sorte de harpe, jouée par George, et que l'on avait déjà entendue dans « Strawberry fields forever ». De plus, trois violoncelles et huit violons réalisent une tentative d'intégration des instruments européens et indiens. Si l'on ajoute que la séance était dirigée par Uday Shankar — frère de Ravi — on verra que l'on est très loin de Liverpool et que les Indes semblent prendre ici une jolie revanche sur l'Empire Britannique !

« When I'm 64 ». Enregistré le 10 décembre, chanté par Paul. Attendant ou sarcastique ? « Quand je serai vieux, perdant mes cheveux, à de nombreuses années d'ici, m'enverras-tu encore des vœux pour la Saint-Valentin ou mon anniversaire, auras-tu encore besoin de moi, me nourriras-tu encore quand j'aurai 64 ans ? » Après cette gentillesse, il remarque tout de même : « Tu seras plus vieille aussi ». Habituellement, les projets d'avenir des amoureux ne vont pas si loin dans le temps.

« Lovely Rita ». Enregistré le 22 février, chanté par Paul. Et maintenant une déclaration d'amour à une femme — agent de police. Bien sûr qu'avec sa casquette et son uniforme, elle paraît moins belle, moins attirante. Elle n'en a que plus de mystère. Mais hélas, quand après l'avoir invitée au restaurant (où elle paye d'ailleurs), on va chez elle, on s'aperçoit qu'il y a déjà un ou deux cha-

perons. Il doit être bien difficile de se marier quand on est femme-flic. Effets spéciaux grâce au bon vieux truc du papier sur un peigne par John, Paul et George.

« Good morning, good morning ». Enregistré le 16 février, chanté par John. J'ai dit récemment au micro d'« Oolyakoo », l'émission de Philippe Adler le samedi à 22 h sur RTL — pub gratuite — que ce morceau avait manifestement subi l'influence des Fugs. Effectivement, on y retrouve leur ton sarcastique : « Ces gens qui ne sachant que dire lorsqu'ils vous rencontrent, vous répètent cinq ou six fois de suite : « Bonjour, comment allez-vous ». La musique aussi est un coup de chapeau aux Fugs : elle crispe, elle énerve, elle dérange.

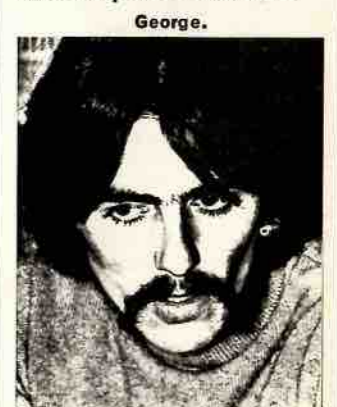
« Sgt Pepper's lonely hearts club band ». Enregistré le 29 mars, chanté en cœur par les quatre. Reprise, puis passage glissé vers le morceau suivant. « A day in the life ». Enregistré le 19 janvier, chanté tantôt par John, tantôt par Paul. Les anecdotes sont très nombreuses en ce qui concerne ce morceau, que je considère comme étant le plus grand de toute l'histoire du groupe — et, pourquoi pas, de toute la pop music. D'abord on l'interdit sur les antennes de la BBC, à cause de certaines paroles jugées équivoques : « I'd love to turn you on », « He blew his mind », « Had a smoke... and went into a dream », toutes étant des allusions directes au vocabulaire des hallucinogènes. On dit que Mick Jagger était aux pieds de Paul Mc Cartney lorsque celui-ci dirigea l'orchestre de 41 musiciens qui forme le fond sonore et l'élément dramatique du morceau. John chante la partie rêvée et Paul la partie vécue. C'est certainement l'un des plus

« étranges » écrits du tandem Lennon-McCartney. Il exerce une sorte de fascination sur l'esprit, l'ouvrant en quelque sorte à de nouveaux horizons. A la fin, alors que tout semble emporté dans une véritable tempête intérieure, trois pianos jouent de concert, John, Mal Evans, Paul et Ringo — ces deux derniers exécutant un quatre mains sur le même instrument. C'est le fantastique entrant par la grande porte dans la pop music, une véritable fête psychédélique.

Il faut noter la perfection des enchaînements entre les différents morceaux, donnant à l'œuvre une réelle valeur d'ensemble. Soulignons également le rôle de plus en plus important joué par Neil Aspinall et Mal Evans, hommes de confiance de la première heure, à qui nous devons les indications concernant les dates d'enregistrement de chaque morceau.

Après un tel monument, il est pratiquement impossible d'écouter un autre disque pop. La déception serait trop cruelle, tant la supériorité et l'avance des Beatles se montrent, une fois de plus, écrasantes. N. B. Quel est l'odieux « ringard » d'adaptateur qui osera toucher à l'une quelconque de ces œuvres pour la confier à Clo-Clo ou Sheila ?

ALAIN DISTER
P. S. La pochette est absolument démentielle. Un bon point pour avoir mis les paroles au dos.



Radio Andorre

417 m. 719 kc.

La station des vacances La station des jeunes

AU PROGRAMME DE CET ÉTÉ :

- 6 h. 50 Jazz (J.-J. Debezy).
- 7 h. 30 Folk Song... de nos provinces, les vacanciers « redécouvrent » le folklore français.
- 9 h. 00/12 h. 00 Le jeu des « MINI-TORTUES » (de 11 h. à 12 h. la CLÉ DES CHANTS une émission réalisée avec la collaboration des campeurs, caravaniers et touristes du Midi Sud-Ouest et de la Principauté d'Andorre).
- 13 h. 05 MUSIKATIKONS, un jeu radiophonique itinérant présenté par Claude Vergeat.
- 17 h. 00/19 h. 00 SPECIAL BLUE-JEANS... AVEC UNE PAILLE ET DES GLAÇONS une émission de Jean Bonis, avec Jacques Olive et Claude Baylet (sur les plages anglaises, groupes et solistes, le banc d'essai, le grenier du rythme).
- 21 h. 00 VACANCES EN ESPAGNE.

Psychedelic Londres (suite de la page 27) exactement le contraire : mettre la philosophie des lecteurs dans le journal. Nous cherchons à démarrer des discussions intelligentes sur divers sujets, depuis les erreurs judiciaires jusqu'au problème de la drogue. Nous avons consacré de nombreux articles sur ce dernier point parce qu'il touche de très près l'Angleterre en ce moment.

DYLAN = VERDI

— Quels sont les sujets qui sont traités le plus souvent? Le problème de la drogue, la pop music...

— ... La littérature d'avant-garde, avec Burroughs et Ginsberg ; le théâtre aussi c'est d'ailleurs assez bizarre, parce que, dans l'équipe de rédaction, il y a en fait peu de gens intéressés par le théâtre. En ce qui concerne la drogue, nous pensons que la législation actuelle est basée sur une méconnaissance totale du sujet. La marijuana est considérée comme une drogue narcotique alors que c'est faux ; la marijuana n'est pas plus dangereuse que l'alcool ! Nous réclamons une complète réévaluation de la situation actuelle. Le journal ne dit pas que tout le monde doit se mettre à l'héroïne et au LSD ; ce que nous disons, c'est que la société doit prendre ses responsabilités et que l'opinion publique doit savoir la vérité sur cette question.

— Que pensez-vous de l'usage fréquent de drogues et d'excitants parmi la jeunesse britannique actuelle ?

— Ça peut devenir très dangereux. Particulièrement pour ceux qui absorbent des pilules, des « purple hearts ». C'est stupide de prendre des « purple hearts » ; là, il y a danger de mort. Mais le vrai problème à mon sens, c'est de trouver pourquoi ils prennent des « purple hearts »...

— Beaucoup le font parce que des amis le leur proposent. Ils ont peur de paraître ridicules...

— Peut-être, mais il y a des gosses qui le font très sérieusement. Cela correspond chez eux à une véritable angoisse face à l'existence. Nous n'avons pas de solution pour ce problème... Il vaudrait mieux qu'ils fument de la marijuana. La marijuana, ça ne vous fait aucun mal, mais les « purple hearts » (benzedrine) peuvent provoquer des arrêts cardiaques.

Nous avons consacré plusieurs éditoriaux à l'héroïne parce que, dans ce domaine, la législation britannique est l'une des meilleures du monde ; or, le gouvernement veut changer cette législation. Nous avons battu campagne contre ceci surtout parce que, encore une fois, nous voulons vaincre l'ignorance et le désintéressement de la masse. Nous voulons que les gens réfléchissent un peu et se demandent : « pourquoi donc l'héroïne », une drogue purement destructive ? C'est une approche humaine

de la question que nous préconisons, en dehors de toute considération sociale ou économique...

— A part la législation des narcotiques, y a-t-il une idée qui vous est chère ?

— Oui, nous voudrions que Londres devienne une ville de 24 h au lieu d'une ville de 12 h. Ce que nous cherchons spécialement, c'est à obtenir des transports en commun qui fonctionnent toute la nuit. Londres est une ville si grande ! 10 à 12 millions d'habitants et, à 3 h du matin, il n'y a aucun bus, aucun métro, aucun café d'ouvert. Cette situation est vraiment dingue ! Ça doit changer. Tout le monde ne travaille pas pendant la journée ! Spécialement les artistes, les photographes ; des gens créatifs comme des poètes, des écrivains.

— Et la pop music ?

— C'est une partie de notre monde d'aujourd'hui. La bonne pop music, celle qui crée, qui expérimente, c'est LA musique. Quand Bach a écrit les Concertos Brandebourgeois, cela correspondait aux danses de l'époque. Les derniers albums des Beatles et des Stones sont des créations nouvelles très intéressantes ; c'est peut-être sec et choquant parfois mais l'art abstrait depuis le début du siècle s'est montré aussi choquant ; en valeur absolue les chansons de Dylan égalent les œuvres de Verdi. Tous les groupes d'avant-garde ont, je pense, été influencés par les Beatles et par la musique de grands compositeurs comme Varèse, Stockhausen.

— Qu'est-ce que représente l'UFO par rapport au journal ?

— L'UFO, c'est la boîte des gens qui lisent IT. Nous avons essayé de créer une ambiance différente des autres clubs ; nous avons eu des joueurs de sitar, des grands orchestres de percussions africains, des projections de films de Bunuel, de Marilyn Monroe ; David Marowitz a monté trois pièces de théâtre, des satires politiques ; il y a eu du free jazz. Et naturellement les groupes psychédélics comme le Pink Floyd, les Soft Machine...

Pour terminer ce petit aperçu du mouvement Underground à Londres, je finirai sur l'Événement de l'année, le Technicolor Dream.

Alexandra Palace, le 29 avril ! C'était le mot de passe général dans la capitale britannique depuis environ un mois. Organisé naturellement par IT, une vaste « psychédélic party » devait avoir lieu, qui promettait d'être délirante à souhait. Elle le fut.

LES FOLLES NUITS

Imaginez une vaste salle de la capacité du Palais des Sports, d'une hauteur d'à peu près 50 m ; la décoration est un mélange de rococo et de pseudo-oriental ; si vous vous souvenez du

Bus Palladium, vous voyez ce que je veux dire. Au beau milieu de la salle, une vaste tour en tubes métalliques a été dressée ; sur cette tour une dizaine de projecteurs sont en batterie. A une extrémité du hall, une grande scène. Tout autour, trois autres moins importantes. Ce dispositif permettra à quatre groupes de jouer à la fois ; le Pink Floyd et les Soft Machine sont là ; si j'ajoute que pour meubler les blancs, on diffuse en plus des bandes inversées, vous devinez le déluge sonore ainsi obtenu. Comme à l'habitude, à l'orgie musicale se mêle l'orgie visuelle. C'est une attaque complète des sens pour les 7 000 personnes présentes. Sur les murs de l'Alexandra Palace, d'immenses protoplasmes étalent leurs cellules démesurées. Cela s'étire à droite, à gauche, cela enfle, se coupe en deux, s'accouple, monte en une multitude de bulles. Des monstres naissent, des fleurs jaillissent. Les images tournent et vous entraînent dans une ivresse extra-terrestre.

Vers minuit, a lieu un happening. Imaginé par Alan Capro, il est présenté par la japonaise Yoko Ono. Celle-ci vêtue d'une longue robe blanche se tient debout sur une grande échelle blanche. Les spectateurs sont invités à venir découper avec une paire de ciseaux une partie de sa robe. Une personne se risque, puis une autre, puis plusieurs, au bout de quelques minutes la scène est complètement envahie. La BBC est là qui filme le spectacle.

Dans l'assistance évoluent les caméramen et les acteurs d'une production italienne : « Le cœur dans la gorge ». Parmi ces derniers, on note la présence de Jean-Louis Trintignant qui n'a pas l'air d'en revenir. Lui aussi aura sans doute compris désormais ce que signifie l'expression « les folles nuits de Londres ».

Au passage, Andy Wahrol, John Lennon, Brian Jones et Paul McCartney se promènent tranquillement dans la foule. Vers le milieu de la nuit, on procède à une distribution massive de bananes en provenance directe de Covent Garden. Des dizaines de régimes descendent mollement du plafond et des mains avides se tendent vers ce nouvel ingrédient exotique de la beat-generation. Sur le coup des 4 h du matin, une belle image : soudainement des feux de bengale éclatent au fond de la salle, au pied d'un immense échafaudage qu'on n'a pas eu le temps de retirer ; un garçon svelte et agile s'élance alors et escalade à toute vitesse le mur, poursuivi par les spots des projecteurs et les cris de la foule surprise. Arrivé au sommet, il s'y balance tel Tarzan, et pendant quelques minutes joue avec les lumières avant de se lancer dans le vide.

PHILIPPE RAULT

RHYTHM'N BLUES DE CHOC!



RHYTHM & BLUES AT THE OLYMPIA
30 CM STAX 69.005

OTIS REDDING & CARLA THOMAS
30 CM STAX 69.003

SONNY & CHER / PLASTIC MAN
ATCO 125

SAME & DAVE / SOOTHE ME
STAX 169.011

ARTHUR CONLHY / SHAKE RATTLE AND ROLL
ATCO 50

THE ASSOCIATION / WINDY
RIVIERA 231.243

OTIS REDDING / SHAKE OTIS & CARLA / TRAMP
STAX 269.005

THE BAR KAYS / SOUL FINGER
STAX 169.007



clubs rock & folk

par ROBERT ISMIR et JACQUES BARSAMIAN

LES CLUBS DE PARIS

GOLF DROUOT. 2, rue Drouot. Métro : Richelieu-Drouot. Ouvert tous les jours sauf le mardi de 15 h à 19 h et en soirée le vendredi et le samedi de 21 h à 2 h (entrée : 4 F) (week-end : 8 F). Animateur : Henri Leproux.

WEEK-END-CLUB. 20 bis, rue de la Gaîté. Métro : Edgar-Quinet et Gaîté. Ouvert samedi de 15 h à 19 h (entrée : 5 F) et de 21 h à l'aube (entrée : 10 F). Dimanche de 15 h à 19 h (entrée : 7 F). Animateur : Alain Pillant.

BUS PALLADIUM. 6, rue Fontaine. Métro : Pigalle. Ouvert tous les soirs de 21 h à l'aube et le dimanche en matinée de 15 h à 19 h. Prix : 10 F. Animatrice : Madame Collin.

POPARAMA. 105, faubourg du Temple. Métro : Belleville. Ouvert samedi soir et dimanche après-midi. Prix : 7 F. Animateur : Simon Cliff.

LES ROCKERS. 44, rue Pasquier. Métro : Gare St-Lazare. Ouvert le mercredi et le vendredi de 21 h à 2 h ; le samedi de 21 h à 5 h 30 ; le jeudi, le samedi et le dimanche de 15 h à 19 h. Prix : 3 F (semaine) ; 5 F (week-end). Animateur : Jean-Claude Berthon.

CHEZ FÉLIX. 23, rue Mouffetard. Jazz tous les jours. Le jeudi à 21 h 30 : Long Chris, Georges Chatelain et Martine.

CLUB ÉCOSSAIS. 4, rue Jean - Mermoz, Paris-8^e. Métro : Franklin-Roosevelt.

Ouvert tous les soirs de 21 h à 3 h et le dimanche après-midi de 14 h à 19 h. Entrée libre, consommation : 10 F. Animateur : Johnny. Disc-jockey : Alain Bach.

RÉGION PARISIENNE

L'OMNIBUS. 3, rue Saint-Denis, Colombes (20 mètres de la gare de Colombes). Ouvert le vendredi de 21 h à 2 h (entrée : 8 F) ; samedi de 21 h à 4 h 30 et dimanche de 14 h à 19 h 30 (entrée : 10 F). Animateur : Roberto Seto.

TCHOO-TCHOO. Robinson-Village. 106, rue de Malabry. Plessis-Robinson. Métro : Robinson. Ouvert le samedi de 21 h à 4 h et le dimanche de 14 h 30 à 20 h (Prix : 8 F). Animateur : Claude Chambon.

LE TUBE. 11, avenue Jeanne-d'Arc (près de la gare). Aulnay-sous-Bois. Ouvert le samedi de 21 h à 2 h et le dimanche de 14 h 30 à 19 h 30 (entrée : 8 F). Animateur : Jacques Rocamora.

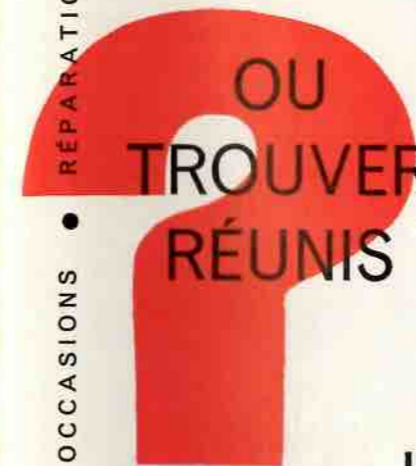
PROVINCE

LE CRAKK - CRAKK. Cavalaire (Var). Ouvert tous les jours, toutes les nuits en juillet, août, septembre. Entrée avec consommation : 10 F. Formations jerk. Animateur : Claude Chambon.

LA GRANGE DU RELAIS. Colombey-les-deux-Églises (Haute-Marne). Ouvert le samedi de 21 h à 2 h (orchestre). Le dimanche de 15 h à 19 h (discothèque). Entrée : 8 F. Animatrice : Madame Crépin.

● LES PLUS LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT ● LE PLUS GRAND CHOIX ● LE MEILLEUR ACCUEIL ●

REPARATIONS
OCCASIONS
REPRISES



AUTHORIZED DEALER PARIS

U.S.A.

LES PRESTIGIEUX MATÉRIELS de BATTERIE U.S.A. ROGERS - LUDWIG - GRETSCH - SLINGERLAND, ASBA - PREMIER - BEVERLEY - PEARL, etc...
LES GUITARES - AMPLIS - ORGUES
ET INSTRUMENTS DE RÉPUTATION MONDIALE



AMPLIS
SONOS
SELMER
ANGLAIS
Agent agréé

LE MAGASIN QUE VOUS DEVEZ CONNAITRE !

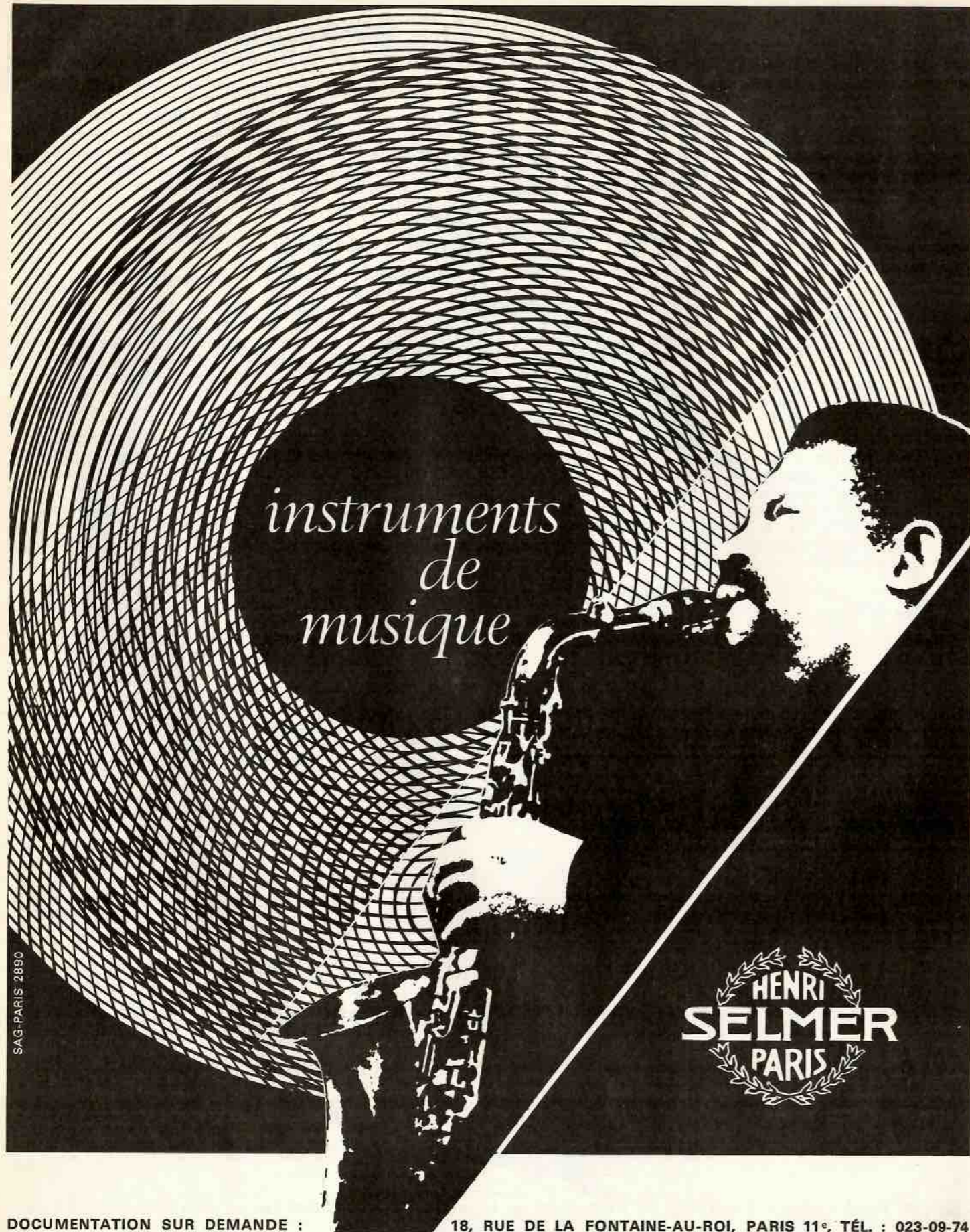


15, rue de la Tour-des-Dames, Paris - 9^e

DIRECTION VICTOR FLORE - TRI. 55-85 - MÉTRO TRINITÉ

● LES PLUS LARGES FACILITÉS DE PAIEMENT ● LE PLUS GRAND CHOIX ● LE MEILLEUR ACCUEIL ●

OCCASIONS
REPRISES
REPARATIONS



instruments
de
musique

HENRI
SELMER
PARIS

DOCUMENTATION SUR DEMANDE :

18, RUE DE LA FONTAINE-AU-ROI, PARIS 11^e, TÉL. : 023-09-74

Une
sélection
des disques
du mois
par Philippe Adler,
Jacques Barsamian,
Alain Dister, Kurt Mohr,
Philippe Rault,
Antoine Reida,
Oliver Wallace,
Jacques Vassal.

LES ANGES

Les Anges. Aïmons. Il faudra le payer. Une fille, mais qu'est-ce que c'est ? ODEON MEO 141 M (45 t EP - 10 F)

Un excellent groupe vocal. Les Anges connaissent visiblement la chanson et, s'ils se produisent masqués, c'est sans doute pour qu'on ne les identifie pas trop facilement. Il se pourrait fort bien que dans les mois à venir, la mode revienne aux groupes (bien négligés en France depuis l'époque dorée des Chaussettes et des Chats). La lutte sera alors chaude entre les Jets, les Cinq Gentlemen, les Anges et quelques autres. A suivre donc. Ph. A.

ANTOINE

Madame Laure Messenger, Claude, Jérémie et l'existence de Dieu. Lolita, Lolita. Je partirai bientôt. L'anniversaire de Beethoven. VOGUE EPL 8548 M (45 t EP - 10 F)

C'est un bon disque au charme insolite et un peu agaçant. Peut-être parce qu'il y a trop de choses et qu'Antoine y joue d'insaisissable façon les caméléons. Le premier point à signaler est la haute qualité de l'accompagnement : discret et moyenâgeux dans « Madame Laure Messenger et la suite », jazz dans « L'anniversaire de Beethoven » et tropical dans « Lolita, Lolita ». A propos de Lolita, il est quand même juste de signaler qu'un certain Salvador était déjà passé par là voici quelques années. Musiques intéressantes, paroles intelligentes et teintées de dadaïsme, Antoine semble décidé à continuer d'étonner son public, qui n'est certainement plus, depuis belle lurette, celui des « Éluibrations ». O. W.

HUGUES AUFRAY

De velours noir. C'est tout bon. Petit frère. Près du cœur, les blessures. BARCLAY 71.154 M (45 t EP - 9,73 F)

C'est un peu décevant. Trois titres qui se ressemblent, et où la mélan-

colie ressemble fort à de la monotonie. Et un autre, « C'est tout bon », qui eut été génial s'il avait été écrit avec l'accord de Jean-Claude Killy : Chanson et idées sont drôles, mais lorsqu'on se permet de mettre quelqu'un en boîte — fût-ce gentiment — on lui demande son avis. La famille Killy la trouve saumâtre. On la comprend. A. R.

LES BEACH BOYS

Then I kissed her. Mountain of love.

CAPITOL CLF 501 (45 t simple - 6,50 F)

(U. S. Capitol)
Deux titres datant d'il y a plus de deux ans. Le premier, de la plume de Phil Spector, n'est pas si mal ; le deuxième, de Harold Dorman (qu'est-il devenu, celui-là ?) n'est rien du tout. On est encore à mille lieues de « Pet sounds » ou de « Good vibrations ». K. M.

BOOKER T & LES MG'S

Hip - hug - her. Summer-time.

STAX 169005 (45 t simple - 6,50 F)

(U. S. Stax)
Un des meilleurs disques de Booker T. Du swing à l'état pur ! Notez qu'il n'est nullement question de « chauffer », que la mélodie de « Hip-hug-her » est on ne peut plus rudimentaire, mais que vous êtes irrémédiablement accroché par ce « sound » et ce rythme rebondissant. Le verso offre une belle version, plus « posée » de Summer-time », de la durée d'une face d'EP. Les quatre musiciens, les mêmes qui étaient venus à Paris avec le Stax Show (Jones, Cropper, Dunn et Jackson), ont co-signé « Hip-hug-her » en frères et je leur souhaite une bonne récolte sous forme de royalties : tous l'auront amplement mérité. K. M.

RAY CHARLES

A MAN AND HIS SOUL, Vol. 1 : I can't stop loving you. What'd I say. Ol' man river. One mint julep. Crying time. Makin' whoopee. Busted. Takes

two to tango. Ruby. Let's go get stoned. Cry. Unchain my heart.

STATESIDE FSL 101 (30 cm - 26,90 F)

A MAN AND HIS SOUL, Vol. 2 : Georgia on my mind. Baby it's cold outside. Worried mind. I chose to sing the blues. I don't need no doctor. Born to lose. Hit the road Jack. You are my sunshine. From the heart. Teardrops from my eyes. No use crying. Chitlins with candied yams.

STATESIDE FSL 102 (30 cm - 26,90 F)

(U. S. ABC-Paramount)
Ce n'est pas parce que Ray Charles s'est signalé voici dix ans par une série de disques extraordinaires qu'il faut maintenant l'encenser à chacune de ses nouvelles parutions. Ce l'est encore moins du fait qu'il est aujourd'hui socialement « accepté » et qu'il est de bon ton de l'admirer. Ray ne s'est pas « trouvé » subitement : il lui a fallu quelques 5 ou 6 ans (jalonnés par de nombreux disques) pour découvrir la bonne formule et l'exploiter. Or, dans la mesure où il sentait qu'il commençait à intéresser le vaste public, il s'est laissé entraîner à des concessions commerciales de plus en plus viles.

La présente collection — variée à souhait puisqu'elle comporte péle-mêle des gravures datant de 1960 à 1966 — est le triste reflet de cet état de choses. C'est pire que regrettable : c'est révoltant. Car Ray Charles (ou les puissances qui le contrôlent) y commet en toute sérénité et conscience ce que l'on ne saurait qualifier autrement que d'outrages à la musique. Pour sûr, il y a quelques bonnes plages (« Hit the road Jack », « You are my sunshine », « No use crying ») et d'autres « pas mal » — en particulier dans le 2^e volume — n'empêche que la majorité sont du « pseudo-soul », exécuté avec raffinement et à grand renfort de violons et de chœurs atroces. Cette musique est une insulte au bon goût précisément parce que faite

avec tant d'application, de talent même.

« Oh que c'est joli, ces chœurs ! Ah que c'est émouvant, ce nègre qui chante ses peines et ses chagrins ! » — Non, non ! Lecteurs de Rock & Folk, vous n'allez pas vous laisser prendre à ces simagrées ! Laissez ça aux « squares », au public des palaces de Miami et de Las Vegas. C'est ainsi qu'ils aiment à imaginer les « bons nègres » pleins de talent. Tant mieux pour eux ! Quant à nous, sachons les apprécier sous leur vrai jour : agressifs, humoristes, tendres suivant les cas, mais que ce soit au moins à leur propre façon : c'est ça la soul music.

Ray Charles nous en a donné de nombreux exemples, mais ce n'est pas dans ces deux recueils qu'on en trouvera beaucoup. Du vrai soul, ce mois-ci, vous en trouverez sous Percy Milem, Otis Redding, Spencer Wiggins, etc. Et le mois prochain, à vous d'ouvrir vos yeux et vos oreilles !

K. M.

JOE DASSIN

Les Dalton. Viens voir le loup. Hello, hello ! C'est un cœur de papier.

CBS EP 6356 (45 t EP - 9,90 F)

Bon disque. « Les Dalton » n'ont déjà plus besoin de présentation : tous les programmeurs radio se sont rués là-dessus comme en d'autres temps la vérole se ruait sur les bas membres d'une certaine caste. C'est drôle, bien envoyé, sans prétention et le « tagadagadagada » est une sacrée idée. « Hello, hello ! » est une ravissante chanson, nettement supérieure aux deux titres restants. Pas de problème pour Dassin : il a le vent en poupe, tagada, tagada...

Ph. A.

BO DIDDLEY

Wrecking my love life. Boo ga loo before you go. Ooh baby ! Back to school.

CHESS 269.505 (45 t EP - 9,73 F)

Un des premiers EP de Bo sorti en France, le premier

même, je crois, puisque Barclay n'avait sorti précédemment que deux albums dans la série « Eddy Mitchell présente les rois du rock ». Cet EP présente Bo Diddley 1967, c'est-à-dire peu différent de Bo Diddley 1955 mais quand même avec quelques petites concessions aux arrangements plus raffinés d'aujourd'hui. Violon intéressant dans « Wrecking my love life », c'est d'ailleurs Bo qui en joue — il avait fait ses études musicales sur cet instrument. Concession à la mode avec « Boo ga loo before you go ». « Back to school » sonne note pour note comme « Ain't love good, ain't love proud » de Jimmy James. Mais partout on retrouve l'unique Bo Diddley le seul, le grand, une des légendes vivantes du rock' n'roll.

Ph. R.

BOB DYLAN

Leopard skin pill box hat. Most likely you go your way and I'll go mine. Absolutely sweet Marie. C.B.S. EP 6345 (45 t EP - 9,90 F)

Fausse nouveauté. Tous ces titres font partie du LP « Blonde on Blonde » paru il y a plus d'un an déjà. Bob Dylan a passé une très longue convalescence loin des studios, à la suite de son accident de moto de juillet dernier. Depuis, il aurait gravé 14 nouvelles plages pour terminer son contrat avec C.B.S. Si vous n'avez pas le LP, achetez vite ce disque, reflet des nouvelles tendances du génie de Greenwich Village.

A. D.

LES EASYBEATS

GOOD FRIDAY. River deep, mountain high. Do you have a soul. Saturday night. You me, we love. Pretty girl. Friday on my mind. Happy is the man. Hound dog. Who'll be the one. Made my bed. Remember Sam. See line woman.

UNITED ARTISTS 37.002 UAL (30 cm - 19,95 F)

Formation révélée cette année avec « Friday on my mind » (qui figure au sommaire de cet album), les Easybeats nous proposent

de très bonnes adaptations de « River deep, mountain high » (Ike & Tina Turner), « Hound dog » (Elvis Presley), ainsi que « Pretty girl », une bonne idée à la Beatles, dans laquelle la voix du chanteur s'apparente à celle de Paul McCartney et « You'll be the one », mon titre favori de ce 33 t.

J. B.

LES EASYBEATS

Who'll be the one. Saturday night. Lisa. Do you have soul.

UNITED ARTISTS 36112 (45 t EP - 9,90 F)

(Angleterre : United Artists) Les Easybeats m'avaient immédiatement conquis avec leur « Friday on my mind » et bien qu'ils n'aient pas réitéré ce petit chef-d'œuvre, ma sympathie leur reste acquise. Ils n'ont pas toujours le percutant ni les timbres de voix qu'on souhaiterait pour certaines de leurs créations, mais c'est toujours frais et ça fourmille d'idées. On est en peine de choisir un titre favori sur les quatre. L'influence des Beatles est évidemment prépondérante, mais les Easybeats ne cherchent pas à les imiter servilement. C'est ce qui fait leur intérêt.

K. M.

JACQUES FILH

Lâche-moi. Je drague au drug. Wraaaach ! Fini Borniol.

DUCRETET-THOMSON 460 V 761 M (45 t EP - 10 F)

Un nouveau venu, plein d'idées et d'humour. Son « Lâche-moi » est tout simplement génial. Cela devrait faire un malheur dans les boîtes cet été. Excellent accompagnement. Les autres titres, pour vouloir être trop résolument dans le vent, sont moins réussis. Mais « Lâche-moi », c'est « the big foot ».

Ph. A.

ARETHA FRANKLIN

Respect. Soul Serenade. Save me. Good times. ATLANTIC 750028 (45 t EP - 9,73 F)

Quatre titres tirés du LP Atlantic 8139 chroniqué au mois de mai (toujours introuvable, paraît-il). Je n'ai pas changé d'opinion un poil à son sujet : il reste exceptionnel et l'on devrait

essayer de se le procurer au complet, en 33 t.

K. M.

MICHEL FUGAIN

Un moral d'acier. Je n'aurais pas le temps. Un homme, un enfant. Si je reviens la belle.

FESTIVAL FX 1532 M (45 t EP - 9,90 F)

Sympathique 45 t pour « Mister Prends ta guitare ». « Un moral d'acier » est de la même veine et balance tout autant.

O. W.

LES GEEZINSLAW BROTHERS

Four kinds of lonely. You wouldn't put the shuck on me. The best guitar picker. Women do funny things to me.

BARCLAY 071.151 (45 t EP - 9,73 F)

D'après la pochette, ce disque nous présente quelques chansons « cow-boy ». Corrigeons, si vous permettez, en disant que les chansons en question proviennent peut-être d'un répertoire cow-boy, mais qu'elles sont interprétées tout à fait en rock : guitare électrique, rythme, tout y est. Ça se danse, et pas nécessairement autour d'un feu ou le Colt à la ceinture. Résultat : c'est à peu près aussi cow-boy que « Le folklore américain » de Sheila était du folksong. La différence, c'est que les Geezinslaw Brothers sont bons quand même : « Four kinds of lonely » me paraît être le meilleur, et « Women do funny things to me » est effectivement assez « funny » : il faut bien rigoler de temps en temps !

J. V.

LES 5 GENTLEMEN

Oum - Tse - Oum - Papa. Anna. Longue, longue nuit d'amour. Cent millions d'années avant Jésus-Christ.

RIVIERA 231.212 (45 t EP - 10 F)

C'est vraiment très chouette. Il est grand temps que ces cinq Marseillais se décident à abandonner bouillabaisse et calanques pour venir tenter leur chance à Paris. Ils ont une couleur sonore extraordinaire (id est : qui sort de l'ordinaire) et devraient faire un malheur

dès leur première apparition.

Ph. A.

LES HAPPENINGS

I got rhythm. Impatient girl. Quando verdo. Lillies by monet.

B. T. PUPPY 701 M (45 t EP - 9,73 F)

Groupe qui sort régulièrement des best-sellers aux États-Unis : Il y eut « See you in september » et « Go away little girl ». Les voici avec une étonnante version de « I got rhythm » de Gershwin : heureusement d'ailleurs, car ce titre sauve le 45 t.

J. B.

TIM HARDIN

Black sheep boy. Misty roses. Reason to believe. Green rocky road.

VERVE 519.904 (45 t EP - 9,90 F)

Oh oui ! Que j'aime Tim Hardin ! Et « Misty roses » est une des plus belles compositions que je connaisse. Quant à l'interprète ! Sa voix demeure à la fois si émouvante, si triste et si fantastique que tous les gens à qui j'ai passé ce 45 t en sont tombés amoureux sur-le-champ.

Ph. R.

PROCOL HARUM

A whiter shade of pale. Lime street blues. DERAM 18005 (45 t simple - 6,50 F)

(Angleterre : Deram)

Vous n'avez pas attendu ma bénédiction pour l'acheter, celui-là. Et vous avez eu mille fois raison. C'était vraiment la grosse ruée. Et je ne peux qu'associer ma faible voix aux chœurs des louanges que mérite le jeune Anglais pour avoir déniché (ou composé ?) cette merveilleuse mélodie à la Jean-Sébastien Bach, son splendide accompagnement à l'orgue et son chant qui rappelle Percy Sledge.

K. M.

JIMI HENDRIX EXPERIENCE

The wind cries Mary. Fire. Purple haze. Highway child.

BARCLAY 071.157 (45 t EP - 9,73 F)

Jimi Hendrix montre ici qu'il est capable de réussir dans n'importe quel genre.

OTIS REDDING ET CARLA THOMAS

OTIS REDDING & CARLA THOMAS

DUO : Lovey dovey. Tramp. Knock on wood. Bring it on home to me. Let me be good to you. Ooh Carla, ooh Otis. Are you lonely for me baby. It takes two. Tell it like it is. When something is wrong with my baby. New year's resolution. STAX 69003 (30 cm - 19,95 F)

Are you lonely for me baby. Lovey dovey. STAX 169003 (45 t simple - 6,50 F)

Tramp. Tell it like it is. STAX 16900 (45 t simple - 6,50 F)

(U.S. Stax)

Avec deux artistes comme Otis et Carla dans la même maison, il était tentant de les faire enregistrer ensemble. Le résultat est un bon 30 cm, mais qui présente toutefois quelques inégalités. Le duo manque évidemment du rodage qu'on peut trouver chez des artistes qui passent ensemble sur scène et le choix des thèmes est davantage le reflet de quelques gros succès de l'année écoulée qu'une création originale. De même les arrangements n'ont pas toujours le fini auquel nous ont habitués les meilleures productions de l'équipe de Memphis.

Vous pouvez trouver les originaux de « Tramp » par Lowell Fulson (sur Kent, hélas inédit en France), de « Knock on wood » par Eddie Floyd, de « Bring it on home » par Sam Cooke, de « Are you lonely » par Freddie Scott, de « It takes two » par Marvin Gaye et Kim Weston, de « Tell it like it is » par Aaron Neville et de « When something » par Sam & Dave. Le clou du recueil est à mon avis « Tramp » qui peut rivaliser avec la formidable version originale de Lowell Fulson. La raison

en est bien simple : Otis et Carla dialoguent plus qu'ils ne chantent, ils cafoillent et se chamaillent avec un naturel qui laisse soupçonner bien des choses. Et l'arrangement orchestral colle à merveille. Ce genre de dialogue a fait l'objet d'enregistrements depuis le début des années vingt (Butterbeans & Suzie, George Williams & Bessie Brown, etc.), mais c'est la première fois depuis très longtemps qu'on en trouve une version moderne. Je donnerai la transcription de l'essentiel des paroles (qui ne prennent d'ailleurs toute leur saveur que si on les entend relatées avec l'inénarrable accent de notre duo) et qui montrent bien qu'entre une fille et un garçon, qu'on se trouve au Tennessee, en France ou au Kamtchatka, les discussions tournent toujours autour du même sujet :

Carla : Tramp !
Otis : What you call me ?
Carla : Tramp !
You don't wear continental clothes or Steton hats.
Otis : But I'll tell you one doggone thing : it makes me feel good ! You know one thing ? I'm a lover !
Carla : You know what, Otis ?

Otis : What ?
Carla : You're « country » !
Otis : It's all right !
Carla : You're straight from the Georgia Woods !
Otis : That's good !
Carla : You know what ? You wear overalls and big old Brogham shoes. And you need a haircut, tramp !

Otis : Haircut ? Woman, ooh ! I'm a lover ! (Otis marmonne inintelligiblement)
Carla : Tramp !
You know what, Otis ? I don't care what you say, you're still a tramp !
Otis : What ?

Carla : That's right ! You haven't even got a fat bankroll in your pocket ! You probably haven't even got twenty-five cents !

Otis : I got six Cadillacs, five Lincolns, four Fords, six records, three T-Birds and a Mustang. Ooooh, I'm a lover !

Carla : See what I mean ?

(Carla : Clochard !
Otis : Comment tu m'appelles ?

Carla : Clochard !
Tu ne portes pas de complets ni de chapeaux de feutre.

Otis : Mais je vais te dire une chose : c'est comme ça que je me sens à l'aise ! Et tu veux savoir une chose ? Je suis un Don Juan !

Carla : Tu sais quoi, Otis ?
Otis : Quoi ?

Carla : Tu fais péquenot !
Otis : Tant mieux !

Carla : T'as l'air de venir tout droit des forêts de la Géorgie !

Otis : Formidable !
Carla : Tu sais quoi ?

Tu t'promènes en pélerine avec de vieilles grosses bottines. Et t'as besoin d'aller chez le coiffeur, clochard !

Otis : Coiffeur ? Oh femme de mes rêves ! Mais je suis un Don Juan ! (Otis marmonne de façon inintelligible)

Carla : Clochard !
Tu veux savoir une chose, Otis ? Tu peux dire tout ce que tu veux, tu restes toujours un clochard !

Otis : Quoi ?

Carla : Parfaitement ! Tu n'as même pas une liasse de billets de banque dans ta poche ! Tu n'as probablement même pas vingt-cinq cents !

Otis : Mais j'ai six Cadillacs, cinq Lincolns, quatre Fords, six disques, trois Thunderbirds et une Mustang. Ooooh, je suis un Don Juan !

Carla : Tu vois ce que je disais ?) KURT MOHR

Il a un sound véritablement fantastique et qui lui est propre. « The wind cries Mary » est un blues très prenant. « Fire » est du plus pur Rhythm and Blues. « Purple haze » réaffirme la tendance psychédélique du groupe. Quant à « Highway child », c'est un bon pop-rock qui nous rappelle que Jimi Hendrix a fait ses classes chez Little Richard. A. D.

BUDDY HOLLY
Oh Boy. Not fade away. I'm lookin' for someone to love. Send me some lovin'.
CORAL 62.004 M (45 t EP - 9,90 F)
Buddy demeure l'un des pionniers du rock préférés de nos lecteurs, huit ans après sa disparition. Coral nous propose l'un de ses plus grands succès, « Oh boy », ainsi que « Not fade away », repris plus tard par les Rolling Stones ; une version d'un tube de Little Richard « Send me some lovin' » et un rock à la Gégène « I'm lookin' for someone to love ». Attention, ne me dites pas que ce disque est démodé, sinon gare à vous ! J.B.

JIMMY JAMES
THE NEW RELIGION. Amen. Do it right. People get ready. I gotta dance to keep from cryin'.
PYE PNV 24.188 (45 t EP - 10 F)
Jimmy James et ses Vagabonds, bien que n'ayant pas eu de grand hit en Angleterre, sont régulièrement les vedettes des clubs londoniens dans le vent. En France, ils sont venus dernièrement jouer dans divers établissements (Eden Ranch, Trident, Omni-Bus,...). Ce super 45 t contient une excellente version de « Amen », très « New Religion » ; « I gotta dance to keep from cryin' », dont l'ambiance me rappelle celle que produisait Gary US Bonds, il y a cinq ans ; « Do it right » (Peu m'importe la façon dont tu le fais, du moment que tu le fais bien) et « People get ready », un slow à la Walker-Righteous Brothers. J. B.

JEFFERSON AIRPLANE
SURREALISTIC PILLOW
My best friend. Somebody to love. How do you feel. White rabbit
RCA VICTOR 86560 M (45 t EP - 9,90 F)
Voici enfin un écho de ce groupe californien qui fait fureur de New York à San Francisco et très représentatif de la nouvelle musique pop américaine. « My best friend » rappelle beaucoup les Mamas and Papas. « Somebody to love » chauffe terriblement grâce à la voix presque noire de la chanteuse. La deuxième face révèle l'emploi d'instruments inhabituels : hautbois, flûte, pipeau, etc... « How do you feel » est très joli mais ressemble un peu trop à « Monday-munday ». Dans le dernier morceau, « White rabbit », la chanteuse a des intonations à la Miriam Makeba assez étonnantes. Elle devrait s'affirmer rapidement parmi les plus grandes. Alors prenez vite un ticket pour un petit voyage en Jefferson Airplane. A. D.

LES JETS
La rencontre. Le vent est familier. Cosmonaute. L'inventaire.
IMPACT 200.011 M (45 t EP - 9,90 F)
Quatre chansons extraites de la bande sonore du film « Mamaïa », Oscar du Jeune Cinéma Français 1967 à Hyères, dans lequel les Jets apparaissent et chantaient. C'est très réussi et les Jets ont trouvé une couleur sonore bien à eux. « La rencontre » est un titre tout à fait remarquable. Ph. A.

LES KNACK
I'm aware. Time waits for no one. The spell. Softly, softly.
CAPITOL EAP 120.923 (45 t EP - 10 F)
Trois Américains + un Anglais = un groupe sympathique qui dévide gentiment de bons petits morceaux, ni trop pop ni trop « psychédélique ». Un bon juste milieu, comme leurs homologues les Monkees. Titre vedette « I'm aware ». Après tout, pourquoi ne pas avoir le « knack » pour ce style de musique ? A. D.

HERBERT LÉONARD
Si je ne t'aimais qu'un peu. Il serait doux d'être aimé par vous. Tu vis dans un enfer. Je retourne chez moi.
MERCURY 152.091 MCE (45 t EP - 9,90 F)
21 ans. Un physique à la Stevie Winwood. Une bonne voix. Et le punch. C'est la dernière découverte de Lee Hallyday, et Herbert devrait faire son petit bonhomme de chemin. A. R.

LES LOVIN' SPOONFUL
Darling be home soon. Darling companion. Lovin' you. Full measure.
KAMA - SUTRA 617.108 (45 t EP - 9,90 F)
« Darling be home soon » est extrait du film « You're a big boy now » qui passe actuellement sur les écrans parisiens. Les deux meilleurs titres de cet EP sont « Darling companion », une jolie ballade dans une atmosphère très « country and western », et « Lovin'you » que John Sebastian avait préalablement écrit pour Bobby Darin. Ce dernier morceau s'apparente au « New Old Style », très 1925, une plage fort agréable. Ph. R.

LULU
The boat that I row. Dreary days and nights.
COLUMBIA CF 110 (45 t simple - 6,50 F)
(Angleterre : Columbia)
Une sorte de mélange entre Sandy Shaw et Millie Small, et elle chauffe joyeusement, la petite Lulu ! Le tube d'un été, mais pourquoi s'en priver ? C'est « The boat » que vous entendez à la radio et qui vous accroche, mais vous écouterez tout aussi souvent le verso (davantage dans le style folk). K. M.

MADE IN ENGLAND-N° 2
Give it to me. We ain't got nothin' yet. 98-6. Stay with me baby. Ha ! ha ! said the clown. On a carousel. I'm a man. Straight down to the bottom. Give and take. Touch me, touch me. Mona. Peek-a-boo.
FONTANA 681.576 TL (30 cm - 19,95 F)
Du jerk à gogo avec les

principaux artistes anglais des labels Philips, Fontana et Mercury. Un produit de haute qualité qui alimentera vos surprises-parties. Des grands noms de la pop music, tels les Troggs et le Spencer Davis Group. Un album très varié que vous devez posséder si vous n'avez pas encore tous ces titres en 45 t. Du rhythm'n'blues (« I'm a man », « Straight down to the bottom », « Give and take ») au pop plus léger (« On a carousel », « Ha ! ha, said the clown ») en passant par les douces du slow (« Stay with me baby ») comme seuls les Walker Brothers les chantaient. J. B.

MANFRED MANN
Ha ! Ha ! said the clown. Feeling so good. Each and every day. All I want to do.
FONTANA 465.376 (45 t EP - 9,90 F)
Le clown a dit : « Ha ! Ha ! » ; le public a fait : « Ho ! Ho ! » ; quant à la maison de disques, elle s'est frotté les mains en sussurant : « Hé ! Hé ! » Personnellement je fais : « Hum ! Hum ! » parce que je préférerais « Semi-detached... » mais comme il y a toujours des mécontents, forget it ! Le tube ! A noter que les trois autres compositions sont du batteur Mike Hugg et que « Each and every day » a été enregistré par Simon Dupree et le Big Sound sous le titre « Day time, night time ». Ph. R.

BOBBY MARCHAN
Shake your tambourine. Just be yourself. Hooked. Meet me in church.
STATESIDE FSE 104 (45 t EP - 10 F)
(U. S. Cameo)
Ce disque, enregistré à Nashville, provient de deux séances. Les deux premiers titres sont du 15 juillet 1966 et comprennent George Tidwell (tp), Charles Chalmers (ts), Floyd Newman (bs), Chips Moman et Reggie Young (g), Tommy Cogbill (b) ainsi que Buddy Killen, Jerry Tuttle, Joseph Chrisman et Ronnie Wilkins (instruments inconnus).

Les deux autres, du 7 décembre 1966, sont avec les mêmes, sauf Bob Phillips, Cecil Logan et Larry Butler au lieu de Newman et Wilkins. Bien sûr, vous pouvez vivre une vie heureuse et paisible sans vous soucier de tous ces détails, mais pour le moment nous essayons d'y voir un peu clair, dans toute cette musique pop ou rock (ou ce que vous voudrez). Maintenant « Shake », ça swingue et ça danse assez furieuse ment ; « Just be yourself », je n'aime pas du tout ; les deux autres titres sont bons mais sans grande inspiration. K. M.

MARTHA & LES VANDALLAS
Jimmy Mack. Third finger left hand. One way out. Keep it up.
TAMLA-MOTOWN TMEF 549 (45 t EP - 10 F)
(U.S. Gordy)
A part le charmant « Jimmy Mack », on semble être terriblement à court d'idées chez Tamla. Que se passe-t-il ? Ce sont pourtant Holland-Dozier-Holland qui osent mettre leur griffe sous l'inépte « Third finger » qui n'inspire ni l'arrangeur, ni les chanteuses, ni surtout l'auditeur ! K. M.

PERCY MILEM
Crying Baby Baby Baby. Call on me
STATESIDE FSS 502 (45 t simple - 6,50 F)
(U.S. Goldwax)
Mystère total autour de Monsieur Milem qui nous chante un bon slow, genre Percy Sledge-Procol Harum, avec accompagnement d'orgue. C'est donc du tout gagné. Mais c'est vraiment sur le verso, « Call on me » qu'il se révèle comme l'un des chanteurs les plus swinguants et les plus hargneux. L'orchestre (notamment le bassiste et le saxo ténor) ainsi que le chœur de filles sont sensationnels. Mettez-le à plein jus au cours d'une surboub et vous verrez le résultat ! K. M.

LES MOODY BLUES
Fligh me high. Got the time.
DECCA 79.006 (45 t simple - 6,50 F)

Les Moody Blues, nouvelle formule, nous proposent deux bonnes plages. Techniquement, vocalement et instrumentalement, c'est du bon boulot. Pourtant, « Fligh me high » (la meilleure face) est loin d'un « Go now ». J. B.

CLAUDE MORGAN
Viens le temps d'une danse. Bonjour chez toi. Tes yeux. Seul dans le noir.
BARCLAY 71.158 M (45 t EP - 9,73 F)
Un registre étendu, des inflexions « bluesy » et un slow massif (« Viens le temps d'une danse ») devraient permettre à Claude de creuser son trou pendant les mois chauds. C'est bon. Ph. A.

LES MOVE
I can hear the grass grow. Wave the flag and stop the train.
DERAM 18.006 (45 t simple - 5 F)
Sur le label des hits, un hit par les Move. « J'entends l'herbe pousser et je vois des arcs-en-ciel le soir », voilà des paroles très psychédélices ! Pourtant le groupe, en dépit des bombes fumigènes et des appareils de télévision mis en morceaux, s'avère être simplement un excellent ensemble de Rock'n'Roll très professionnel vocalement, instrumentalement et scéniquement parlant. Producteur de grande classe : Denny Cordell (Georgie Fame, Denny Laine, Procol Harum). Manager de talent : Tony Secunda. Auteur-compositeur d'avenir : Roy Wood. Tout pour réussir, quoi ! Ph. R.

? ET LES MYSTÉRIANS
Can't get enough of you baby. Smokes. Telling lies. Upside.
STATESIDE FSE 105 (45 t EP - 10 F)
Le moins qu'on puisse dire c'est que le fameux « ? » et ses Mystérieux ne s'est pas cassé pour trouver « Can't get enough of you baby » ! Il a à peine pensé à « 96 tears » en composant ce morceau ! Les trois autres titres sont médiocres ; à vous de conclure... Ph. R.

LES NEW CHRISTY MINSTRELS
Cotton fields. Mighty Mississippi
C.B.S. 2725 (45 t simple - 6,50 F)
Les New Christy Minstrels, comme les Brothers Four, sont un groupe folklorique

de grande valeur qui n'a pas obtenu toute l'audience qu'il méritait. Les deux morceaux présentés ici sont tout de même deux succès confirmés. Le groupe, dirigé par Randy Sparks, est presque une chorale : huit hommes (dont Barry McGuire), et

SIMON ET GARFUNKEL

SIMON AND GARFUNKEL
PARSLEY, SAGE, ROSEMARY AND THYME. Scarborough fair/Cantide. Patterns. Cloudy. Homeward bound. The big bright green pleasmachine. The 59 th street bridge song. The daughing conversation. Flowers never bend with the rainfall. A simple desultory philippic. For Emily, whenever I may find her. A poem on the underground wall. 7 o'clock news/Silent night.
C.B.S. S 62825 (30 cm - 26,90 F)
Simon et Garfunkel, c'est l'esprit de New York. Par opposition à celui de Californie, qui est douceur de vivre, amour et tranquillité. Le New-Yorkais, enfermé dans ses buildings de verre, étouffant l'été, mourant de froid l'hiver, bousculé, abruti, agressé, esprit violé, corps volé, n'a que peu de temps à consacrer à la réflexion, à la pensée ou au rêve. D'ailleurs, la plupart du temps il y renonce, cherchant des compensations dans la télévision, les matches de base-ball ou, hélas, la drogue et l'alcool. Le Bowery est plein de ceux que la TV n'a pas su assimiler ou Bobonne gouverner. Alors, de temps à autre, des voix s'élèvent dans ce chaos, cette guerre permanente, Dylan, Simon and Garfunkel. Deux grands garçons, sans doute sauvés par leur haute éducation, et qui voudraient rappeler aux hommes qu'ils existent, qu'ils ont un corps pour sentir le souffle de

la vie (« Flowers never bend with the rainfall »), un esprit pour rêver, pour s'échapper ; un regard pour s'attarder sur les nuages (« Cloudy ») et non s'incruster dans un petit écran ; qu'à New York, on peut se sentir bien (« Feelin groovy »), même quelque part sur le pont de la 59^e rue ; que les mirages de Coney Island n'ont d'autre but que de vider un peu plus l'individu de sa substance réelle, dans l'une de ces machines où l'on doit faire semblant de s'amuser parce qu'on a payé un dollar et qu'il faut en avoir pour son argent « The big bright green pleasmachine », véritable lavage de cerveau qui vous fait oublier vos soucis d'impôts, de service militaire et d'amourette déçue. Alors ? Faut-il, comme le conseille Bob Dylan, se bourrer la g.... (« It's all night, Ma, everybody must get stoned » — « A simple desultory-philippic ») ? Mieux vaut essayer plutôt d'utiliser nos dernières ressources à chercher autour de nous les traces d'une existence humaine, à dire qu'on l'aime à une fille que l'on n'a encore jamais vue (« For Emily, whenever I may find her »), à savoir trouver la poésie dans quelques mots écrits à la hâte sur le mur d'un couloir de métro (« A poem on the underground wall »), à chanter que la nuit de Noël est calme et belle pour tous les hommes de bonne volonté (« 7 o'clock news/Silent night »).

ALAIN DISTER

deux femmes, ce qui assure pas mal de variété dans les soli. On y entend des voix excellentes que l'on peut apprécier surtout dans « Cotton fields », de Lead-belly. Si vous ne connaissez pas encore les New Christy Minstrels, alors procurez-vous ce simple qui devrait vous donner envie de l'extraordinaire 30 cm « Ramblin' » si vous avez la chance de le trouver encore. J. V.

ROY ORBISON

So good. Memories. Communication breakdown. Going back to Gloria.

LONDON REU 10.186 M (45 t EP - 9,90 F)

« The big O », comme l'appellent les Anglais et les Américains, fait beaucoup penser à son collègue de Memphis, Elvis Presley. Roy Orbison sort en général de très bons disques. Ici, il nous présente quatre de ses compositions qu'il chante fort bien. Malheureusement tout ceci ne paraît pas assez commercial pour le public français.

J. B.

P. S. Une note particulière pour cet excellent slow qu'est « Memories ».

MICHEL POLNAREFF

Ame câline. Fat Madame. Le roi des fourmis. Le saule pleureur.

DISC'AZ EP 1130 (45 t EP - 10 F)

Le retour de Polnareff ! Le retour parce que, à mon humble avis et malgré le succès qu'il a remporté, son dernier disque avec « Tatatata » et « Pauvre guitariste » ne cassait pas trois pattes à un unijambiste. Là, c'est du solide. Un titre anglais et trois merveilleuses petites chansons. C'est joli, intelligent et parfaitement fabriqué. Bien, bien, bien. Ph. A.

ELVIS PRESLEY

PARADISE HAWAIIAN STYLE. Scratch my back. A dog's life. Stop where you are. House of sand.

RCA-VICTOR 86.557 M (45 t EP - 9,90 F)

Le « King » chante quatre extraits du film « Paradise hawaiian style » (une production Hal Wallis).

« Scratch my back » est un bon jerk et « A dog's life », un bop valable. Mais tout ceci n'est pas du meilleur cru : Je préférerais « Spinout », son 45 t précédent. J. B.

JAMES & BOBBY PURIFY

Shake a tail feather. Goodness gracious. Wish you didn't have to go. You can't keep a good man down.

STATESIDE FSE 1001 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Bell)

Ce disque fait suite au 45 t simple chroniqué au mois d'avril et maintient un fort bon niveau. « Shake a tail feather », enregistré au début de cette année à Memphis avec Bobby Emons (orgue), Reggie Young (guitare), Tommy Cogbill (basse) et Gene Chrisman (drums) ainsi que des cuivres et des chœurs fait un peu fête populaire. Les autres titres, réalisés en 1966 à Muscle Shoals comprennent Spooner Oldham (orgue, piano, vibraphone), Albert Lowe (guitare), David Hood (basse) et Roger Hawkins (drums) ainsi que Charlie Chalmers et Ed Logan (saxes) sur « Wish ». Ils ne valent cependant pas tout à fait leur premier tube, « I'm your puppet ». K. M.

OTIS REDDING

I love you more than words can say. Let me come on home. Scratch my back. Treat her right.

STAX 269004 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Volt)

Un très très bon disque, mais il faut être dans le coup pour piger. Presque pas de mélodie : tout se passe sur le plan rythmique, parfois très subtil, malgré les apparences. Ainsi « Treat her right », qui peut sembler éléphantique de prime abord, mais qui tout au long suggère le doublement rythmique. Et le très complexe « Let me come on home » (l'un des favoris de Percy Sledge, soit dit en passant). Usage discret et réussi de violons dans le premier titre (où Booker T joue du piano).

Les deux derniers figuraient déjà dans le recueil « Rhythm & Blues Panorama » (Stax 3006) et datent de 1965. Les deux premiers sont de cette année. K. M.

OTIS REDDING

Shake. You don't miss your water.

STAX 169.008 (45 t simple - 5 F)

Enregistré en mars dernier au Finsbury Park de Londres, cette version « live » du vieux classique de Sam Cooke sonne plus jeune que jamais. Booker T. et les Markeys, sur un tempo très rapide, balancent comme des dieux ; quant à Otis il fait son boulot habituel, il met en l'air la baraque ! Ph. R.

JOE SIMON

My special prayer. Travelin' man. Too many teardrops. What makes a man feel good.

MONUMENT 780002 (45 t EP - 9,73 F)

(U.S. Sound Stage 7)

Deux titres rapides (2 et 4) et deux lents, très guimauve, nous permettent de faire connaissance avec Joe Simon et les musiciens de Nashville. « What makes a man feel good », particulièrement réussi, swingue avec insistance. « Too many teardrops » et « Travelin' man », enregistrés le 14 avril 1966, comprennent Cliff Parman, George Tidwell, Don Sheffield (tp) ; Charlie McCoy (hca) ; Quitman Dennis (bs) ; David Briggs (p) ; Brenton Banks (org) ; Jerry Stembridge, Billy Sanford (g) ; Norbert Putnam (b) ; Kenneth Buttrely (dm) ; Lillian Hunt, Carol Walker, Solie Fott (vln) et Bob Wilson (instr. inconnu). « What makes a man feel good », du 21 juin 1966, comprend Dennis, Briggs, Stembridge, Sanford, Putnam, Harold Nesbitt (dm) et Wilson. « Special prayer », du 23 juin, comprend les mêmes, sauf Jerry Carrigan (dm) à la place de Nesbitt. K. M.

PERCY SLEDGE

My special prayer. Pledging my love. What am I living for. Just out of reach.

ATLANTIC 750026 (45 t EP - 9,73 F)

(U.S. Atlantic)

Même les grands « fans » de Percy risquent d'être déçus par ce disque qui n'offre pas un bon choix de morceaux ; c'est le moins bon de ses EP sortis jusqu'à présent. Prenez plutôt le N° 750025, l'un de ses meilleurs. K. M.

LES SMOKE

My friend Jack. Don't lead me on. We can take it. Waterfall.

IMPACT IMP 200.010 M (45 t EP - 9,90 F)

L'un des meilleurs 45 t de groupes anglais parus ces temps derniers. « My friend Jack » est le tube parfait (très bonnes sonorités vocales et instrumentales). « We can take it » prouve que les Smoke ont d'autres possibilités et ne devraient pas constituer un groupe à un seul succès. J. B.

STONE

Vive la France. Auguste le chat.

POLYDOR 66562 (45 t simple - 5 F)

Oh que c'est chouette, et léger, et plein de charme (sauf la grosse voix dans « Le chat » qui se veut drôle et ne l'est pas du tout) ! Stone n'en est pas à son premier bon disque, mais on lui souhaite le gros tube, la locomotive à laquelle on ne résisterait pas. « Vive la France » n'est pas du patriotisme indigeste, mais plutôt un équivalent, bien français, de « Winchester cathedral ».

Mais cela risque de plaire davantage aux touristes étrangers, « bicôse » c'est chanté de mignonne façon et cela leur rappellera de bons souvenirs de vacances. (Non, non, non, ce n'est pas pour vous, Messieurs les Rockers !) K. M.

CAT STEVENS

I'm gonna get me a gun. Smash your heart. School is out. I'm gonna be king.

DERAM 15.003 M (45 t EP - 9,90 F)

Après un départ lançant, Cat Stevens s'enflamme pour nous dire qu'il va se procurer un pistolet. Alors, « prépare-toi à courir »

(« I'm gonna get me a gun »). Ce nouveau tube confirme l'authentique valeur commerciale de ce jeune chanteur anglais, auteur - compositeur qui s'était révélé au début de l'année avec « I love my dog » et « Matthew and son ». J. B.

LES SUPREMES

The happening. I guess I'll always love you. All I know about you. Mother you smother you.

TAMLA-MOTOWN TMEF 550 (45 t EP - 10 F)

(U.S. Motown)

Depuis que les Supremes ont accédé au stade de super-vedettes (leur « Happening » continue l'incroyable tradition de monter au N° 1 du hit-parade), elles se laissent glisser vers le genre « spectacle pour familles » et elles risquent de finir par perdre tous leurs vrais fans. Ça a l'air de bien marcher en Amérique, mais en Europe, en ce qui concerne la soupe, chaque pays a son genre bien particulier. Ceci dit, les quatre thèmes, dont je ne raffole guère, sont quand même très bien interprétés et le disque est fort plaisant. K. M.

JACQUELINE TAIEB

Qu'est-ce qu'on se marre à la Fac. Bientôt tu l'oublieras. La première à gauche. Le printemps à Paris.

IMPACT 200.009 M (45 t EP - 9,90 F)

Avec « 7 heures du matin », Jacqueline avait prouvé qu'elle avait quelque chose à dire et qu'il faudrait désormais compter avec elle. Son deuxième 45 t ne fait que confirmer la chose. La voix est jolie et acidulée, les paroles souriantes et optimistes, la musique « dans le vent ». « Bientôt tu l'oublieras » est le meilleur titre. A. R.

JOHNNIE TAYLOR

Blues in the night. Outside love. Toe hold. I had a dream.

STAX 269006 (45 t EP - 10 F)

Première parution française de Johnnie Taylor. Les deuxième et quatrième titres

ressemblent de façon frappante au grand succès de Little Johnny Taylor : « Part time love », et « Toe hold » rappelle l'ambiance de Sam & Dave. L'accompagnement est fourni par les Mar-Keys dans la même formation qu'ils avaient ce printemps à Paris, sauf que Isaac Hayes (piano) remplace Booker T. qui n'apparaît à l'orgue que sur « Toe hold » et (probablement) au trombone dans les deux premiers titres. Tous ont été enregistrés à Memphis en 1966 : « Dream » le 8 janvier, « Toe hold » le 31 août, les deux autres le 10 novembre. Un disque fort bon, mais pas sensationnel. Dommage qu'il comprenne le plutôt médiocre « Blues in the night » au lieu du magnifique « Little bluebird » qui en aurait sensiblement rehaussé le niveau. K. M.

LES TREMELOES

Silence is golden. Let your hair hang down.

CBS 2.723 (45 t simple - 6,50 F)

Un super-tube pour les anciens musiciens de Brian Poole, qui se sont admirablement modernisés. « Silence is golden » devrait être fréquemment diffusé dans les clubs cet été ; quant à l'autre face, c'est un bon jerk. Voilà donc un groupe anglais à suivre de près. J. B.

TWIGGY

Beautiful dreams. I need your hand in mine. When I think of you. Over and over.

LA VOIX DE SON MAITRE EGF 966 M (45 t EP - 10 F)

Twiggy, le visage de l'année, le mannequin le plus photographié de Londres, vient de sortir son premier EP (qui est fréquemment diffusé sur les stations pirates). Sa voix rappelle celle de Mille Faithfull ; mais Twiggy, elle, fait plutôt du jerk et ne se débrouille pas mal. J. B.

LES YOUNG RASCALS

Sueno. Grooving. What is the reason. Mustang Sally.

BARCLAY 750.027 (45 t EP - 9,73 F)

Numéro 1 trois semaines,

puis n° 3, puis à nouveau n° 1, Eddie, Felix, Gene et Dino tiennent le bon bout. Mais à quel prix : « Grooving », les chants d'oiseaux et le Country & Western, très peu pour moi ! Par contre, « Sueno », en dépit de quelques espagnolades au début et au milieu du morceau, s'avère être une excellente composition.

« What is the reason » ne casse pas des briques. Quant au supposé « Mustang Sally », vous découvrirez avec surprise (maintenant que je vous l'ai dit, l'effet est raté) qu'il s'agit d'une erreur d'étiquette et que sous ce titre se cache en réalité « I ain't gonna eat out my heart any more »... Ph. R.

RITCHIE VALENS

RITCHIE VALENS

HIS GREATEST HITS.

Donna. We belong together. From beyond. Stay beside me. Blue bird over the mountain. In a turkish town. Malaguena.

La bamba. Come on let's go. Rockin' all night. Cry cry cry. Hurry up.

POLYDOR 657.119 (30 cm - 19,95 F)

Il figure parmi l'un des favoris des puristes du rock. Le 2 février 1959,

il se tua en avion en compagnie de Buddy Holly et Big Bopper. La firme Polydor vient de lui rendre hommage en éditant ses plus grands succès. Ritchie Valens

naquit en Californie le 13 mai 1941. Son oncle lui offrit une guitare espagnole alors qu'il avait tout juste neuf ans. Rapidement, il sut en jouer.

En 1957, dingue de rock'n'roll, il forma son propre groupe, les Silhouettes. Un jour, Bob Keene, directeur des disques Del-Fi, l'écoute et décide de l'engager. Après un premier succès avec « Come on let's go » (repris en Angleterre par Tommy Steele), il écrit une chanson pour Donna, sa petite amie qui vient de le quitter :

« I had a girl, Donna was her name
Since she left me, I've never been the same
'Cause I love that girl,
Donna where can you be ? »

Cette chanson atteignit le million d'exemplaires

vendus quelques semaines après sa parution en Amérique, le fit connaître en Angleterre.

Mais dans ce pays, il se fit ravir le gros succès par Marty Wilde, alors l'un des rockers favoris des Anglais avec Cliff Richard.

Le cinéma le demande : Il chante « La bamba » dans le film musical « Go, Johnny, go » auquel il participe en compagnie de Chuck Berry, Jackie Wilson et Eddie Cochran. Il fait diverses tournées en Amérique et aux Iles Hawaiï. Enfin, il est engagé dans la « Winter dance party » (une tournée hivernale 100 % rock) et c'est à la suite de l'une de ces soirées qu'il trouva la mort près de Fargo dans le Dakota.

La face 1 est composée uniquement de slows à l'exception de « From beyond », un instrumental. La face 2, de rocks sauf une étonnante version de « Malaguena ».

Il est dommage d'avoir omis sur cet LP « His greatest hits » des titres comme « That's my little Suzie », « Oh my head » ou ses excellentes versions de « Summertime blues » et « Bonie Maronie ».

Mais espérons que cet album rouvrira la porte de l'édition en 33 t à d'autres pionniers comme Johnny Kidd, Screamin' Jay Hawkins, Marty Wilde, Larry Williams, Tommy Steele, etc...

JACQUES BARSAMIAN

SPENCER WIGGINS

Up tight good woman. Anything you do is alright.

STATESIDE FSS 503 (45 t simple - 6,50 F) (U.S. Goldwax)

Encore un nouveau et excellent chanteur qui est lancé à la faveur de l'actuelle vogue Sledge-Harum. Ne nous plaignons surtout pas, du moment qu'il ne s'agit nullement de copies serviles et que chacun apporte quelque chose de différent. « Up tight » est signé par Dan Penn et Spooner Oldham, les auteurs du premier succès de Percy Sledge. Et c'est évidemment Spooner qu'on entend dans l'accompagnement à l'orgue. Le chant de Spencer Wiggins rappelle autant celui de Joe Tex et de Wilson Pickett que celui de Percy Sledge. Le verso est peut-être encore meilleur et baigne dans un climat très blues, grâce à l'accom-

pagnement percutant d'un guitariste qui rappelle fortement Albert King. Spencer Wiggins en est ici à son troisième disque (tous ont été enregistrés en 1966 pour la marque Goldwax, établie à Memphis et dirigée par Quinton Claunch). Avec des artistes tels que James Carr, Percy Milem, Spencer Wiggins, on ne saurait faire mieux en matière de R & B.

K. M.

STEVIE WONDER
Travlin' man. Hey love. Mr. tambourine man. Sixteen tons.

TAMLA-MOTOWN TMEF 548 (45 t EP - 10 F) (U. S. Tamla)

Rien de très excitant chez Stevie, qui enregistre des thèmes de plus en plus « conventionnels ». C'est mou et sans conviction. Avec « Sixteen tons » on se vautre dans le mauvais goût. Dire qu'en 1965 Stevie enregistrait son formidable « Uptight » !

K. M.

TOURNÉE L'ÉPOPÉE DU ROCK

avec VINCE TAYLOR & HIS PLAYBOYS, Danny Boy, Sophie, Richard & Samuel Group, les Pénitents.

Spectacle présenté par Roger MAD
Réalisé par Jacques BARSAMIAN
et Jean-Louis RANCUREL

et patronné par " MARTINI ON THE ROCKS "

Cette tournée passera en Juillet à :

Le Creusot (le 1^{er}), Mesnil-le-Roi (le 2 - Vince Taylor seul), Nevers (le 4), Montbéliard (le 6), Genève (le 7), Bourg-en-Bresse (le 8), Bar-le-Duc (le 9), Le Gullivenc (le 12), Landerneau (le 13), Taulé (le 14), Malo-les-Bains (le 15), Riva-Bella (le 16), Plestin-les-Grèves (le 20), Veulettes-s/Mer (le 22), Granville (le 24), Bagnoles-de-l'Orne (le 25), Cherbourg (le 26), Cayeux (le 28) et Le Touquet (le 29).

PETITES ANNONCES

5 F. la ligne

• Amateurs de Rock et Folk : Importation extraordinaire à des prix incroyables. Venez tous à la Cave aux Disques, 5, rue Richard-Andrieux (près de la place Puget) à Toulon.

• Appareils SOLIVOX, musique électronique, 3 octaves, 2 gammes, sans clavier (tige glissante), coffret gainé, 300 F. Notice. DELAGE Electronique 23 - SANNAT.

• Guitariste (vingt ans) amateur, avec matériel, compléterait groupe amateur débutant, pour progresser ensemble dans le style anglais. Tél. ARC. 29-69, à 20 h.

• A la « BOURSE AUX DISQUES », vous pourrez, pour une cotisation de 33 F, échanger tous vos disques. Venez 400, rue St-Honoré, Paris 1^{er} (Métro Madeleine ou Concorde), 1^{er} étage.

• Leçon batterie technique et jazz (également par correspondance). Piano, Orgue électrique, Solfège, Théorie. Enseignement d'orchestre pour tous instrumentistes et chanteurs. F. Vetti, B.P. 29, St-Mandé (Seine). Tél. : 328-81-24.

• A vendre n° spécial d'été 1966, n° 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8 de « Rock & Folk ». Envoyer 2,50 F. pour la France et 3 F. F. pour l'étranger, par exemplaire, aux Editions du Kiosque, 14, Rue Chaptal, Paris-9^e. C.C.P. Paris 1964-22.

Articles parus dans le n° spécial d'été : Bob Dylan, Wilson Pickett, James Brown, Tamla Motown, Rolling Stones, Nino Ferrer, Hugues Aufray, Antoine, Chuck Berry, Rock Story, Eddy Mitchell, Joan Baez.

Articles parus dans le n° 1 : Sonny & Cher, Alan Price, Sunlights, Lovin' Spoonful, Little Richard, Donovan, Otis Redding, Small Faces, Michel Polnareff, Vince Taylor.

Articles parus dans le n° 2 : Johnny Kidd, Moody Blues, Les Beach Boys, Cat Stevens, The Cream, Johnny Hallyday, Jerry Lee Lewis, Erick St-Laurent. A bord des Bateaux Pirates. Les Who, Ferré Grignard, Junior Walker.

Articles parus dans le n° 3 : Pete Seeger, Lou Rawls, Le New Vaudeville Band, Eric Burdon, Graeme Allwright, Les Charlots, Zoot Money, Hector, L'Épopée du Rock, Jacques Dutronc, Spencer Davis et Stevie Winwood, Noël Deschamps, Londres 67, Little Richard, Donovan, Les Suprêmes, Les Four Tops.

Articles parus dans le n° 4 : Pete Seeger, Jimmy James, Les V.I.P.'s, Françoise Hardy, Rock & Folk et Beatniks aux U.S.A., José Artur, Hugues Aufray, Tom Jones, Les Young Rascals, Les Kinks, Sullivan, Buddy Holly.

Articles parus dans le n° 5 : Jimi Hendrix, Les Shamrocks, Le Midem, Vince Taylor, Les Sharks, Miriam Makeba, Ronnie Bird, Les Four Tops, Ravi Shankar, Eddy Mitchell, Rosko, Graeme Allwright, Stone, Antoine, The Cream, Marie Laforêt, Otis Redding.

Articles parus dans le n° 6 : Pretty Things, Eddy Mitchell, Donovan, Jean-Claude Decamp, Brothers Four, Johnny Rivers, Nursery Rhymes, Hubert, Ray Charles, Eric Clapton, Antoine, Psychedelic, Rolling Stones, Chuck Berry, Bill Doggett, Lee Dorsey, Les Who.

Articles parus dans le n° 7 : Georgie Fame, Ravi Shankar, Les Masters, Lionel Rocheman, Jeff Beck, Richard & Samuel, Lexique psychédélique, Cléo, Sylvie Vartan, Johnny Hallyday, Woodie Guthrie, Otis Redding, Gérard Klein, Les Monkees, Nino Ferrer, Larry Williams, Aretha Franklin, Slim Harpo, Sonny & Cher.

Articles parus dans le n° 8 : Sammy Davis Jr, Manfred Mann, Antoine, les Rolling Stones, Nicoletta, Stella, Dave Clark, Screamin' Jay Hawkins, Colette Magny, les Troggs, Sonny and Cher, Michel Cogoni, Mick Jagger, Ray Charles, Joe Dassin et Jimi Hendrix.

• A vendre : Sonorisations - Occasion - Davoli - Echolette - Dynacord - L.Semprini - CENTRAL RYTHMES, 25, bd de Clichy, Paris-9^e. TRI. 68-35.

Une chanson en images...

France! dis bonsoir à Monsieur Maurice et va te coucher!



Comment ne pas s'attendrir devant la petite
Devant ses yeux innocents devant son sourire
Elle change depuis quelquetemps elle pousse la petite
Déjà femme mais pourtant ce n'est qu'une enfant



Un jour les oisillons prennent leur envol
Les petits deviennent grands
Il n'y a plus d'enfants

quand je pense qu'un homme pourrait lui briser le cœur
De sa candeur profiter, toucher la petite
J'ai bien envie malgré moi de la protéger

Il est futé croyez-moi l'ami de mon père

un jour les oisillons...



Stimer AMPLI 45W 90Wpeak power MICROS bango, guitare & chanteur Chambre de VIBRATO STIMER 11 rue de la convention SARTROUVILLE 962 20 25